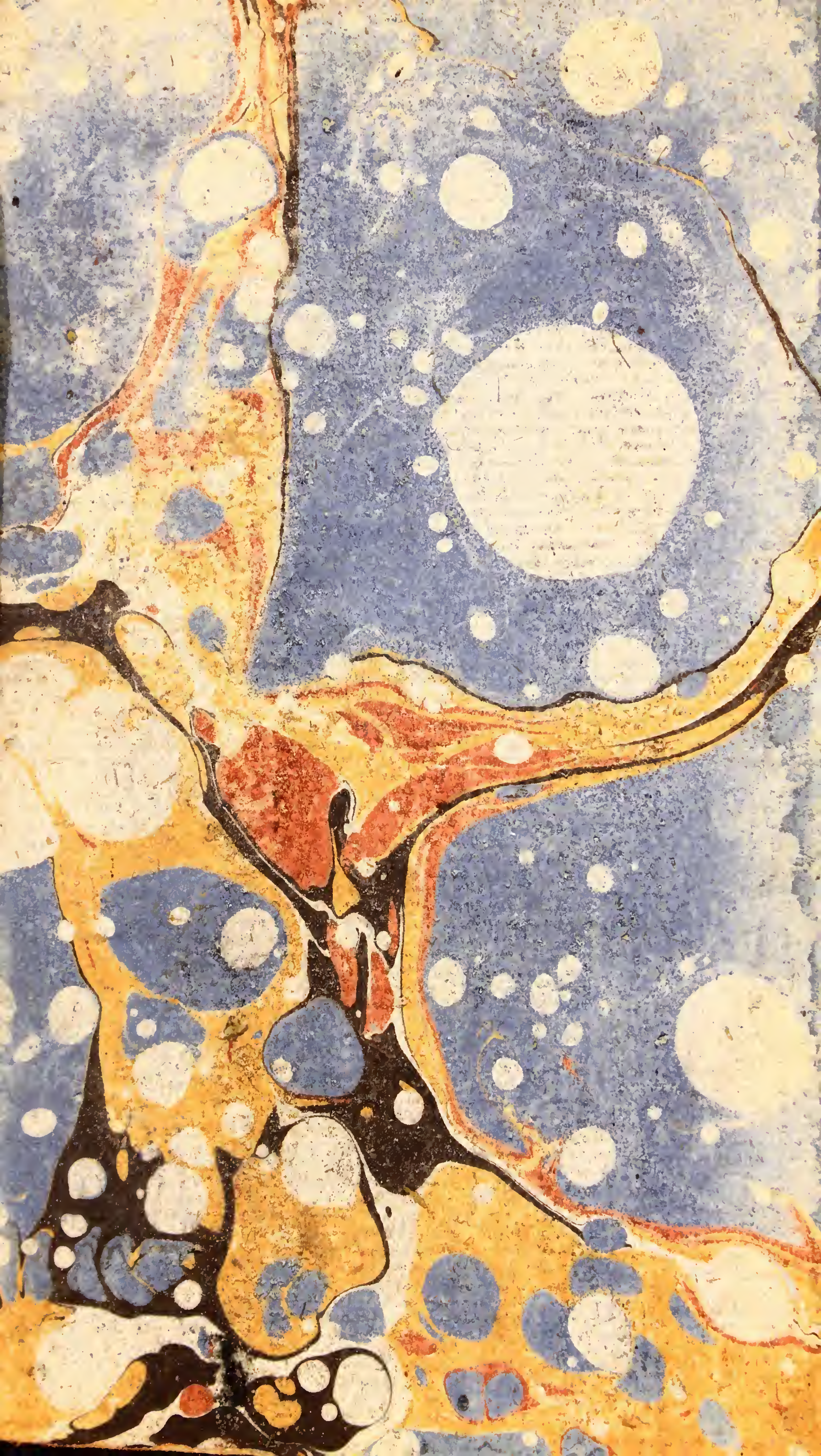






Incomplete.

CONSIDÉRATIONS
SUR LES CAUSES
DE LA GRANDEUR
DES ROMAINS,
ET DE
LEUR DÉCADENCE.





CONSIDÉRATIONS
SUR LES CAUSES
DE LA GRANDEUR
DES ROMAINS,
ET DE
LEUR DÉCADENCE.

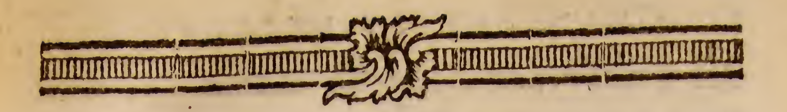


A LONDRES.



M. DCC. LXXXVII.





CONSIDÉRATIONS
SUR LES CAUSES
DE LA GRANDEUR
DES ROMAINS,
ET DE
LEUR DÉCADENCE.

CHAPITRE PREMIER.

1. *Commencemens de Rome.* 2. *Ses guerres.*

Il ne faut pas prendre, de la ville de Rome, dans ses commencemens, l'idée que nous donnent les villes que nous voyons aujourd'hui ; à moins que ce ne soit celles de la Crimée, faites pour renfermer le butin, les bestiaux, & les fruits de la campagne. Les noms anciens

des principaux lieux de Rome ont tous du rapport à cet usage.

La ville n'avoit pas même des rues, si l'on n'appelle de ce nom la continuation des chemins qui y aboutissoient. Les maisons étoient placées sans ordre, & très-petites ; car les hommes, toujours au travail ou dans la place publique, ne se tenoient gueres dans les maisons.

Mais la grandeur de Rome parut bientôt dans ses édifices publics. Les ouvrages qui ont donné, & qui donnent encore aujourd'hui la plus haute idée de sa puissance, ont été faits sous les rois. On commençoit déjà à bâtir la ville éternelle.

Romulus & ses successeurs furent presque toujours en guerre avec leurs voisins, pour avoir des citoyens, des femmes, ou des terres : ils revenoient dans la ville avec les dépouilles des peuples vaincus ; c'étoient des gerbes de bled & des troupeaux : cela y causoit une grande joie. Voilà l'origine des triomphes, qui furent, dans la suite, la principale cause des grandeurs où cette ville parvint.

Rome accrut beaucoup ſes forces par ſon union avec les Sabins, peuples durs & belliqueux, comme les Lacédémoniens dont ils étoient deſcendus. Romulus prit leur bouclier qui étoit large, au-lieu du petit bouclier Argien, dont il s'étoit ſervi juſqu'alors : & on doit remarquer que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du monde, c'eſt qu'ayant combattu ſucceſſivement contre tous les peuples, ils ont toujours renoncé à leurs uſages, ſitôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs.

On penſoit alors, dans les républiques d'Italie, que les traités qu'elles avoient faits avec un roi ne les obligeoient point envers ſon ſucceſſeur; c'étoit, pour elles, une eſpece de droit des gens : ainſi tout ce qui avoit été ſoumis par un roi de Rome ſe prétendoit libre ſous un autre, & les guerres naiſſoient toujours des guerres.

Le regne de Numa, long & pacifique, étoit très-propre à laiſſer Rome dans ſa médiocrité; &, ſi elle eût eu, dans ce temps-là, un territoire moins borné &

une puiſſance plus grande, il y a apparence que ſa fortune eût été fixée pour jamais.

Une des cauſes de ſa proſpérité, c'eſt que ſes rois furent tous de grands perſonnages. On ne trouve point ailleurs, dans les hiſtoires, une ſuite non interrompue de tels hommes d'état, & de tels capitaines.

Dans la naiſſance des ſociétés, ce ſont les chefs des républiques qui font l'inſtitution; & c'eſt enſuite l'inſtitution qui forme les chefs des républiques.

Tarquin prit la couronne, ſans être élu par le ſénat, ni par le peuple. Le pouvoir devenoit héréditaire : il le rendit abſolu. Ces deux révolutions furent bientôt ſuivies d'une troiſieme.

Son fils Sextus, en violant Lucrece, fit une choſe qui a preſque toujours fait chaſſer les tyrans d'une ville où ils ont commandé; car le peuple, à qui une action pareille fait ſi bien ſentir ſa ſervitude, prend d'abord une réſolution extrême.

Un peuple peut aiſément ſouffrir qu'on

exige de lui de nouveaux tributs ; il ne ſait pas s'il ne retirera point quelque utilité de l'emploi qu'on fera de l'argent qu'on lui demande : mais, quand on lui fait un affront, il ne ſent que ſon malheur, & il y ajoute l'idée de tous les maux qui ſont poſſibles.

Il eſt pourtant vrai que la mort de Lucrece ne fut que l'occaſion de la révolution qui arriva ; car un peuple fier, entreprenant, hardi, & renfermé dans des murailles, doit néceſſairement ſecouer le joug, ou adoucir ſes mœurs.

Il devoit arriver de deux choſes l'une ; ou que Rome changeroit ſon gouvernement, ou qu'elle reſteroit une petite & pauvre monarchie.

L'hiſtoire moderne nous fournit un exemple de ce qui arriva pour lors à Rome, & ceci eſt bien remarquable ; car, comme les hommes ont eu dans tous les temps les mêmes paſſions, les occaſions qui produiſent les grands changemens ſont différentes, mais les cauſes ſont toujours les mêmes.

Comme Henri VII, roi d'Angleterre,

augmenta le pouvoir des communes pour avilir les grands; Servius Tullius, avant lui, avoit étendu les privileges du peuple pour abaiſſer le ſénat. Mais le peuple, devenu d'abord plus hardi, renverſa l'une & l'autre monarchie.

Le portrait de Tarquin n'a pas été flatté; ſon nom n'a échappé à aucun des orateurs qui ont eu à parler contre la tyrannie. Mais ſa conduite avant ſon malheur, que l'on voit qu'il prévoyoit; ſa douceur pour les peuples vaincus; ſa libéralité envers les ſoldats; cet art qu'il eut d'intéreſſer tant de gens à ſa conſervation; ſes ouvrages publics; ſon courage à la guerre; ſa conſtance dans ſon malheur; une guerre de vingt ans qu'il fit, ou qu'il fit faire, au peuple Romain, ſans royaume & ſans biens; ſes continuelles reſſources, font bien voir que ce n'étoit pas un homme mépriſable.

Les places que la poſtérité donne ſont ſujettes, comme les autres, aux caprices de la fortune. Malheur à la réputation de tout prince qui eſt opprimé par un parti qui devient le dominant, ou

qui a tenté de détruire un préjugé qui lui ſurvit !

Rome, ayant chaſſé les rois, établit des conſuls annuels ; c'eſt encore ce qui la porta à ce haut degré de puiſſance. Les princes ont, dans leur vie, des périodes d'ambition ; après quoi, d'autres paſſions, & l'oiſiveté même, ſuccedent. Mais la république ayant des chefs qui changeoient tous les ans, & qui cherchoient à ſignaler leur magiſtrature pour en obtenir de nouvelles, il n'y avoit pas un moment de perdu pour l'ambition : ils engageoient le ſénat à propoſer au peuple la guerre, & lui montroient tous les jours de nouveaux ennemis.

Ce corps y étoit déjà aſſez porté de lui-même : car, étant fatigué ſans ceſſe par les plaintes & les demandes du peuple, il cherchoit à le diſtraire de ſes inquiétudes, & à l'occuper au-dehors.

Or, la guerre étoit preſque toujours agréable au peuple ; parce que, par la ſage diſtribution du butin, on avoit trouvé le moyen de la lui rendre utile.

Rome étant une ville ſans commerce, & preſque ſans arts, le pillage étoit le ſeul moyen que les particuliers euſſent pour s'enrichir.

On avoit donc mis de la diſcipline dans la maniere de piller; & on y obſervoit, à-peu-près, le même ordre qui ſe pratique aujourd'hui chez les petits Tartares.

Le butin étoit mis en commun, & on le diſtribuoit aux ſoldats : rien n'étoit perdu, parce qu'avant que de partir chacun avoit juré qu'il ne détourneroit rien à ſon profit. Or, les Romains étoient le peuple du monde le plus religieux ſur le ferment, qui fut toujours le nerf de leur diſcipline militaire.

Enfin les citoyens, qui reſtoient dans la ville, jouiſſoient auſſi des fruits de la victoire. On confiſquoit une partie des terres du peuple vaincu, dont on faiſoit deux parts : l'une ſe vendoit au profit du public ; l'autre étoit diſtribuée aux pauvres citoyens, ſous la charge d'une rente en faveur de la république.

Les conſuls, ne pouvant obtenir l'hon-

neur du triomphe que par une conquête ou une victoire, faisoient la guerre avec une impétuosité extrême : on alloit droit à l'ennemi, & la force décidoit d'abord.

Rome étoit dans une guerre éternelle, & toujours violente : or, une nation toujours en guerre & par principe de gouvernement, devoit nécessairement périr, ou venir à bout de toutes les autres, qui, tantôt en guerre, tantôt en paix, n'étoient jamais si propres à attaquer, ni si préparées à se défendre.

Par-là, les Romains acquirent une profonde connoissance de l'art militaire. Dans les guerres passageres, la plupart des exemples sont perdus ; la paix donne d'autres idées, & on oublie ses fautes & ses vertus mêmes.

Une autre suite du principe de la guerre continuelle, fut que les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs : en effet, à quoi bon faire une paix honteuse avec un peuple, pour en aller attaquer un autre ?

Dans cette idée, ils augmentoient

toujours leurs prétentions à meſure de leurs défaites : par-là ils conſternoient les vainqueurs, & s'impoſoient à eux-mêmes une plus grande néceſſité de vaincre.

Toujours expoſés aux plus affreuſes vengeances, la conſtance & la valeur leur devinrent néceſſaires; & ces vertus ne purent être diſtinguées chez eux de l'amour de ſoi-même, de ſa famille, de ſa patrie, & de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes.

Les peuples d'Italie n'avoient aucun uſage des machines propres à faire les ſieges; &, de plus, les ſoldats n'ayant point de paie, on ne pouvoit pas les retenir long-temps devant une place: ainſi peu de leurs guerres étoient déciſives. On ſe battoit, pour avoir le pillage du camp ennemi, ou de ſes terres; après quoi, le vainqueur & le vaincu ſe retiroient chacun dans ſa ville. C'eſt ce qui fit la réſiſtance des peuples d'Italie, & en même temps l'opiniâtreté des Romains à les ſubjuguer; ce qui donna à ceux-ci des victoires qui ne les corrom-

pirent point, & qui leur laiſſerent toute leur pauvreté.

S'ils avoient rapidement conquis toutes les villes voiſines, ils ſe ſeroient trouvés dans la décadence à l'arrivée de Pyrrhus, des Gaulois, & d'Annibal; &, par la deſtinée de preſque tous les états du monde, ils auroient paſſé trop vîte de la pauvreté aux richeſſes, & des richeſſes à la corruption.

Mais Rome, faiſant toujours des efforts, & trouvant toujours des obſtacles, faiſoit ſentir ſa puiſſance, ſans pouvoir l'étendre; &, dans une circonférence très-petite, elle s'exerçoit à des vertus qui devoient être ſi fatales à l'univers.

Tous les peuples d'Italie n'étoient pas également belliqueux: les Toſcans étoient amollis par leurs richeſſes & par leur luxe: les Tarentins, les Capouans, preſque toutes les villes de la Campanie & de la grande Grece, languiſſoient dans l'oiſiveté & dans les plaiſirs. Mais les Latins, les Herniques, les Sabins, les Eques, & les Volſques aimoient paſſionnément la guerre: ils étoient autour de

Rome ; ils lui ſirent une réſiſtance inconcevable, & furent ſes maîtres en fait d'opiniâtreté.

Les villes latines étoient des colonies d'Albe qui furent fondées par Latinus Sylvius : outre une origine commune avec les Romains, elles avoient encore des rites communs ; & Servius Tullius les avoit engagés à faire bâtir un temple dans Rome, pour être le centre de l'union des deux peuples. Ayant perdu une grande bataille auprès du lac Régille, elles furent ſoumiſes à une alliance & une ſociété de guerres avec les Romains.

On vit manifeſtement, pendant le peu de temps que dura la tyrannie des décemvirs, à quel point l'agrandiſſement de Rome dépendoit de ſa liberté. L'état ſemble avoir perdu l'ame qui le faiſoit mouvoir.

Il n'y eut plus, dans la ville, que deux ſortes de gens ; ceux qui ſouffroient la ſervitude, & ceux qui, pour leurs intérêts particuliers, cherchoient à la faire ſouffrir. Les ſénateurs ſe retirerent

rent de Rome comme d'une ville étrangere, & les peuples voisins ne trouverent de résistance nulle part.

Le sénat ayant eu le moyen de donner une paie aux soldats, le siege de Veïes fut entrepris; il dura dix ans. On vit un nouvel art chez les Romains, & une autre maniere de faire la guerre: leurs succès furent plus éclatans: ils profiterent mieux de leurs victoires: ils firent de plus grandes conquêtes: ils envoyerent plus de colonies: enfin, la prise de Veïes fut une espece de révolution.

Mais les travaux ne furent pas moindres. S'ils porterent de plus rudes coups aux Toscans, aux Eques, & aux Volsques, cela même fit que les Latins & les Herniques, leurs alliés, qui avoient les mêmes arts & la même discipline qu'eux, les abandonnerent; que des ligues se formerent chez les Toscans; & que les Samnites, les plus belliqueux de tous les peuples de l'Italie, leur firent la guerre avec fureur.

Depuis l'établissement de la paie, le

ſénat ne diſtribua plus aux ſoldats les terres des peuples vaincus : il impoſa d'autres conditions ; il les obligea, par exemple, de fournir à l'armée une ſolde pendant un certain temps, de lui donner du bled & des habits.

La priſe de Rome par les Gaulois ne lui ôta rien de ſes forces : l'armée, plus diſſipée que vaincue, ſe retira entiere à Veïes ; le peuple ſe ſauva dans les villes voiſines ; & l'incendie de la ville ne fut que l'incendie de quelques cabanes de paſteurs.

CHAPITRE II.

De l'art de la guerre, chez les Romains.

LES Romains ſe deſtinant à la guerre, & la regardant comme le ſeul art, ils mirent tout leur eſprit & toutes leurs penſées à le perfectionner. C'eſt ſans doute un dieu, dit Végece, qui leur inſpira la légion.

Ils jugerent qu'il falloit donner aux foldats de la légion des armes offenfives & défenfives, plus fortes & plus pefantes que celles de quelque autre peuple que ce fût.

Mais, comme il y a des chofes à faire, dans la guerre, dont un corps pefant n'eft pas capable; ils voulurent que la légion contînt, dans fon fein, une troupe légere, qui pût en fortir, pour engager le combat; &, fi la néceffité l'exigeoit, s'y retirer; qu'elle eût encore de la cavalerie, des hommes de trait, & des frondeurs, pour pourfuivre les fuyards & achever la victoire; qu'elle fût défendue par toute forte de machines de guerre, qu'elle traînoit avec elle; que chaque fois elle fe retranchât; & fût, comme dit Végece, une efpece de place de guerre.

Pour qu'ils puffent avoir des armes plus pefantes que celles des autres hommes, il falloit qu'ils fe rendiffent plus qu'hommes; c'eft ce qu'ils firent par un travail continuel qui augmentoit leur force, & par des exercices qui leur don-

noient de l'adreſſe, laquelle n'eſt autre choſe qu'une diſpenſation des forces que l'on a.

Nous remarquons aujourd'hui que nos armées périſſent beaucoup par le travail immodéré des ſoldats ; & cependant c'étoit par un travail immenſe que les Romains ſe conſervoient. La raiſon en eſt, je crois, que leurs fatigues étoient continuelles ; au-lieu que nos ſoldats paſſent ſans ceſſe d'un travail extrême à une extrême oiſiveté, ce qui eſt la choſe du monde la plus propre à les faire périr.

Il faut que je rapporte ici ce que les auteurs nous diſent de l'éducation des ſoldats Romains. On les accoutumoit à aller le pas militaire, c'eſt-à-dire, à faire en cinq heures vingt milles, & quelquefois vingt-quatre. Pendant ces marches, on leur faiſoit porter des poids de ſoixante livres. On les entretenoit dans l'habitude de courir & de ſauter tout armés ; ils prenoient, dans leurs exercices, des épées, des javelots, des fleches d'une peſanteur double des armes

ordinaires ; & ces exercices étoient continuels.

Ce n'étoit pas ſeulement dans le camp qu'étoit l'école militaire ; il y avoit, dans la ville, un lieu où les citoyens alloient s'exercer (c'étoit le champ de Mars) : après le travail, ils ſe jettoient dans le Tybre, pour s'entretenir dans l'habitude de nager, & nettoyer la pouſſiere & la ſueur.

Nous n'avons plus une juſte idée des exercices du corps : un homme qui s'y applique trop nous paroît mépriſable, par la raiſon que la plupart de ces exercices n'ont plus d'autre objet que les agrémens ; au-lieu que, chez les anciens, tout, juſqu'à la danſe, faiſoit partie de l'art militaire.

Il eſt même arrivé, parmi nous, qu'une adreſſe trop recherchée dans l'uſage des armes, dont nous nous ſervons à la guerre, eſt devenue ridicule ; parce que, depuis l'introduction de la coutume des combats ſinguliers, l'eſcrime a été regardée comme la ſcience des querelleurs ou des poltrons.

Ceux qui critiquent Homere de ce qu'il releve ordinairement dans ses héros la force, l'adresse ou l'agilité du corps, devroient trouver Salluste bien ridicule, qui loue Pompée de ce qu'il couroit, sautoit, & portoit un fardeau aussi bien qu'homme de son temps.

Toutes les fois que les Romains se crurent en danger, ou qu'ils voulurent réparer quelque perte, ce fut une pratique constante, chez eux, d'affermir la discipline militaire. Ont-ils à faire la guerre aux Latins, peuples aussi aguerris qu'eux-mêmes? Manlius songe à augmenter la force du commandement, & fait mourir son fils, qui avoit vaincu sans son ordre. Sont-ils battus à Numance? Scipion Emilien les prive d'abord de tout ce qui les avoit amollis. Les légions Romaines ont-elles passé sous le joug en Numidie? Métellus repare cette honte, dès qu'il leur a fait reprendre les institutions anciennes. Marius, pour battre les Cimbres & les Teutons, commence par détourner les fleuves: & Sylla fait si bien travailler les soldats

de ſon armée effrayée de la guerre contre Mithridate, qu'ils lui demandent le combat comme la fin de leurs peines.

Publius Naſica, ſans beſoin, leur fit conſtruire une armée navale. On craignoit plus l'oiſiveté que les ennemis.

Aulugelle donne d'aſſez mauvaiſes raiſons de la coutume des Romains de faire ſaigner les ſoldats qui avoient commis quelque faute : la vraie eſt que la force étant la principale qualité du ſoldat, c'étoit le dégrader que de l'affoiblir.

Des hommes ſi endurcis étoient ordinairement ſains. On ne remarque pas, dans les auteurs, que les armées Romaines, qui faiſoient la guerre en tant de climats, périſſent beaucoup par les maladies ; au-lieu qu'il arrive preſque continuellement, aujourd'hui, que des armées, ſans avoir combattu, ſe fondent, pour ainſi dire, dans une campagne.

Parmi nous, les déſertions ſont fréquentes, parce que les ſoldats ſont la plus vile partie de chaque nation, & qu'il n'y en a aucune qui ait ou qui

croie avoir un certain avantage ſur les autres. Chez les Romains elles étoient plus rares : des ſoldats tirés du ſein d'un peuple fier, ſi orgueilleux, ſi ſûr de commander aux autres, ne pouvoient gueres penſer à s'avilir juſqu'à ceſſer d'être Romains.

Comme leurs armées n'étoient pas nombreuſes, il étoit aiſé de pourvoir à leur ſubſiſtance ; le chef pouvoit mieux les connoître, & voyoit plus aiſément les fautes & les violations de la diſcipline.

La force de leurs exercices, les chemins admirables qu'ils avoient conſtruits, les mettoient en état de faire des marches longues & rapides. Leur préſence inopinée glaçoit les eſprits ; ils ſe montroient, ſur-tout après un mauvais ſuccès, dans le temps que leurs ennemis étoient dans cette négligence que donne la victoire.

Dans nos combats d'aujourd'hui, un particulier n'a gueres de confiance qu'en la multitude : mais chaque Romain, plus robuſte & plus aguerri que ſon ennemi,

comptoit toujours ſur lui-même ; il avoit naturellement du courage, c'eſt-à-dire, de cette vertu qui eſt le ſentiment de ſes propres forces.

Leurs troupes étant toujours les mieux diſciplinées, il étoit difficile que, dans le combat le plus malheureux, ils ne ſe ralliaſſent quelque part, ou que le déſordre ne ſe mît quelque part chez les ennemis. Auſſi le voit-on continuellement, dans les hiſtoires, quoique ſurmontés dans le commencement par le nombre ou par l'ardeur des ennemis, arracher enfin la victoire de leurs mains.

Leur principale attention étoit d'examiner en quoi leur ennemi pouvoit avoir de la ſupériorité ſur eux ; & d'abord ils y mettoient ordre. Ils s'accoutumerent à voir le ſang & les bleſſures dans les ſpectacles des gladiateurs, qu'ils prirent des Etruſques.

Les épées tranchantes des Gaulois, les éléphans de Pyrrhus, ne les ſurprirent qu'une fois. Ils ſuppléerent à la foibleſſe de leur cavalerie, d'abord en ôtant les brides des chevaux, pour que

l'impétuosité n'en pût être arrêtée; ensuite en y mêlant des vélites. Quand ils eurent connu l'épée Espagnole, ils quitterent la leur. Ils éluderent la science des pilotes, par l'invention d'une machine que Polype nous a décrite. Enfin, comme dit Josephe, la guerre étoit pour eux une méditation, la paix un exercice.

Si quelque nation tint, de la nature ou de son institution, quelque avantage particulier, ils en firent d'abord usage: ils n'oublierent rien pour avoir des chevaux numides, des archers crétois, des frondeurs baléares, des vaisseaux rhodiens.

Enfin, jamais nation ne prépara la guerre avec tant de prudence, & ne la fit avec tant d'audace.



CHAPITRE III.

Comment les Romains purent s'agrandir.

COMME les peuples de l'Europe ont, dans ces temps-ci, à-peu-près les mêmes arts, les mêmes armes, la même discipline, & la même maniere de faire la guerre, la prodigieuse fortune des Romains nous paroît inconcevable. D'ailleurs, il y a aujourd'hui une telle disproportion dans la puissance, qu'il n'est pas possible qu'un petit état sorte, par ses propres forces, de l'abaissement où la providence l'a mis.

Ceci demande qu'on y réfléchisse : sans quoi, nous verrions des événemens sans les comprendre; &, ne sentant pas bien la différence des situations, nous croirions, en lisant l'histoire ancienne, voir d'autres hommes que nous.

Une expérience continuelle a pu faire connoître en Europe qu'un prince, qui a un million de sujets, ne peut, sans se

détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes : il n'y a donc que les grandes nations qui aient des armées.

Il n'en étoit pas de même dans les anciennes républiques ; car cette proportion des ſoldats au reſte du peuple, qui eſt aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvoit être aiſément comme d'un à huit.

Les fondateurs des anciennes républiques avoient également partagé les terres : cela ſeul faiſoit un peuple puiſſant, c'eſt-à-dire, une ſociété bien réglée : cela faiſoit auſſi une bonne armée, chacun ayant un égal intérêt, & très-grand, à défendre ſa patrie.

Quand les loix n'étoient plus rigidement obſervées, les choſes revenoient au point où elles ſont à préſent parmi nous : l'avarice de quelques particuliers, & la prodigalité des autres, faiſoient paſſer les fonds de terre dans peu de mains ; & d'abord les arts s'introduiſoient pour les beſoins mutuels des riches & des pauvres. Cela faiſoit qu'il n'y avoit

preſque

presque plus de citoyens, ni de soldats ; car les fonds de terre, destinés auparavant à l'entretien de ces derniers étoient employés à celui des esclaves & des artisans, instrumens du luxe des nouveaux possesseurs : sans quoi, l'état, qui malgré son déréglement doit subsister, auroit péri. Avant la corruption, les revenus primitifs de l'état étoient partagés entre les soldats, c'est-à-dire, les laboureurs : lorsque la république étoit corrompue, ils passoient d'abord à des hommes riches, qui les rendoient aux esclaves & aux artisans, d'où on en retiroit, par le moyen des tributs, une partie pour l'entretien des soldats.

Or, ces sortes de gens n'étoient gueres propres à la guerre : ils étoient lâches, & déjà corrompus par le luxe des villes, & souvent par leur art même ; outre que, comme ils n'avoient point proprement de patrie, & qu'ils jouissoient de leur industrie par-tout, ils avoient peu à perdre ou à conserver.

Dans un dénombrement de Rome, fait quelque temps après l'expulsion des

rois, & dans celui que Démétrius de Phalere fit à Athenes, il se trouva, à-peu-près, le même nombre d'habitans; Rome en avoit quatre cens quarante mille. Athenes quatre cens trente & un mille. Mais ce dénombrement de Rome tombe dans un temps où elle étoit dans la force de son institution, & celui d'Athenes dans un temps où elle étoit entiérement corrompue. On trouva que le nombre des citoyens puberes faisoit, à Rome, le quart de ses habitans; & qu'il faisoit, à Athenes, un peu moins du vingtieme: la puissance de Rome étoit donc à celle d'Athenes, dans ces divers temps, à-peu-près comme un quart est à un vingtieme, c'est-à-dire, qu'elle étoit cinq fois plus grande.

Les rois Agis & Cléomenes, voyant qu'au-lieu de neuf mille citoyens qui étoient à Sparte du temps de Lycurgue, il n'y en avoit plus que sept cens dont à peine cent possédoient des terres, & que tout le reste n'étoit qu'une populace sans courage, ils entreprirent de rétablir les loix à cet égard; & La-

cédémone reprit sa premiere puissance, & redevint formidable à tous les Grecs.

Ce fut le partage égal des terres qui rendit Rome capable de sortir d'abord de son abaissement, & cela se sentit bien, quand elle fut corrompue.

Elle étoit une petite république, lorsque les Latins ayant refusé le secours de troupes qu'ils étoient obligés de donner, on leva sur le champ dix légions dans la ville. " A peine à présent, „ dit Tite-Live, Rome, que le monde „ entier ne peut contenir, en pourroit- „ elle faire autant, si un ennemi parois- „ soit tout-à-coup devant ses murailles ; „ marque certaine que nous ne sommes „ point aggrandis, & que nous n'avons „ fait qu'augmenter le luxe & les riches- „ ses qui nous travaillent. „

„ Dites-moi, disoit Tibérius Gracchus „ aux nobles, qui vaut mieux, un ci- „ toyen, ou un esclave perpétuel ; un „ soldat, ou un homme inutile à la „ guerre? Voulez-vous, pour avoir quel- „ ques arpens de terre plus que les au- „ tres citoyens, renoncer à l'espérance

„ de la conquête du reste du monde, „ ou vous mettre en danger de vous „ voir enlever, par les ennemis, ces „ terres que vous nous refusez? „

CHAPITRE IV.

1. *Des Gaulois.* 2. *De Pyrrhus.* 3. *Parallele de Carthage & de Rome.* 4. *Guerre d'Annibal.*

LES Romains eurent bien des guerres avec les Gaulois. L'amour de la gloire, le mépris de la mort, l'obstination pour vaincre, étoient les mêmes dans les deux peuples; mais les armes étoient différentes. Le bouclier des Gaulois étoit petit, & leur épée mauvaise : aussi furent-ils traités à-peu-près comme, dans les derniers siecles, les Mexiquains l'ont été par les Espagnols. Et ce qu'il y a de surprenant, c'est que ces peuples, que les Romains rencontrerent dans presque tous les lieux, & dans presque tous les temps, se laisserent détruire les uns après

les autres, ſans jamais connoître, chercher, ni prévenir la cauſe de leurs malheurs.

Pyrrhus vint faire la guerre aux Romains dans le temps qu'ils étoient en état de lui réſiſter, & de s'inſtruire par ſes victoires; il leur apprit à ſe retrancher, à choiſir & à diſpoſer un camp; il les accoutuma aux éléphans, & les prépara pour de plus grandes guerres.

La grandeur de Pyrrhus ne conſiſtoit que dans ſes qualités perſonnelles. Plutarque nous dit qu'il fut obligé de faire la guerre de Macédoine, parce qu'il ne pouvoit entretenir ſix mille hommes de pied, & cinq cens chevaux qu'il avoit. Ce prince, maître d'un petit état dont on n'a plus entendu parler après lui, étoit un aventurier, qui faiſoit des entrepriſes continuelles, parce qu'il ne pouvoit ſubſiſter qu'en entreprenant.

Tarente, ſon alliée, avoit bien dégénéré de l'inſtitution des Lacédémoniens, ſes ancêtres. Il auroit pu faire de grandes choſes avec les Samnites; mais les Romains les avoient preſque détruits.

Carthage, devenue riche plutôt que

Rome, avoit auſſi été plutôt corrompue : ainſi, pendant qu'à Rome les emplois publics ne s'obtenoient que par la vertu, & ne donnoient d'utilité que l'honneur & une préférence aux fatigues ; tout ce que le public peut donner aux particuliers ſe vendoit à Carthage, & tout ſervice rendu par les particuliers y étoit payé par le public.

La tyrannie d'un prince ne met pas un état plus près de ſa ruine, que l'indifférence pour le bien commun n'y met une république. L'avantage d'un état libre eſt que les revenus y ſont mieux adminiſtrés : mais, lorſqu'ils le ſont plus mal, l'avantage d'un état libre eſt qu'il n'y a point de favoris : mais, quand cela n'eſt pas, & qu'au-lieu des amis & des parens du prince, il faut faire la fortune des amis & des parens de tous ceux qui ont part au gouvernement, tout eſt perdu ; les loix ſont éludées plus dangereuſement qu'elles ne ſont violées par un prince, qui, étant toujours le plus grand citoyen de l'état, a le plus d'intérêt à ſa conſervation.

Des anciennes mœurs, un certain ufage de la pauvreté, rendoient, à Rome, les fortunes à-peu-près égales; mais, à Carthage, des particuliers avoient les richeffes des rois.

De deux factions qui regnoient à Carthage, l'une vouloit toujours la paix, & l'autre toujours la guerre; de façon qu'il étoit impoffible d'y jouir de l'une, ni d'y bien faire l'autre.

Pendant qu'à Rome la guerre réuniffoit d'abord tous les intérêts, elle les féparoit encore plus à Carthage.

Dans les états gouvernés par un prince, les divifions s'appaifent aifément, parce qu'il a dans fes mains une puiffance coërcitive qui ramene les deux partis; mais, dans une république, elles font plus durables, parce que le mal attaque ordinairement la puiffance même qui pourroit le guérir.

A Rome, gouvernée par les loix, le peuple fouffroit que le fénat eût la direction des affaires: à Carthage, gouvernée par des abus, le peuple vouloit tout faire par lui-même.

Carthage, qui faifoit la guerre avec fon opulence contre la pauvreté Romaine, avoit, par cela même, du défavantage : l'or & l'argent s'épuifent; mais la vertu, la conftance, la force & la pauvreté ne s'épuifent jamais.

Les Romains étoient ambitieux par orgueil, & les Carthaginois par avarice; les uns vouloient commander, les autres vouloient acquérir : & ces derniers, calculant fans ceffe la recette & la dépenfe, firent toujours la guerre fans l'aimer.

Des batailles perdues, la diminution du peuple, l'affoibliffement du commerce, l'épuifement du tréfor public, le foulevement des nations voifines, pouvoient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures : mais Rome ne fe conduifoit point par le fentiment des biens & des maux; elle ne fe déterminoit que par fa gloire : &, comme elle n'imaginoit point qu'elle pût être fi elle ne commandoit pas, il n'y avoit point d'efpérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'auroit point impofée.

Il n'y a rien de si puissant qu'une république où l'on observe les loix, non pas par crainte, non pas par raison, mais par passion, comme furent Rome & Lacédémone : car, pour lors, il se joint à la sagesse d'un bon gouvernement toute la force que pourroit avoir une faction.

Les Carthaginois se servoient de troupes étrangeres, & les Romains employoient les leurs. Comme ces derniers n'avoient jamais regardé les vaincus que comme des instrumens pour des triomphes futures, ils rendirent soldats tous les peuples qu'ils avoient soumis; &, plus ils eurent de peine à les vaincre, plus ils les jugerent propres à être incorporés dans leur république. Ainsi nous voyons les Samnites, qui ne furent subjugués qu'après vingt-quatre triomphes, devenir les auxiliaires des Romains; &, quelque temps avant la seconde guerre punique, ils tirerent d'eux, & de leurs alliés, c'est-à-dire, d'un pays qui n'étoit gueres plus grand que les états du pape & de Naples, sept cens mille hommes de

pied; & ſoixante & dix mille de cheval, pour oppoſer aux Gaulois.

Dans le fort de la ſeconde guerre punique, Rome eut toujours ſur pied de vingt-deux à vingt-quatre légions ; cependant il paroît, par Tite-Live, que le cens n'étoit pour lors que d'environ cent trente-ſept mille citoyens.

Carthage employoit plus de force pour attaquer, Rome pour ſe défendre : celle-ci, comme on vient de dire, arma un nombre d'hommes prodigieux contre les Gaulois & Annibal qui l'attaquoient ; & elle n'envoya que deux légions contre les plus grands rois : ce qui rendit ſes forces éternelles.

L'établiſſement de Carthage dans ſon pays étoit moins foible que celui de Rome dans le ſien : cette derniere avoit trente colonies autour d'elle, qui en étoient comme les remparts. Avant la bataille de Cannes, aucun allié ne l'avoit abandonnée ; c'eſt que les Samnites & les autres peuples d'Italie étoient accoutumés à ſa domination.

La plupart des villes d'Afrique étant

peu fortifiées, se rendoient d'abord à quiconque se présentoit pour les prendre : aussi tous ceux qui y débarquerent, Agathocle, Régulus, Scipion, mirent-ils d'abord Carthage au désespoir.

On ne peut gueres attribuer qu'à un mauvais gouvernement ce qui leur arriva dans toute la guerre que leur fit le premier Scipion : leur ville & leurs armées même étoient affamées, tandis que les Romains étoient dans l'abondance de toutes choses.

Chez les Carthaginois, les armées qui avoient été battues devenoient plus insolentes; quelquefois elles mettoient en croix leurs généraux, & les punissoient de leur propre lâcheté. Chez les Romains, le consul décimoit les troupes qui avoient fui, & les ramenoit contre les ennemis.

Le gouvernement des Carthaginois étoit très-dur : ils avoient si fort tourmenté les peuples d'Espagne, que, lorsque les Romains y arriverent, ils furent regardés comme des libérateurs : & si l'on fait attention aux sommes immenses qu'il leur

en coûta pour ſoutenir une guerre où ils ſuccomberent, on verra bien que l'injuſtice eſt mauvaiſe ménagere, & qu'elle ne remplit pas même ſes vues.

La fondation d'Alexandrie avoit beaucoup diminué le commerce de Carthage. Dans les premiers temps, la ſuperſtition banniſſoit, en quelque façon, les étrangers de l'Egypte; &, lorſque les Perſes l'eurent conquiſe, ils n'avoient ſongé qu'à affoiblir leurs nouveaux ſujets : mais, ſous les rois Grecs, l'Egypte fit preſque tout le commerce du monde, & celui de Carthage commença à décheoir.

Les puiſſances établies par le commerce peuvent ſubſiſter long-temps dans leur médiocrité; mais leur grandeur eſt de peu de durée. Elles s'élevent peu-à-peu, & ſans que perſonne s'en apperçoive : car elles ne font aucun acte particulier qui faſſe du bruit, & ſignale leur puiſſance : mais, lorſque la choſe eſt venue au point qu'on ne peut plus s'empêcher de la voir, chacun cherche à priver cette nation d'un avantage qu'elle n'a pris, pour ainſi dire, que par ſurpriſe.

La

La cavalerie Carthaginoiſe valoit mieux que la Romaine, par deux raiſons; l'une que les chevaux Numides & Eſpagnols étoient meilleurs que ceux d'Italie; & l'autre que la cavalerie Romaine étoit mal armée; car ce ne fut que dans les guerres que les Romains firent en Grece, qu'ils changerent de maniere, comme nous l'apprenons de Polybe.

Dans la premiere guerre punique, Régulus fut battu, dès que les Carthaginois choiſirent les plaines pour faire combattre leur cavalerie; &, dans la ſeconde, Annibal dut à ſes Numides ſes principales victoires.

Scipion ayant conquis l'Eſpagne, & fait alliance avec Maſſiniſſe, ôta aux Carthaginois cette ſupériorité. Ce fut la cavalerie Numide qui gagna la bataille de Zama, & finit la guerre.

Les Carthaginois avoient plus d'expérience ſur la mer, & connoiſſoient mieux la manœuvre que les Romains: mais il me ſemble que cet avantage n'étoit pas, pour lors, ſi grand qu'il le ſeroit aujourd'hui.

Les anciens, n'ayant pas la bouſſole, ne pouvoient guere naviger que ſur les côtes : auſſi ils ne ſe ſervoient que de bâtimens à rames petits & plats ; preſque toutes les rades étoient pour eux des ports ; la ſcience des pilotes étoit très-bornée, & leur manœuvre très-peu de choſe. Auſſi Ariſtote diſoit-il qu'il étoit inutile d'avoir un corps de mariniers, & que les laboureurs ſuffiſoient pour cela.

L'art étoit ſi imparfait, qu'on ne faiſoit guere, avec mille rames, que ce qui ſe fait aujourd'hui avec cent.

Les grands vaiſſeaux étoient déſavantageux, en ce qu'étant difficilement mus par la chiourme, ils ne pouvoient pas faire les évolutions néceſſaires. Antoine en fit, à Actium, une funeſte expérience ; ſes navires ne pouvoient ſe remuer, pendant que ceux d'Auguſte, plus légers, les attaquoient de toutes parts.

Les vaiſſeaux anciens étant à rames, les plus légers briſoient aiſément celles des plus grands, qui, pour lors, n'é-

toient plus que des machines immobiles, comme ſont aujourd'hui nos vaiſſeaux démâtés.

Depuis l'invention de la bouſſole, on a changé de maniere : on a abandonné les rames, on a fui les côtes, on a conſtruit de gros vaiſſeaux ; la machine eſt devenue plus compoſée, & les pratiques ſe ſont multipliées.

L'invention de la poudre a fait une choſe qu'on n'auroit pas ſoupçonnée ; c'eſt que la force des armées navales a plus que jamais conſiſté dans l'art : car, pour réſiſter à la violence du canon, & ne pas eſſuyer un feu ſupérieur, il a fallu de gros navires. Mais, à la grandeur de la machine, on a dû proportionner la puiſſance de l'art.

Les petits vaiſſeaux d'autrefois s'accrochoient ſoudain, & les ſoldats combattoient des deux parts, on mettoit ſur une flotte toute une armée de terre : dans la bataille navale que Régulus & ſon collegue gagnerent, on vit combattre cent trente mille Romains, contre cent cinquante mille Carthaginois. Pour

lors, les ſoldats étoient pour beaucoup, & les gens de l'art pour peu ; à préſent, les ſoldats ſont pour rien, ou pour peu, & les gens de l'art pour beaucoup.

La victoire du conſul Duillius fait bien ſentir cette différence. Les Romains n'avoient aucune connoiſſance de la navigation : une galere Carthaginoiſe échoua ſur leurs côtes ; ils ſe ſervirent de ce modele pour en bâtir ; en trois mois de temps, leurs matelots furent dreſſés, leur flotte fut conſtruite, équipée, elle mit à la mer, elle trouva l'armée navale des Carthaginois, & la battit.

A peine, à préſent, toute une vie ſuffit-elle à un prince pour former une flotte capable de paroître devant une puiſſance qui a déjà l'empire de la mer ; c'eſt peut-être la ſeule choſe que l'argent ſeul ne peut pas faire. Et ſi, de nos jours, un grand prince réuſſit d'abord, l'expérience a fait voir à d'autres que c'eſt un exemple qui peut être plus admiré que ſuivi.

La ſeconde guerre punique eſt ſi fameuſe, que tout le monde la ſait. Quand

on examine bien cette ſoule d'obſtacles qui ſe préſenterent devant Annibal, & que cet homme extraordinaire ſurmonta tous, on a le plus beau ſpectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Rome fut un prodige de conſtance. Après les journées du Téſin, de Trébies & de Thraſimene, après celle de Cannes plus funeſte encore, abandonnée de preſque tous les peuples d'Italie, elle ne demanda point la paix. C'eſt que le ſénat ne ſe départoit jamais des maximes anciennes; il agiſſoit avec Annibal, comme il avoit agi autrefois avec Pyrrhus, à qui il avoit refuſé de faire aucun accommodement tandis qu'il ſeroit en Italie : & je trouve, dans Denys d'Halicarnaſſe, que, lors de la négociation de Coriolan, le ſénat déclara qu'il ne violeroit point ſes coutumes anciennes; que le peuple Romain ne pouvoit faire de paix tandis que les ennemis étoient ſur ſes terres; mais que, ſi les Volſques ſe retiroient, on accorderoit tout ce qui ſeroit juſte.

Rome fut ſauvée par la force de ſon

institution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes même de verser des larmes; le sénat refusa de racheter les prisonniers, & envoya les misérables restes de l'armée faire la guerre en Sicile, sans récompense ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu'Annibal fût chassé d'Italie.

D'un autre côté, le consul Térentius Varron avoit fui honteusement jusqu'à Vénouse : cet homme, de la plus basse naissance, n'avoit été élevé au consulat que pour mortifier la noblesse. Mais le sénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe : il vit combien il étoit nécessaire qu'il s'attirât, dans cette occasion, la confiance du peuple; il alla au-devant de Varron, & le remercia de ce qu'il n'avoit pas désespéré de la république.

Ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille (c'est-à-dire, celle de quelques milliers d'hommes) qui est si funeste à un état; mais la perte imaginaire & le découragement, qui le prive des forces mêmes que la fortune lui avoit laissées.

Il y a des choſes que tout le monde dit, parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute inſigne de n'avoir point été aſſiéger Rome après la bataille de Cannes. Il eſt vrai que d'abord la frayeur y fut extrême : mais il n'en eſt pas de la conſternation d'un peuple belliqueux, qui ſe tourne preſque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace qui ne ſent que ſa foibleſſe. Une preuve qu'Annibal n'auroit pas réuſſi, c'eſt que les Romains ſe trouverent encore en état d'envoyer par-tout du ſecours.

On dit encore qu'Annibal fit une grande faute de mener ſon armée à Capoue, où elle s'amollit : mais l'on ne conſidere point que l'on ne remonte pas à la vraie cauſe. Les ſoldats de cette armée, devenus riches après tant de victoires, n'auroient-ils pas trouvé par-tout Capoue ? Alexandre, qui commandoit à ſes propres ſujets, prit, dans une occaſion pareille, un expédient qu'Annibal, qui n'avoit que des troupes mercénaires, ne pouvoit pas prendre : il fit mettre le feu

au bagage de ses soldats, & brûla toutes leurs richesses & les siennes. On nous dit que Kouli-kan, après la conquête des Indes, ne laissa à chaque soldat que cent roupies d'argent.

Ce furent les conquêtes mêmes d'Annibal qui commencerent à changer la fortune de cette guerre. Il n'avoit pas été envoyé en Italie par les magistrats de Carthage; il recevoit très-peu de secours, soit par la jalousie d'un parti, soit par la trop grande confiance de l'autre. Pendant qu'il resta avec son armée ensemble, il battit les Romains : mais, lorsqu'il fallut qu'il mît des garnisons dans les villes, qu'il défendît ses alliés, qu'il assiégeât les places, ou qu'il les empêchât d'être assiégées, ses forces se trouverent trop petites; & il perdit en détail une grande partie de son armée. Les conquêtes sont aisées à faire, parce qu'on les fait avec toutes ses forces : elles sont difficiles à conserver, parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de ses forces.

CHAPITRE V.

De l'état de la Grece, de la Macédoine, de la Syrie & de l'Egypte, après l'abaiſſement des Carthaginois.

JE m'imagine qu'Annibal diſoit très-peu de bons mots, & qu'il en diſoit encore moins en faveur de Fabius & de Marcellus contre lui-même. J'ai du regret de voir Tite-Live jetter ſes fleurs ſur ces énormes coloſſes de l'antiquité : je voudrois qu'il eût fait comme Homere, qui néglige de les parer, & qui ſait ſi bien les faire mouvoir.

Encore faudroit-il que les diſcours qu'on fait tenir à Annibal fuſſent ſenſés. Que ſi, en apprenant la défaite de ſon frere, il avoua qu'il en prévoyoit la ruine de Carthage, je ne ſache rien de plus propre à déſeſpérer des peuples qui s'étoient donnés à lui, & à décourager une armée qui attendoit de ſi grandes récompenſes après la guerre.

Comme les Carthaginois, en Espagne, en Sicile & en Sardaigne, n'opposoient aucune armée qui ne fût malheureuse, Annibal, dont les ennemis se fortifioient sans cesse, fut réduit à une guerre défensive. Cela donna aux Romains la pensée de porter la guerre en Afrique : Scipion y descendit. Les succès qu'il y eut obligerent les Carthaginois à rappeller d'Italie Annibal, qui pleura de douleur, en cédant aux Romains cette terre où il les avoit tant de fois vaincus.

Tout ce que peut faire un grand homme d'état & un grand capitaine, Annibal le fit pour sauver sa patrie : n'ayant pu porter Scipion à la paix, il donna une bataille, où la fortune sembla prendre plaisir à confondre son habileté, son expérience & son bon sens.

Carthage reçut la paix, non pas d'un ennemi, mais d'un maître : elle s'obligea de payer dix mille talens en cinquante années, à donner des otages, à livrer ses vaisseaux & ses éléphans, à ne faire la guerre à personne sans le consentement du peuple Romain ; &, pour la te-

nir toujours humiliée, on augmenta la puissance de Massinisse, son ennemi éternel.

Après l'abbaissement des Carthaginois, Rome n'eut presque plus que de petites guerres & de grandes victoires; au-lieu qu'auparavant elle avoit eu de petites victoires & de grandes guerres.

Il y avoit, dans ces temps-là, comme deux mondes séparés: dans l'un, combattoient les Carthaginois & les Romains: l'autre étoit agité par des querelles qui duroient depuis la mort d'Alexandre; on n'y pensoit point à ce qui se passoit en occident: car, quoique Philippe, roi de Macédoine, eût fait un traité avec Annibal, il n'eut presque point de suite; & ce prince, qui n'accorda aux Carthaginois que de très-foibles secours, ne fit que témoigner aux Romains une mauvaise volonté inutile.

Lorsqu'on voit de grands peuples se faire une guerre longue & opiniâtre, c'est souvent une mauvaise politique de penser qu'on peut demeurer spectateur tranquille; car celui des deux peuples qui est le vainqueur entreprend d'abord

de nouvelles guerres, & une nation de ſoldats va combattre contre des peuples qui ne ſont que citoyens.

Ceci parut bien clairement dans ces temps-là : car les Romains eurent à peine domté les Carthaginois, qu'ils attaquerent de nouveaux peuples, & parurent dans toute la terre, pour tout envahir.

Il n'y avoit pour lors, dans l'Orient, que quatre puiſſances capables de réſiſter aux Romains; la Grece, & les royaumes de Macédoine, de Syrie & d'Egypte. Il faut voir quelle étoit la ſituation de ces deux premieres puiſſances, parce que les Romains commencerent par les ſoumettre.

Il y avoit, dans la Grece, trois peuples conſidérables, les Etoliens, les Achaïens & les Béotiens : c'étoient des aſſociations de villes libres, qui avoient des aſſemblées générales & des magiſtrats communs. Les Etoliens étoient belliqueux, hardis, téméraires, avides du gain, toujours libres de leur parole & de leurs ſermens; enfin, faiſant la guerre
ſur

ſur la terre, comme les pirates la font ſur mer. Les Achaïens étoient ſans ceſſe fatigués par des voiſins ou des défenſeurs incommodes. Les Béotiens, les plus épais de tous les Grecs, prenoient le moins de part qu'ils pouvoient aux affaires générales : uniquement conduits par le ſentiment préſent du bien & du mal, ils n'avoient pas aſſez d'eſprit pour qu'il fût facile aux orateurs de les agiter : &, ce qu'il y a d'extraordinaire, leur république ſe maintenoit dans l'anarchie même.

Lacédémone avoit conſervé ſa puiſſance, c'eſt-à-dire, cet eſprit belliqueux que lui donnoient les inſtitutions de Lycurgue. Les Theſſaliens étoient, en quelque façon, aſſervis par les Macédoniens. Les rois d'Illyrie avoient déjà été extrêmement abattus par les Romains. Les Arcananiens & les Athamanes étoient ravagés, tour-à-tour, par les forces de la Macédoine & de l'Etolie. Les Athéniens, ſans force par eux-mêmes, & ſans alliés, n'étonnoient plus le monde que par leurs flatteries envers les rois; & l'on

ne montoit plus ſur la tribune, où avoit parlé Démoſthene, que pour propoſer les décrets les plus lâches & les plus ſcandaleux.

D'ailleurs, la Grece étoit redoutable par ſa ſituation, la force, la multitude de ſes villes, le nombre de ſes ſoldats, ſa police, ſes mœurs, ſes loix : elle aimoit la guerre, elle en connoiſſoit l'art; & elle auroit été invincible, ſi elle avoit été unie.

Elle avoit bien été étonnée par le premier Philippe, Alexandre, & Antipater, mais non pas ſubjuguée : & les rois de Macédoine, qui ne pouvoient ſe réſoudre à abandonner leurs prétentions & leurs eſpérances, s'obſtinoient à travailler à l'aſſervir.

La Macédoine étoit preſque entourée de montagnes inacceſſibles ; les peuples en étoient très-propres à la guerre, courageux, obéiſſans, induſtrieux, infatigables; & il falloit bien qu'ils tinſſent ces qualités-là du climat, puiſque encore aujourd'hui les hommes de ces contrées ſont les meilleurs ſoldats de l'Empire des Turcs.

BIBLIOTECA ... VILLA

La Grece ſe maintenoit par une eſpece de balance : les Lacédémoniens étoient, pour l'ordinaire, alliés des Etoliens, & les Macédoniens l'étoient des Achaïens : mais, par l'arrivée des Romains, tout équilibre fut rompu.

Comme les rois de Macédoine ne pouvoient pas entretenir un grand nombre de troupes, le moindre échec étoit de conſéquence : d'ailleurs, ils pouvoient difficilement s'agrandir, parce que leurs deſſeins n'étant pas inconnus, on avoit toujours les yeux ouverts ſur leurs démarches ; & les ſuccès qu'ils avoient dans les guerres entrepriſes pour leurs alliés étoient un mal que ces mêmes alliés cherchoient d'abord à réparer.

Mais les rois de Macédoine étoient ordinairement des princes habiles. Leur monarchie n'étoit pas du nombre de celles qui vont par une eſpece d'allure donnée dans le commencement. Continuellement inſtruits par les périls & par les affaires, embarraſſés dans tous les démêlés des Grecs, il leur falloit gagner les principaux des villes, éblouir les

peuples, & divifer ou réunir les intérêts : enfin, ils étoient obligés de payer de leur perfonne à chaque inftant.

Philippe, qui, dans le commencement de fon regne, s'étoit attiré l'amour & la confiance des Grecs par fa modération, changea tout-à-coup; il devint un cruel tyran, dans un temps où il auroit dû être jufte par politique & par ambition. Il voyoit, quoique de loin, les Carthaginois & les Romains, dont les forces étoient immenfes; il avoit fini la guerre à l'avantage de fes alliés, & s'étoit réconcilié avec les Etoliens. Il étoit naturel qu'il penfât à unir toute la Grece avec lui, pour empêcher les étrangers de s'y établir : mais il l'irrita, au contraire, par de petites ufurpations; &, s'amufant à difcuter de vains intérêts, quand il s'agiffoit de fon exiftence, par trois ou quatre mauvaifes actions, il fe rendit odieux & déteftable à tous les Grecs.

Les Etoliens furent les plus irrités : & les Romains, faififfant l'occafion de leur reffentiment, ou plutôt de leur fo-

lie, firent alliance avec eux, entrerent dans la Grece, & l'armerent contre Philippe.

Ce prince fut vaincu à la journée de Cynocéphales; & cette victoire fut due en partie à la valeur des Etoliens. Il fut si fort consterné, qu'il se réduisit à un traité, qui étoit moins une paix qu'un abandon de ses propres forces; il fit sortir ses garnisons de toute la Grece, livra ses vaisseaux, & s'obligea de payer mille talens en dix années.

Polybe, avec son bon sens ordinaire, compare l'ordonnance des Romains avec celle des Macédoniens, qui fut prise par tous les rois successeurs d'Alexandre. Il fait voir les avantages & les inconvéniens de la phalange & de la légion; il donne la préférence à l'ordonnance Romaine; & il y a apparence qu'il a raison, si l'on en juge par tous les événemens de ces temps-là.

Ce qui avoit beaucoup contribué à mettre les Romains en péril dans la seconde guerre punique, c'est qu'Annibal arma d'abord ses soldats à la Romaine:

mais les Grecs ne changerent ni leurs armes, ni leur maniere de combattre; il ne leur vint point dans l'esprit de renoncer à des usages avec lesquels ils avoient fait de si grandes choses.

Le succès que les Romains eurent contre Philippe fut le plus grand de tous les pas qu'ils firent pour la conquête générale. Pour s'assurer de la Grece, ils abaisserent, par toutes sortes de voies, les Etoliens qui les avoient aidés à vaincre : de plus, ils ordonnerent que chaque ville Grecque, qui avoit été à Philippe ou à quelqu'autre prince, se gouverneroit dorénavant par ses propres loix.

On voit bien que ces petites républiques ne pouvoient être que dépendantes. Les Grecs se livrerent à une joie stupide, & crurent être libres en effet, parce que les Romains les déclaroient tels.

Les Etoliens, qui s'étoient imaginé qu'ils domineroient dans la Grece, voyant qu'ils n'avoient fait que se donner des maîtres, furent au désespoir : &, comme

ils prenoient toujours des résolutions extrêmes, voulant corriger leurs folies par leurs folies, ils appellerent dans la Grece Antiochus, roi de Syrie, comme ils y avoient appellé les Romains.

Les rois de Syrie étoient les plus puissans des successeurs d'Alexandre ; car ils possédoient presque tous les états de Darius, à l'Egypte près : mais il étoit arrivé des choses qui avoient fait que leur puissance s'étoit beaucoup affoiblie.

Séleucus, qui avoit fondé l'empire de Syrie, avoit, à la fin de sa vie, détruit le royaume de Lysimaque. Dans la confusion des choses, plusieurs provinces se souleverent : les royaumes de Pergame, de Cappadoce & de Bithynie se formerent. Mais ces petits états timides regarderent toujours l'humiliation de leurs anciens maîtres comme une fortune pour eux.

Comme les rois de Syrie virent toujours avec une envie extrême la félicité du royaume d'Egypte, ils ne songerent qu'à le conquérir; ce qui fit que, négligeant l'Orient, ils y perdirent plu-

ſieurs provinces, & furent fort mal obéis dans les autres.

Enfin, les rois de Syrie tenoient la haute & la baſſe Aſie, mais l'expérience a fait voir que, dans ce cas, lorſque la capitale & les principales forces ſont dans les provinces baſſes de l'Aſie, on ne peut pas conſerver les hautes; & que, quand le ſiege de l'empire eſt dans les hautes, on s'affoiblit en voulant garder les baſſes. L'empire des Perſes & celui de Syrie ne furent jamais ſi forts que celui des Parthes, qui n'avoit qu'une partie des provinces des deux premiers. Si Cyrus n'avoit pas conquis le royaume de Lydie, ſi Séleucus étoit reſté à Babylone, & avoit laiſſé les provinces maritimes aux ſucceſſeurs d'Antigone, l'empire des Perſes auroit été invincible pour les Grecs, & celui de Séleucus pour les Romains. Il y a de certaines bornes que la nature a données aux états, pour mortifier l'ambition des hommes. Lorſque les Romains les paſſerent, les Parthes les firent preſque toujours périr : quand les Parthes oſerent les paſſer, ils furent

d'abord obligés de revenir : &, de nos jours, les Turcs, qui ont avancé au-delà de ces limites, ont été contraints d'y rentrer.

Les rois de Syrie & d'Egypte avoient, dans leur pays, deux sortes de sujets, les peuples conquérans, & les peuples conquis. Ces premiers, encore pleins de l'idée de leur origine, étoient très-difficilement gouvernés ; ils n'avoient point cet esprit d'indépendance qui nous porte à secouer le joug, mais cette impatience qui nous fait desirer de changer de maître.

Mais la foiblesse principale du royaume de Syrie venoit de celle de la cour, où regnoient des successeurs de Darius, & non pas d'Alexandre. Le luxe, la vanité & la mollesse, qui en aucun siecle n'a quitté les cours d'Asie, regnoient sur-tout dans celle-ci. Le mal passa au peuple & aux soldats, & devint contagieux pour les Romains mêmes, puisque la guerre qu'ils firent contre Antiochus est la vraie époque de leur corruption.

Telle étoit la situation du royaume de

Syrie, lorſqu'Antiochus, qui avoit fait de grandes choſes, entreprit la guerre contre les Romains : mais il ne ſe conduiſit pas même avec la ſageſſe que l'on emploie dans les affaires ordinaires. Annibal vouloit qu'on renouvellât la guerre en Italie, & qu'on gagnât Philippe, ou qu'on le rendît neutre. Antiochus ne fit rien de cela : il ſe montra dans la Grece avec une petite partie de ſes forces; &, comme s'il avoit voulu y voir la guerre & non pas la faire, il ne fut occupé que de ſes plaiſirs. Il fut battu, & s'enfuit en Aſie plus effrayé que vaincu.

Philippe, dans cette guerre, entraîné par les Romains, comme par un torrent, les ſervit de tout ſon pouvoir, & devint l'inſtrument de leurs victoires. Le plaiſir de ſe venger & de ravager l'Etolie, la promeſſe qu'on lui diminueroit le tribut & qu'on lui laiſſeroit quelques villes, des jalouſies qu'il eut d'Antiochus, enfin de petits motifs le déterminerent; &, n'oſant concevoir la penſée de ſecouer le joug, il ne ſongea qu'à l'adoucir.

Antiochus jugea ſi mal des affaires, qu'il s'imagina que les Romains le laiſſeroient tranquille en Aſie. Mais ils l'y ſuivirent : il fut vaincu encore ; &, dans ſa conſternation, il conſentit au traité le plus infame qu'un grand prince ait jamais fait.

Je ne ſache rien de ſi magnanime que la réſolution que prit un monarque qui a regné de nos jours, de s'enſevelir plutôt ſous les débris du trône, que d'accepter des propoſitions qu'un roi ne doit pas entendre : il avoit l'ame trop fiere, pour deſcendre plus bas que ſes malheurs ne l'avoient mis ; & il ſavoit bien que le courage peut raffermir une couronne, & que l'infamie ne le fait jamais.

C'eſt une choſe commune de voir des princes qui ſavent donner une bataille. Il y en a bien peu qui ſachent faire une guerre ; qui ſoient également capables de ſe ſervir de la fortune, & de l'attendre ; &, qui, avec cette diſpoſition d'eſprit qui donne de la méfiance avant d'entreprendre, aient celle de ne craindre plus rien après avoir entrepris.

Après l'abaissement d'Antiochus, il ne restoit plus que de petites puissances, si l'on en excepte l'Egypte, qui, par sa situation, sa fécondité, son commerce, le nombre de ses habitans, ses forces de mer & de terre, auroit pu être formidable : mais la cruauté de ses rois, leur lâcheté, leur avarice, leur imbécillité, leurs affreuses voluptés, les rendirent si odieux à leurs sujets, qu'ils ne se soutinrent, la plupart du temps, que par la protection des Romains.

C'étoit, en quelque façon, une loi fondamentale de la couronne d'Egypte, que les sœurs succédoient avec les freres; &, afin de maintenir l'unité dans le gouvernement, on marioit le frere avec la sœur. Or, il est difficile de rien imaginer de plus pernicieux dans la politique qu'un pareil ordre de succession : car tous les petits démêlés domestiques devenant des désordres dans l'état, celui des deux qui avoit le moindre chagrin soulevoit d'abord contre l'autre le peuple d'Alexandrie; populace immense, toujours prête à se joindre au premier

de

de ſes rois qui vouloit l'agiter. De plus, les royaumes de Cyrene & de Chypre étant ordinairement entre les mains d'autres princes de cette maiſon, avec des droits réciproques ſur le tout, il arrivoit qu'il y avoit preſque toujours des princes regnans, & des prétendans à la couronne; que ces rois étoient ſur un trône chancelant; & que, mal établis au-dedans, ils étoient ſans pouvoir au-dehors.

Les forces des rois d'Egypte, comme celles des autres rois d'Aſie, conſiſtoient dans leurs auxiliaires Grecs. Outre l'eſprit de liberté, d'honneur & de gloire qui animoit les Grecs, ils s'occupoient ſans ceſſe à toutes ſortes d'exercices du corps: ils avoient, dans leurs principales villes, des jeux établis, où les vainqueurs obtenoient des couronnes aux yeux de toute la Grece; ce qui donnoit une émulation générale. Or, dans un temps où l'on combattoit avec des armes dont le ſuccès dépendoit de la force & de l'adreſſe de celui qui s'en ſervoit, on ne peut douter que des gens ainſi

exercés n'eussent de grands avantages sur cette foule de barbares pris indifféremment, & menés sans choix à la guerre, comme les armées de Darius le firent bien voir.

Les Romains, pour priver les rois d'une telle milice, & leur ôter sans bruit, leurs principales forces, firent deux choses : premiérement, ils établirent peu à peu, comme une maxime, chez les Grecs, qu'elles ne pourroient avoir aucune alliance, accorder du secours ou faire la guerre à qui que ce fût, sans leur consentement : de plus, dans leurs traités avec les rois, ils leur défendirent de faire aucunes levées chez les alliés des Romains; ce qui les réduisit à leurs troupes nationales.



CHAPITRE VI.

De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre tous les peuples.

DANS le cours de tant de prospérités où l'on se néglige pour l'ordinaire, le sénat agissoit toujours avec la même profondeur ; &, pendant que les armées consternoient tout, il tenoit à terre ceux qu'il trouvoit abattus.

Il s'érigea en tribunal qui jugea tous les peuples. A la fin de chaque guerre, il décidoit des peines & des récompenses que chacun avoit méritées. Il ôtoit une partie du domaine du peuple vaincu, pour la donner aux alliés : en quoi il faisoit deux choses ; il attachoit à Rome des rois, dont elle avoit peu à craindre, & beaucoup à espérer ; & il en affoiblissoit d'autres, dont elle n'avoit rien à espérer & tout à craindre.

On se servoit des alliés pour faire la guerre à un ennemi ; mais d'abord on

détruisit les destructeurs. Philippe fut vaincu par le moyen des Etoliens, qui furent anéantis d'abord après, pour s'être joints à Antiochus. Antiochus fut vaincu par le secours des Rhodiens; mais, après qu'on leur eut donné des récompenses éclatantes, on les humilia pour jamais, sous prétexte qu'ils avoient demandé qu'on fît la paix avec Persée.

Quand ils avoient plusieurs ennemis sur les bras, ils accordoient une treve au plus foible, qui se croyoit heureux de l'obtenir, comptant pour beaucoup d'avoir différé sa ruine.

Lorsque l'on étoit occupé à une grande guerre, le sénat dissimuloit toutes sortes d'injures, & attendoit, dans le silence, que le temps de la punition fût venu: que si quelque peuple lui envoyoit les coupables, il refusoit de les punir, aimant mieux tenir toute la nation pour criminelle, & se réserver une vengeance utile.

Comme ils faisoient à leurs ennemis des maux inconcevables, il ne se formoit guere de ligues contre eux; car

celui qui étoit le plus éloigné du péril ne vouloit pas en approcher.

Par-là, ils recevoient rarement la guerre, mais la faisoient toujours dans le temps, de la maniere, & avec ceux qu'il leur convenoit; &, de tant de peuples qu'ils attaquerent, il y en a bien peu qui n'eussent souffert toutes sortes d'injures, si l'on avoit voulu les laisser en paix.

Leur coutume étant de parler toujours en maîtres, les ambassadeurs, qu'ils envoyoient chez les peuples qui n'avoient point encore senti leur puissance, étoient sûrement maltraités ; ce qui étoit un prétexte sûr pour faire une nouvelle guerre.

Comme ils ne faisoient jamais la paix de bonne foi, & que, dans le dessein d'envahir tout, leurs traités n'étoient proprement que des suspensions de guerre; ils y mettoient des conditions qui commençoient toujours la ruine de l'état qui les acceptoit. Ils faisoient sortir les garnisons des places fortes, ou bornoient le nombre des troupes de terre, ou se

faisoient livrer les chevaux ou les éléphans; &, si ce peuple étoit puissant sur la mer, ils l'obligeoient de brûler ses vaisseaux, & quelquefois d'aller habiter plus avant dans les terres.

Après avoir détruit les armées d'un prince, ils ruinoient ses finances, par des taxes excessives, ou un tribut, sous prétexte de lui faire payer les fraix de la guerre : nouveau genre de tyrannie, qui le forçoit d'opprimer ses sujets, & de perdre leur amour.

Lorsqu'ils accordoient la paix à quelque prince, ils prenoient quelqu'un de ses freres ou de ses enfans en otage; ce qui leur donnoit le moyen de troubler son royaume à leur fantaisie. Quand ils avoient le plus proche héritier, ils intimidoient le possesseur : s'ils n'avoient qu'un prince d'un degré éloigné, ils s'en servoient pour animer les révoltes des peuples.

Quand quelque prince ou quelque peuple s'étoit soustrait de l'obéissance de son souverain, ils lui accordoient d'abord le titre d'allié du peuple Romain;

&, par-là, ils le rendoient ſacré & inviolable : de maniere qu'il n'y avoit point de roi, quelque grand qu'il fût, qui pût un moment être ſûr de ſes ſujets, ni même de ſa famille.

Quoique le titre de leur allié fût une eſpece de ſervitude, il étoit néanmoins très-recherché ; car on étoit ſûr que l'on ne recevoit d'injures que d'eux, & l'on avoit ſujet d'eſpérer qu'elles ſeroient moindres : ainſi il n'y avoit point de ſervices que les peuples & les rois ne fuſſent prêts de rendre, ni de baſſeſſes qu'ils ne fiſſent, pour l'obtenir.

Ils avoient pluſieurs ſortes d'alliés. Les uns leur étoient unis par des privileges, & une participation de leur grandeur, comme les Latins & les Herniques; d'autres, par l'établiſſement même, comme leurs colonies; quelques-uns, par les bienfaits, comme furent Maſſiniſſe, Eumenès & Attalus, qui tenoient d'eux leur royaume ou leur agrandiſſement ; d'autres, par des traités libres, & ceux-là devenoient ſujets par un long uſage de l'alliance, comme les rois d'Egypte,

de Bithynie, de Cappadoce, & la plupart des villes Grecques; plusieurs enfin, par des traités forcés, & par la loi de leur sujétion, comme Philippe & Antiochus : car ils n'accordoient point de paix à un ennemi qui ne contînt une alliance; c'est-à-dire, qu'ils ne soumettoient point de peuple qui ne leur servît à en abaisser d'autres.

Lorsqu'ils laissoient la liberté à quelques villes, ils y faisoient d'abord naître deux factions ; l'une défendoit les loix & la liberté du pays, l'autre soutenoit qu'il n'y avoit de loi que la volonté des Romains : &, comme cette derniere faction étoit toujours la plus puissante, on voit bien qu'une pareille liberté n'étoit qu'un nom.

Quelquefois ils se rendoient maîtres d'un pays, sous prétexte de succession : ils entrerent en Asie, en Bithynie, en Lybie, par les testamens d'Attalus, de Nicomede & d'Appion ; & l'Egypte fut enchaînée par celui du roi de Cyrene.

Pour tenir les grands princes toujours

foibles, ils ne vouloient pas qu'ils reçuſſent dans leur alliance ceux à qui ils avoient accordé la leur ; & , comme ils ne la refuſoient à aucun des voiſins d'un prince puiſſant, cette condition miſe dans un traité de paix, ne lui laiſſoit plus d'alliés.

De plus, lorſqu'ils avoient vaincu quelque prince conſidérable , ils mettoient dans le traité qu'il ne pourroit faire la guerre, pour ſes différends, avec les alliés des Romains (c'eſt-à-dire, ordinairement, avec tous ſes voiſins); mais qu'il les mettoit en arbitrage : ce qui lui ôtoit, pour l'avenir, la puiſſance militaire.

Et, pour ſe la réſerver toute, ils en privoient leurs alliés mêmes : dès que ceux-ci avoient le moindre démêlé, ils envoyoient des ambaſſadeurs qui les obligeoient de faire la paix. Il n'y a qu'à voir comme ils terminerent les guerres d'Attalus & de Pruſias.

Quand quelque prince avoit fait une conquête, qui ſouvent l'avoit épuiſé, un ambaſſadeur Romain ſurvenoit d'abord,

qui la lui arrachoit des mains. Entre mille exemples, on peut ſe rappeller comment, avec une parole, ils chaſſerent d'Egypte Antiochus.

Sachant combien les peuples d'Europe étoient propres à la guerre, ils établirent, comme une loi, qu'il ne ſeroit permis à aucun roi d'Aſie d'entrer en Europe, & d'y aſſujettir quelque peuple que ce fût. Le principal motif de la guerre qu'ils firent à Mithridate fut que, contre cette défenſe, il avoit ſoumis quelques barbares.

Lorſqu'ils voyoient que deux peuples étoient en guerre, quoiqu'ils n'euſſent aucune alliance, ni rien à démêler avec l'un ni avec l'autre, ils ne laiſſoient pas de paroître ſur la ſcene; &, comme nos chevaliers errans, ils prenoient le parti du plus foible. C'étoit, dit Denys d'Halicarnaſſe, une ancienne coutume des Romains, d'accorder toujours leur ſecours à quiconque venoit l'implorer.

Ces coutumes des Romains n'étoient point quelques faits particuliers arrivés par haſard; c'étoient des principes tou-

jours conſtans : & cela ſe peut voir aiſément ; car les maximes dont ils firent uſage contre les plus grandes puiſſances furent préciſément celles qu'ils avoient employées dans les commencemens, contre les petites villes qui étoient autour d'eux.

Ils ſe ſervirent d'Eumenès & de Maſſiniſſe, pour ſubjuguer Philippe & Antiochus, comme ils s'étoient ſervis des Latins & des Herniques, pour ſubjuguer les Volſques & les Toſcans ; ils ſe firent livrer les flottes de Carthage & des rois d'Aſie, comme ils s'étoient fait donner les barques d'Antium ; ils ôterent les liaiſons politiques & civiles entre les quatre parties de la Macédoine, comme ils avoient autrefois rompu l'union des petites villes Latines.

Mais, ſur-tout, leur maxime conſtante fut de diviſer. La république d'Achaïe étoit formée par une aſſociation de villes libres ; le ſénat déclara que chaque ville ſe gouverneroit dorénavant par ſes propres loix, ſans dépendre d'une autorité commune.

La république des Boétiens étoit pareillement une ligue de plusieurs villes: mais, comme dans la guerre contre Persée, les uns suivirent le parti de ce prince, les autres celui des Romains, ceux-ci les reçurent en grace, moyennant la dissolution de l'alliance commune.

Si un grand prince, qui a regné de nos jours, avoit suivi ces maximes, lorsqu'il vit un de ses voisins détrôné, il auroit employé de plus grandes forces pour le soutenir, & le borner dans l'isle qui lui resta fidelle : en divisant la seule puissance qui pût s'opposer à ses desseins, il auroit tiré d'immenses avantages du malheur même de son allié.

Lorsqu'il y avoit quelques disputes dans un état, ils jugeoient d'abord l'affaire; &, par-là, ils étoient sûrs de n'avoir contre eux que la partie qu'ils avoient condamnée. Si c'étoit des princes du même sang qui se disputoient la couronne, ils les déclaroient quelquefois tous deux rois. Si l'un d'eux étoit en bas âge, ils décidoient en sa faveur,

& ils en prenoient la tutelle, comme protecteurs de l'univers. Car ils avoient porté les choses au point, que les peuples & les rois étoient leurs sujets, sans savoir précisément par quel titre; étant établi que c'étoit assez d'avoir oui parler d'eux, pour devoir leur être soumis.

Ils ne faisoient jamais de guerres éloignées sans s'être procuré quelque allié auprès de l'ennemi qu'ils attaquoient, qui pût joindre ses troupes à l'armée qu'ils envoyoient : &, comme elle n'étoit jamais considérable par le nombre, ils observoient toujours d'en tenir une autre dans la province la plus voisine de l'ennemi, & une troisieme dans Rome, toujours prête à marcher. Ainsi ils n'exposoient qu'une très-petite partie de leurs forces, pendant que leur ennemi mettoit au hasard toutes les siennes.

Quelquefois ils abusoient de la subtilité des termes de leur langue. Ils détruisirent Carthage, disant qu'ils avoient promis de conserver la cité, & non pas la ville. On sait comment les Etoliens,

qui s'étoient abandonnés à leur foi, furent trompés; les Romains prétendirent que la signification de ces mots, *s'abandonner à la foi d'un ennemi*, emportoit la perte de toutes sortes de choses, des personnes, des terres, des villes, des temples, & des sépultures même.

Ils pouvoient même donner à un traité une interprétation arbitraire : ainsi, lorsqu'ils voulurent abaisser les Rhodiens, ils dirent qu'ils ne leur avoient pas donné autrefois la Lycie comme présent, mais comme amie & alliée.

Lorsqu'un de leurs Généraux faisoit la paix pour sauver son armée prête à périr, le sénat, qui ne la ratifioit point, profitoit de cette paix, & continuoit la guerre. Ainsi, quand Jugurtha eut enfermé une armée Romaine, & qu'il l'eut laissé aller sous la foi d'un traité, on se servit, contre lui, des troupes même qu'il avoit sauvées : &, lorsque les Numantins eurent réduit vingt mille Romains prêts à mourir de faim à demander la paix, cette paix qui avoit sauvé tant de citoyens, fut rompue à Rome;

& l'on éluda la foi publique, en envoyant le conſul qui l'avoit ſignée.

Quelquefois ils traitoient de la paix avec un prince, ſous des conditions raiſonnables; &, lorſqu'il les avoit exécutées, ils en ajoutoient de telles, qu'il étoit forcé de recommencer la guerre. Ainſi, quand ils ſe furent fait livrer par Jugurtha ſes éléphans, ſes chevaux, ſes tréſors, ſes transfuges, ils lui demanderent de livrer ſa perſonne; choſe qui, étant pour un prince le dernier des malheurs, ne peut jamais faire une condition de paix.

Enfin, ils jugerent les rois pour leurs fautes & leurs crimes particuliers. Ils écouterent les plaintes de tous ceux qui avoient quelques démêlés avec Philippe; ils envoyerent des députés pour pourvoir à leur ſûreté; & ils firent accuſer Perſée devant eux, pour quelques meurtres & quelques querelles avec des citoyens des villes alliées.

Comme on jugeoit de la gloire d'un général par la quantité de l'or & de l'argent qu'on portoit à ſon triomphe,

il ne laiſſoit rien à l'ennemi vaincu. Rome s'enrichiſſoit toujours; & chaque guerre la mettoit en état d'en entreprendre une autre.

Les peuples qui étoient amis ou alliés ſe ruinoient tous par les préſens immenſes qu'ils faiſoient pour conſerver la faveur, ou l'obtenir plus grande; & la moitié de l'argent qui fut envoyé pour ce ſujet aux Romains auroit ſuffi pour les vaincre.

Maîtres de l'univers, ils s'en attribuerent tous les tréſors : raviſſeurs moins injuſtes en qualité de conquérans, qu'en qualité de légiſlateurs. Ayant ſu que Ptolomée, roi de Chypre, avoit des richeſſes immenſes, ils firent une loi, ſur la propoſition d'un tribun, par laquelle ils ſe donnerent l'hérédité d'un homme vivant, & la confiſcation d'un prince allié.

Bientôt la cupidité des particuliers acheva d'enlever ce qui avoit échappé à l'avarice publique. Les magiſtrats & les gouverneurs vendoient aux rois leurs injuſtices. Deux compétiteurs ſe ruinoient

à l'envi, pour acheter une protection toujours douteuſe contre un rival qui n'étoit pas entiérement épuiſé : car on n'avoit pas même cette juſtice des brigands, qui portent une certaine probité dans l'exercice du crime. Enfin, les droits légitimes ou uſurpés ne ſe ſoutenant que par de l'argent, les princes, pour en avoir, dépouilloient les temples, confiſquoient les biens des plus riches citoyens : on faiſoit mille crimes, pour donner aux Romains tout l'argent du monde.

Mais rien ne ſervit mieux Rome, que le reſpect qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord les rois dans le ſilence, & les rendit comme ſtupides. Il ne s'agiſſoit pas du degré de leur puiſſance ; mais leur perſonne propre étoit attaquée. Riſquer une guerre, c'étoit s'expoſer à la captivité, à la mort, à l'infamie du triomphe. Ainſi des rois, qui vivoient dans le faſte & dans les délices, n'oſoient jetter des regards fixes ſur le peuple Romain ; &, perdant le courage, ils attendoient, de leur pa-

tience & de leurs baſſeſſes, quelque délai aux miſeres dont ils étoient menacés.

Remarquez, je vous prie, la conduite des Romains. Après la défaite d'Antiochus, ils étoient maîtres de l'Afrique, de l'Aſie, & de la Grece, ſans y avoir preſque de villes en propre. Il ſembloit qu'ils ne conquiſſent que pour donner: mais ils reſtoient ſi bien les maîtres, que, lorſqu'ils faiſoient la guerre à quelque prince, ils l'accabloient, pour ainſi dire, du poids de tout l'univers.

Il n'étoit pas temps encore de s'emparer des pays conquis. S'ils avoient gardé les villes priſes à Philippe, ils auroient fait ouvrir les yeux aux Grecs: ſi, après la ſeconde guerre punique, ou celle contre Antiochus, ils avoient pris des terres en Afrique ou en Aſie, ils n'auroient pu conſerver des conquêtes ſi peu ſolidement établies.

Il falloit attendre que toutes les nations fuſſent accoutumées à obéir, comme libres & comme alliées, avant de leur commander comme ſujettes; &

qu'elles euſſent été ſe perdre peu à peu dans la république Romaine.

Voyez le traité qu'ils firent avec les Latins, après la victoire du lac Régille : il fut un des principaux fondemens de leur puiſſance. On n'y trouve pas un ſeul mot qui puiſſe faire ſoupçonner l'empire.

C'étoit une maniere lente de conquérir. On vainquoit un peuple, & on ſe contentoit de l'affoiblir; on lui impoſoit des conditions qui le minoient inſenſiblement; s'il ſe relevoit, on l'abaiſſoit encore davantage : & il devenoit ſujet, ſans qu'on pût donner une époque de ſa ſujétion.

Ainſi Rome n'étoit pas proprement une monarchie ou une république, mais la tête du corps formé par tous les peuples du monde.

Si les Eſpagnols, après la conquête du Mexique & du Pérou, avoient ſuivi ce plan, ils n'auroient pas été obligés de tout détruire pour tout conſerver.

C'eſt la folie des conquérans, de vouloir donner à tous les peuples leurs loix

& leurs coutumes : cela n'eſt bon à rien ; car, dans toute ſorte de gouvernement, on eſt capable d'obéir.

Mais Rome n'impoſant aucunes loix générales, les peuples n'avoient point entre eux des liaiſons dangereuſes ; ils ne faiſoient un corps que par une obéiſſance commune ; &, ſans être compatriotes, ils étoient tous Romains.

On objectera peut-être que les empires fondés ſur les loix des fiefs n'ont jamais été durables, ni puiſſans : mais il n'y a rien au monde de ſi contradictoire que le plan des Romains & celui des Barbares : &, pour n'en dire qu'un mot, le premier étoit l'ouvrage de la force, l'autre de la foibleſſe : dans l'un, la ſujétion étoit extrême ; dans l'autre, l'indépendance : dans les pays conquis par les nations germaniques, le pouvoir étoit dans la main des vaſſaux, le droit ſeulement dans la main du prince : c'étoit tout le contraire chez les Romains.

CHAPITRE VII.

Comment Mithridate put leur résister.

DE tous les rois que les Romains attaquerent, Mithridate seul se défendit avec courage, & les mit en péril.

La situation de ses états étoit admirable pour leur faire la guerre. Ils touchoient au pays inaccessible du Caucase, rempli de nations féroces dont on pouvoit se servir ; de-là, ils s'étendoient sur la mer du Pont : Mithridate la couvroit de ses vaisseaux, & alloit continuellement acheter de nouvelles armées de Scythes ; l'Asie étoit ouverte à ses invasions : il étoit riche, parce que ses villes sur le Pont-Euxin faisoient un commerce avantageux avec des nations moins industrieuses qu'elles.

Les proscriptions, dont la coutume commença dans ces temps-là, obligerent plusieurs Romains de quitter leur patrie. Mithridate les reçut à bras ouverts ; il

forma des légions où il les fit entrer, qui furent ses meilleures troupes.

D'un autre côté, Rome travaillée par ses dissentions civiles, occupée de maux plus pressans, négligea les affaires d'Asie, & laissa Mithridate suivre ses victoires, ou respirer après ses défaites.

Rien n'avoit plus perdu la plupart des rois, que le desir manifeste qu'ils témoignoient de la paix; ils avoient détourné, par-là, tous les autres peuples, de partager avec eux un péril dont ils vouloient tant sortir eux-mêmes. Mais Mithridate fit d'abord sentir à toute la terre qu'il étoit ennemi des Romains, & qu'il le seroit toujours.

Enfin, les villes de Grece & d'Asie, voyant que le joug des Romains s'appesantissoit tous les jours sur elles, mirent leur confiance dans ce roi barbare, qui les appelloit à la liberté.

Cette disposition des choses produisit trois grandes guerres, qui forment un des beaux morceaux de l'histoire Romaine; parce qu'on n'y voit pas des princes déjà vaincus par les délices & l'orgueil,

comme Antiochus & Tigrane ; ou par la crainte, comme Philippe, Perſée & Jugurtha ; mais un roi magnanime, qui, dans les adverſités, tel qu'un lion qui regarde ſes bleſſures, n'en étoit que plus indigné.

Elles ſont ſingulieres, parce que les révolutions y ſont continuelles & toujours inopinées : car, ſi Mithridate pouvoit aiſément réparer ſes armées, il arrivoit auſſi que, dans les revers, où l'on a plus beſoin d'obéiſſance & de diſcipline, ſes troupes barbares l'abandonnoient : s'il avoit l'art de ſolliciter les peuples, & de faire révolter les villes, il éprouvoit, à ſon tour, des perfidies de la part de ſes capitaines, de ſes enfans & de ſes femmes : enfin, s'il eut affaire à des généraux Romains mal habiles, on envoya contre lui, en divers temps, Sylla, Lucullus & Pompée.

Ce prince, après avoir battu les généraux Romains, & fait la conquête de l'Aſie, de la Macédoine & de la Grece, ayant été vaincu à ſon tour par Sylla, réduit, par un traité, à ſes anciennes

limites ; fatigué par les généraux Romains ; devenu encore une fois leur vainqueur, & le conquérant de l'Asie ; chassé par Lucullus, & suivi dans son propre pays, fut obligé de se retirer chez Tigrane : &, le voyant perdu sans ressource, après sa défaite, ne comptant plus que sur lui-même, il se réfugia dans ses propres états, & s'y rétablit.

Pompée succéda à Lucullus, & Mithridate en fut accablé : il fuit de ses états ; & passant l'Araxe, il marcha, de péril en péril, par le pays des Laziens : &, ramassant dans son chemin ce qu'il trouva de barbares, il parut dans le Bosphore, devant son fils Maccharès qui avoit fait sa paix avec les Romains.

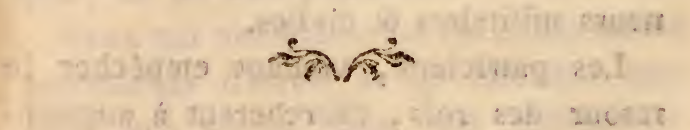
Dans l'abyme où il étoit, il forma le dessein de porter la guerre en Italie, & d'aller à Rome avec les mêmes nations qui l'asservirent quelques siecles après, & par le même chemin qu'elles tinrent.

Trahi par Pharnace, un autre de ses fils, & par une armée effrayée de la

grandeur

grandeur de ses entreprises, & des hasards qu'il alloit chercher, il mourut en roi.

Ce fut alors que Pompée, dans la rapidité de ses victoires, acheva le pompeux ouvrage de la grandeur de Rome. Il unit au corps de son empire des pays infinis; ce qui servit plus au spectacle de la magnificence Romaine, qu'à sa vraie puissance: &, quoiqu'il parût, par les écriteaux portés à son triomphe, qu'il avoit augmenté le revenu du fisc de plus d'un tiers, le pouvoir n'augmenta pas, & la liberté publique n'en fut que plus exposée.



CHAPITRE VIII.

Des divisions qui furent toujours dans la ville.

PENDANT que Rome conquéroit l'univers, il y avoit, dans ses murailles, une guerre cachée; c'étoient des feux comme ceux de ces volcans, qui sortent sitôt que quelque matiere vient en augmenter la fermentation.

Après l'expulsion des rois, le gouvernement étoit devenu aristocratique : les familles patriciennes obtenoient seules toutes les magistratures, toutes les dignités, & par conséquent tous les honneurs militaires & civiles.

Les patriciens, voulant empêcher le retour des rois, chercherent à augmenter le mouvement qui étoit dans l'esprit du peuple; mais ils firent plus qu'ils ne voulurent : à force de lui donner de la haine pour les rois, ils lui donnerent un desir immodéré de la liberté. Comme

l'autorité royale avoit paſſé toute entiere entre les mains des conſuls, le peuple ſentit que cette liberté dont on vouloit lui donner tant d'amour, il ne l'avoit pas : il chercha donc à abaiſſer le conſulat, à avoir des magiſtrats plébéiens, & à partager avec les nobles les magiſtratures curules. Les patriciens furent forcés de lui accorder tout ce qu'il demanda : car, dans une ville où la pauvreté étoit la vertu publique; où les richeſſes, cette voie ſourde pour acquérir la puiſſance, étoient mépriſées; la naiſſance & les dignités ne pouvoient pas donner de grands avantages. La puiſſance devoit donc revenir au plus grand nombre, & l'ariſtocratie ſe changer, peu-à-peu, en un état populaire.

Ceux qui obéiſſent à un roi, ſont moins tourmentés d'envie & de jalouſie, que ceux qui vivent dans une ariſtocratie héréditaire. Le prince eſt ſi loin de ſes ſujets, qu'il n'en eſt preſque pas vu; & il eſt ſi fort au-deſſus d'eux, qu'ils ne peuvent imaginer aucun rapport qui puiſſe les choquer : mais les nobles qui gou-

vernent, sont sous les yeux de tous, & ne sont pas si élevés, que des comparaisons odieuses ne se fassent sans cesse. Aussi a-t on vu, de tout temps, & le voit-on encore, le peuple détester les sénateurs. Les républiques, où la naissance ne donne aucune part au gouvernement, sont, à cet égard, les plus heureuses ; car le peuple peut moins envier une autorité qu'il donne à qui il veut, & qu'il reprend à sa fantaisie.

Le peuple mécontent des patriciens, se retira sur le mont-sacré : on lui envoya des députés qui l'appaiserent : &, comme chacun se promit secours l'un à l'autre, en cas que les patriciens ne tinssent pas les paroles données, ce qui eût causé, à tous les instans, des séditions, & auroit troublé toutes les fonctions des magistrats ; on jugea qu'il valoit mieux créer une magistrature qui pût empêcher les injustices faites à un plébéien. Mais par une maladie éternelle des hommes, les plébéiens, qui avoient obtenu des tribuns pour se défendre, s'en servirent pour attaquer ; ils enleverent

peu-à-peu toutes les prérogatives des patriciens : cela produisit des contestations continuelles. Le peuple étoit soutenu, ou plutôt animé par ses tribuns ; & les patriciens étoient défendus par le sénat, qui étoit presque tout composé de patriciens, qui étoit plus porté pour les maximes anciennes, & qui craignoit que la populace n'élevât à la tyrannie quelque tribun.

Le peuple employoit pour lui ses propres forces, & sa supériorité dans les suffrages, ses refus d'aller à la guerre, ses menaces de se retirer, la partialité de ses loix ; enfin ses jugemens contre ceux qui lui avoient trop fait de résistance. Le sénat se défendoit par sa sagesse, sa justice, & l'amour qu'il inspiroit pour la patrie, par ses bienfaits, & une sage dispensation des trésors de la république, par le respect que le peuple avoit pour la gloire des principales familles & la vertu des grands personnages, par la religion même, les institutions anciennes, & la suppression des jours d'assemblée, sous prétexte que les

auſpices n'avoient pas été favorables, par les cliens, par l'oppoſition d'un tribun à un autre, par la création d'un dictateur, les occupations d'une nouvelle guerre, ou les malheurs qui réuniſſoient tous les intérêts; enfin par une condeſcendance paternelle à accorder au peuple une partie de ſes demandes, pour lui faire abandonner les autres, & cette maxime conſtante de préférer la conſervation de la république aux prérogatives de quelque ordre ou de quelque magiſtrature que ce fût.

Dans la ſuite des temps, lorſque les plébéiens eurent tellement abaiſſé les patriciens, que cette diſtinction de familles devint vaine, & que les unes & les autres furent indifféremment élevées aux honneurs, il y eut de nouvelles diſputes entre le bas peuple agité par ſes tribuns, & les principales familles patriciennes ou plébéiennes, qu'on appella les nobles, & qui avoient pour elles le ſénat qui en étoit compoſé. Mais, comme les mœurs anciennes n'étoient plus, que des particuliers avoient des richeſſes

immenſes, & qu'il eſt impoſſible que les richeſſes ne donnent du pouvoir, les nobles réſiſterent avec plus de force que les patriciens n'avoient fait; ce qui fut cauſe de la mort des Gracches, & de pluſieurs de ceux qui travaillerent ſur leur plan.

Il faut que je parle d'une magiſtrature qui contribua beaucoup à maintenir le gouvernement de Rome; ce fut celle des cenſeurs. Ils faiſoient le dénombrement du peuple; & de plus, comme la force de la république conſiſtoit dans la diſcipline, l'auſtérité des mœurs, & l'obſervation conſtante de certaines coutumes, ils corrigeoient les abus que la loi n'avoit pas prévus, ou que le magiſtrat ordinaire ne pouvoit pas punir. Il y a de mauvais exemples qui ſont pires que les crimes; & plus d'états ont péri parce qu'on a violé les mœurs, que parce qu'on a violé les loix. A Rome, tout ce qui pouvoit introduire des nouveautés dangereuſes, changer le cœur ou l'eſprit du citoyen, & en empêcher, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, la perpétuité, les

déſordres domeſtiques ou publics, étoient réformés par les cenſeurs. Ils pouvoient chaſſer du ſénat qui ils vouloient, ôter à un chevalier le cheval qui lui étoit entretenu par le public, mettre un citoyen dans une autre tribu, & même parmi ceux qui payoient les charges de la ville, ſans avoir part à ſes privileges.

M. Livius nota le peuple même; &, de trente-cinq tribus, il en mit trente-quatre au rang de ceux qui n'avoient point de part aux privileges de la ville. „ Car, diſoit-il, après m'avoir condamné, vous m'avez fait conſul & cenſeur : il faut donc que vous ayiez prévariqué une fois, en m'infligeant une peine; ou deux fois, en me créant conſul & enſuite cenſeur. „

M. Duronius, tribun du peuple, fut chaſſé du ſénat par les cenſeurs; parce que, pendant ſa magiſtrature, il avoit abrogé la loi qui bornoit la dépenſe des feſtins.

C'étoit une inſtitution bien ſage. Ils ne pouvoient ôter à perſonne une magiſtrature, parce que cela auroit troublé l'exer-

cice de la puiſſance publique : mais ils faiſoient décheoir de l'ordre & du rang, & privoient, pour ainſi dire, un citoyen de ſa nobleſſe particuliere.

Servius Tullius avoit fait la fameuſe diviſion par centuries, que Tite-Live & Denys d'Halicarnaſſe nous ont ſi bien expliquée. Il avoit diſtribué cent quatre-vingt-treize centuries en ſix claſſes, & mis tout le bas peuple dans la derniere centurie, qui formoit ſeule la ſixieme claſſe. On voit que cette diſpoſition excluoit le bas peuple du ſuffrage, non pas de droit, mais de fait. Dans la ſuite, on régla qu'excepté dans quelques cas particuliers, on ſuivroit, dans les ſuffrages, la diviſion par tribus. Il y en avoit trente-cinq qui donnoient leur voix, quatre de la ville, & trente-une de la campagne. Les principaux citoyens, tous laboureurs, entrerent naturellement dans les tribus de la campagne; & celles de la ville reçurent le bas peuple, qui, y étant enfermé, influoit très-peu dans les affaires : & cela étoit regardé comme le ſalut de la république. Et, quand Fabius

remit dans les quatre tribus de la ville le menu peuple, qu'Appius Claudius avoit répandu dans toutes, il en acquit le surnom de très-grand. Les censeurs jettoient les yeux tous les cinq ans sur la situation actuelle de la république, & distribuoient de maniere le peuple dans ses diverses tribus, que les tribuns & les ambitieux ne pussent pas se rendre maîtres des suffrages, & que le peuple même ne pût pas abuser de son pouvoir.

Le gouvernement de Rome fut admirable, en ce que, depuis sa naissance, sa constitution se trouva telle, soit par l'esprit du peuple, la force du sénat, ou l'autorité de certains magistrats, que tout abus du pouvoir y put toujours être corrigé.

Carthage périt, parce que, lorsqu'il fallut retrancher les abus, elle ne put souffrir la main de son Annibal même. Athenes tomba, parce que ses erreurs lui parurent si douces, qu'elle ne voulut pas en guérir. Et, parmi nous, les républiques d'Italie, qui se vantent de la perpétuité de leur gouvernement, ne

doivent ſe vanter que de la perpétuité de leurs abus ; auſſi n'ont-elles pas plus de liberté que Rome n'en eut du temps des décemvirs.

Le gouvernement d'Angleterre eſt plus ſage, parce qu'il y a un corps qui l'examine continuellement, & qui s'examine continuellement lui-même : & telles ſont ſes erreurs, qu'elles ne ſont jamais longues, & que, par l'eſprit d'attention qu'elles donnent à la nation, elles ſont ſouvent utiles.

En un mot, un gouvernement libre, c'eſt-à-dire, toujours agité, ne ſauroit ſe maintenir, s'il n'eſt, par ſes propres loix, capable de correction.

CHAPITRE IX.

Deux cauſes de la perte de Rome.

LORSQUE la domination de Rome étoit bornée dans l'Italie, la république pouvoit facilement ſubſiſter. Tout ſoldat étoit également citoyen : chaque conſul levoit

une armée ; & d'autres citoyens alloient à la guerre sous celui qui succédoit. Le nombre de troupes n'étant pas excessif, on avoit attention à ne recevoir dans la milice que des gens qui eussent assez de bien pour avoir intérêt à la conservation de la ville. Enfin, le sénat voyoit de près la conduite des généraux, & leur ôtoit la pensée de rien faire contre leur devoir.

Mais, lorsque les légions passerent les Alpes & la mer, les gens de guerre, qu'on étoit obligé de laisser pendant plusieurs campagnes dans les pays que l'on soumettoit, perdirent peu à peu l'esprit des citoyens ; & les généraux, qui disposerent des armées & des royaumes, sentirent leur force, & ne purent plus obéir.

Les soldats commencerent donc à ne reconnoître que leur général, à fonder sur lui toutes leurs espérances, & à voir de plus loin la ville. Ce ne furent plus les soldats de la république ; mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de César. Rome ne put plus savoir si celui qui

étoit

étoit à la tête d'une armée, dans une province, étoit son général, ou son ennemi.

Tandis que le peuple de Rome ne fut corrompu que par ses tribuns, à qui il ne pouvoit accorder que sa puissance même, le sénat put aisément se défendre, parce qu'il agissoit constamment; au-lieu que la populace passoit sans cesse, de l'extrémité de la fougue, à l'extrémité de la foiblesse : mais, quand le peuple put donner à ses favoris une formidable autorité au-dehors, toute la sagesse du sénat devint inutile, & la république fut perdue.

Ce qui fait que les états libres durent moins que les autres, c'est que les malheurs & les succès qui leur arrivent leur font presque toujours perdre la liberté; au-lieu que les succès & les malheurs d'un état où le peuple est soumis confirment également sa servitude. Une république sage ne doit rien hasarder qui l'expose à la bonne ou à la mauvaise fortune : le seul bien auquel elle doit aspirer, c'est à la perpétuité de son état.

Si la grandeur de l'empire perdit la république, la grandeur de la ville ne la perdit pas moins.

Rome avoit foumis tout l'univers avec le fecours des peuples d'Italie, auxquels elle avoit donné, en différens temps, divers privileges. La plupart de ces peuples ne s'étoient pas d'abord fort fouciés du droit de bourgeoifie chez les Romains; & quelques-uns aimerent mieux garder leurs ufages. Mais, lorfque ce droit fut celui de la fouveraineté univerfelle, qu'on ne fut rien dans le monde fi l'on n'étoit citoyens Romains, & qu'avec ce titre on étoit tout, les peuples d'Italie réfolurent de périr ou d'être Romains : ne pouvant en venir à bout par leurs brigues & par leurs prieres, ils prirent la voie des armes; ils fe révolterent dans tout ce côté qui regarde la mer Ionienne; les autres alliés alloient les fuivre. Rome, obligée de combattre contre ceux qui étoient, pour ainfi dire, les mains avec lefquelles elle enchaînoit l'univers, étoit perdue; elle alloit être réduite à fes murailles : elle

accorda ce droit tant desiré aux alliés qui n'avoient pas encore cessé d'être fideles ; & peu à peu, elle l'accorda à tous.

Pour lors, Rome ne fut plus cette ville dont le peuple n'avoit eu qu'un même esprit, un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie ; où cette jalousie du pouvoir du sénat & des prérogatives des grands, toujours mêlée de respect, n'étoit qu'un amour de l'égalité. Les peuples d'Italie étant devenus ses citoyens, chaque ville y apporta son génie, ses intérêts particuliers, & sa dépendance de quelque grand protecteur. La ville déchirée ne forma plus un tout ensemble : &, comme on n'en étoit citoyen que par une espece de fiction ; qu'on n'avoit plus les mêmes magistrats, les mêmes murailles, les mêmes dieux, les mêmes temples, les mêmes sépultures ; on ne vit plus Rome des mêmes yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, & les sentimens Romains ne furent plus.

Les ambitieux firent venir à Rome

des villes & des nations entieres, pour troubler les ſuffrages, ou ſe les faire donner; les aſſemblées furent de véritables conjurations; on appella *comices* une troupe de quelques ſéditieux : l'autorité du peuple, ſes loix, lui-même, devinrent des choſes chimériques, & l'anarchie fut telle, qu'on ne put plus ſavoir ſi le peuple avoit fait une ordonnance, ou s'il ne l'avoit point faite.

On n'entend parler, dans les auteurs, que des diviſions qui perdirent Rome; mais on ne voit pas que ces diviſions y étoient néceſſaires, qu'elles y avoient toujours été, & qu'elles y devoient toujours être. Ce fut uniquement la grandeur de la république qui fit le mal, & qui changea en guerres civiles les tumultes populaires. Il falloit bien qu'il y eût à Rome des diviſions; & ces guerriers ſi fiers, ſi audacieux, ſi terribles au-dehors, ne pouvoient pas être bien modérés au-dedans. Demander, dans un état libre, des gens hardis dans la guerre, & timides dans la paix, c'eſt vouloir des choſes impoſſibles : &, pour

regle générale, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un état qui se donne le nom de république, on peut être assuré que la liberté n'y est pas.

Ce qu'on appelle union dans un corps politique, est une chose très-équivoque: la vraie est une union d'harmonie, qui fait que toutes les parties, quelqu'opposées qu'elles nous paroissent, concourent au bien général de la société, comme des dissonances, dans la musique, concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un état où l'on ne croit voir que du trouble; c'est-à-dire, une harmonie d'où résulte le bonheur, qui seul est la vraie paix. Il en est comme des parties de cet univers, éternellement liées par l'action des unes, & la réaction des autres.

Mais, dans l'accord du despotisme Asiatique, c'est-à-dire, de tout gouvernement qui n'est pas modéré, il y a toujours une division réelle; le laboureur, l'homme de guerre, le négociant, le magistrat, le noble, ne sont joints

que parce que les uns oppriment les autres fans réfiftance : &, fi l'on y voit de l'union, ce ne font pas des citoyens qui font unis, mais des corps morts enfevelis les uns auprès les autres.

Il eft vrai que les loix de Rome devinrent impuiffantes pour gouverner la république : mais c'eft une chofe qu'on a vu toujours, que de bonnes loix, qui ont fait qu'une petite république devient grande, lui deviennent à charge lorfqu'elle s'eft agrandie ; parce qu'elles étoient telles, que leur effet naturel étoit de faire un grand peuple, & non pas de le gouverner.

Il y a bien de la différence entre les bonnes loix, & les loix convenables ; celles qui font qu'un peuple fe rend maître des autres, & celles qui maintiennent fa puiffance lorfqu'il l'a acquife.

Il y a, à préfent, dans le monde une république que prefque perfonne ne connoît, & qui, dans le fecret & le filence, augmente fes forces chaque jour. Il eft certain que, fi elle parvient jamais à l'état de grandeur où fa fageffe la def-

tine, elle changera néceſſairement ſes loix; & ce ne ſera point l'ouvrage d'un légiſlateur, mais celui de la corruption même.

Rome étoit faite pour s'agrandir, & ſes loix étoient admirables pour cela. Auſſi, dans quelque gouvernement qu'elle ait été, ſous le pouvoir des rois; dans l'ariſtocratie, ou dans l'état populaire, elle n'a jamais ceſſé de faire des entrepriſes qui demandoient de la conduite, & y a réuſſi. Elle ne s'eſt pas trouvée plus ſage que tous les autres états de la terre en un jour, mais continuellement: elle a ſoutenu une petite, une médiocre, une grande fortune, avec la même ſupériorité, & n'a point eu de proſpérités dont elle n'ait profité, ni de malheurs dont elle ne ſe ſoit ſervi.

Elle perdit ſa liberté, parce qu'elle acheva trop tôt ſon ouvrage.

CHAPITRE X.

De la corruption des Romains.

JE crois que la ſecte d'Epicure, qui s'introduiſit à Rome ſur la fin de la république, contribua beaucoup à gâter le cœur & l'eſprit des Romains. Les Grecs en avoient été infatués avant eux : auſſi avoient-ils été plutôt corrompus. Polybe nous dit que, de ſon temps, les ſermens ne pouvoient donner de la confiance pour un Grec; au-lieu qu'un Romain en étoit, pour ainſi dire, enchaîné.

Il y a un fait, dans les lettres de Cicéron à Atticus, qui nous montre combien les Romains avoient changé, à cet égard, depuis le temps de Polybe.

MEMMIUS, dit-il, *vient de communiquer au ſénat l'accord que ſon compétiteur & lui avoient fait avec les conſuls, par lequel ceux-ci s'étoient engagés de les favoriſer dans la pourſuite du conſulat pour l'année ſuivante : & eux, de*

leur côté, s'obligerent de payer aux consuls quatre cens mille sesterces, s'ils ne leur fournissoient trois augures qui déclareroient qu'ils étoient présens, lorsque le peuple avoit fait la loi curiate, *quoiqu'il n'en eût point fait; & deux consulaires qui affirmeroient qu'ils avoient assisté à la signature du* sénatus-consulte *qui régloit l'état de leurs provinces, quoiqu'il n'y en eût point eu.* Que de malhonnêtes gens dans un seul contrat!

Outre que la religion est toujours le meilleur garant que l'on puisse avoir des mœurs des hommes, il y avoit ceci de particulier chez les Romains, qu'ils mêloient quelque sentiment religieux à l'amour qu'ils avoient pour leur patrie: cette ville fondée sous les meilleurs auspices, ce Romulus leur roi & leur dieu, ce capitole éternel comme la ville, & la ville éternelle comme son fondateur, avoient fait autrefois, sur l'esprit des Romains, une impression qu'il eût été à souhaiter qu'ils eussent conservée.

La grandeur de l'état fit la grandeur des fortunes particulieres. Mais, comme

l'opulence eſt dans les mœurs & non pas dans les richeſſes, celles des Romains, qui ne laiſſoient pas d'avoir des bornes, produiſirent un luxe & des profuſions qui n'en avoient point. Ceux qui avoient d'abord été corrompus par leurs richeſſes, le furent enſuite par leur pauvreté. Avec des biens au-deſſus d'une condition privée, il fut difficile d'être un bon citoyen : avec les deſirs & les regrets d'une grande fortune ruinée, on fut prêt à tous les attentats; &, comme dit Salluſte, on vit une génération de gens qui ne pouvoient avoir de patrimoine, ni ſouffrir que d'autres en euſſent.

Cependant, quelle que fût la corruption de Rome, tous les malheurs ne s'y étoient pas introduits : car la force de ſon inſtitution avoit été telle, qu'elle avoit conſervé une valeur héroïque & toute ſon application à la guerre, au milieu des richeſſes, de la molleſſe & de la volupté; ce qui n'eſt, je crois, arrivé à aucune nation du monde.

Les citoyens Romains regardoient le commerce & les arts comme des occu-

pations d'esclaves; ils ne les exerçoient point. S'il y eut quelques exceptions, ce ne fut que de la part de quelques affranchis, qui continuoient leur premiere industrie. Mais, en général, ils ne connoissoient que l'art de la guerre, qui étoit la seule voie pour aller aux magistratures & aux honneurs. Ainsi les vertus guerrieres resterent, après qu'on eut perdu toutes les autres.

CHAPITRE XI.

1. *De Sylla.* 2. *De Pompée & César.*

Je supplie qu'on me permette de détourner les yeux des horreurs des guerres de Marius & de Sylla : on en trouvera, dans Appien, l'épouvantable histoire. Outre la jalousie, l'ambition, & la cruauté des deux chefs, chaque Romain étoit furieux; les nouveaux citoyens & les anciens ne se regardoient plus comme les membres d'une même république; & l'on se faisoit une guerre qui, par un

caractere particulier, étoit en même temps civile & étrangere.

Sylla fit des loix très-propres à ôter la cause des désordres que l'on avoit vus: elles augmentoient l'autorité du sénat, tempéroient le pouvoir du peuple, régloient celui des tribuns. La fantaisie, qui lui fit quitter la dictature, sembla rendre la vie à la république : mais, dans la fureur de ses succès, il avoit fait des choses qui mirent Rome dans l'impossibilité de conserver sa liberté.

Il ruina, dans son expédition d'Asie, toute la discipline militaire : il accoutuma son armée aux rapines & lui donna des besoins qu'elle n'avoit jamais eus: il corrompit, une fois, des soldats qui devoient, dans la suite, corrompre les capitaines.

Il entra dans Rome à main armée, & enseigna aux généraux Romains à violer l'asyle de la liberté.

Il donna les terres des citoyens aux soldats, & il les rendit avides pour jamais; car, dès ce moment, il n'y eut plus un homme de guerre qui n'attendît une

une occafion qui pût mettre les biens de fes concitoyens entre fes mains.

Il inventa les profcriptions, & mit à prix la tête de ceux qui n'étoient pas de fon parti. Dès-lors, il fut impoffible de s'attacher davantage à la république: car, parmi deux hommes ambitieux & qui fe difputoient la victoire, ceux qui étoient neutres & pour le parti de la liberté, étoient fûrs d'être profcrits par celui des deux qui feroit le vainqueur. Il étoit donc de la prudence de s'attacher à l'un des deux.

Il vint après lui, dit Cicéron, un homme qui, dans une caufe impie & une victoire encore plus honteufe, ne confifqua pas feulement les biens des particuliers, mais enveloppa dans la même calamité des provinces entieres.

Sylla, quittant la dictature, avoit femblé ne vouloir vivre que fous la protection de fes loix mêmes: mais cette action, qui marqua tant de modération, étoit elle-même une fuite de fes violences. Il avoit donné des établiffemens à quarante-fept légions, dans divers en-

droits d'Italie. Ces gens-là, dit Appien, regardant leur fortune comme attachée à sa vie, veilloient à sa sûreté, & étoient toujours prêts à le secourir ou à le venger.

La république devant nécessairement périr, il n'étoit plus question que de savoir comment, & par qui elle devoit être abattue.

Deux hommes également ambitieux, excepté que l'un ne savoit pas aller à son but si directement que l'autre, effacèrent, par leur crédit, par leurs exploits, par leurs vertus, tous les autres citoyens. Pompée parut le premier; César le suivit de près.

Pompée, pour s'attirer la faveur, fit casser les loix de Sylla, qui bornoient le pouvoir du peuple; &, quand il eut fait à son ambition un sacrifice des loix les plus salutaires de sa patrie, il obtint tout ce qu'il voulut : & la témérité du peuple fut sans bornes à son égard.

Les loix de Rome avoient sagement divisé la puissance publique en un grand nombre de magistratures, qui se soute-

noient, s'arrêtoient, & se tempéroient l'une l'autre : &, comme elles n'avoient toutes qu'un pouvoir borné, chaque citoyen étoit bon pour y parvenir; & le peuple, voyant passer devant lui plusieurs personnages l'un après l'autre, ne s'accoutumoit à aucun d'eux. Mais, dans ces temps-ci, le systême de la république changea, les plus puissans se firent donner par le peuple des commissions extraordinaires : ce qui anéantit l'autorité du peuple & des magistrats, & mit toutes les grandes affaires dans les mains d'un seul, ou de peu de gens.

Fallut-il faire la guerre à Sertorius? on en donna la commission à Pompée. Fallut-il la faire à Mithridate? tout le monde cria Pompée. Eut-on besoin de faire venir des bleds à Rome? le peuple croit être perdu, si on n'en charge Pompée. Veut-on détruire les pirates? il n'y a que Pompée. Et lorsque César menace d'envahir, le sénat crie à son tour, & n'espere plus qu'en Pompée.

„ Je crois bien (disoit Marcus au
„ peuple) que Pompée, que les nobles

„ attendent, aimera mieux aſſurer votre
„ liberté que leur domination. Mais il y
„ a eu un temps où chacun de vous
„ devoit avoir la protection de plu-
„ ſieurs, & non pas tous la protection
„ d'un ſeul; & où il étoit inoui qu'un
„ mortel pût donner ou ôter de pareil-
„ les choſes. „

A Rome, faite pour s'agrandir, il avoit fallu réunir dans les mêmes perſonnes les honneurs & la puiſſance; ce qui, dans des temps de trouble, pouvoit fixer l'admiration du peuple ſur un ſeul citoyen.

Quand on accorde des honneurs, on ſait préciſément ce que l'on donne; mais, quand on y joint le pouvoir, on ne peut dire à quel point il pourra être porté.

Des préférences exceſſives, données à un citoyen dans une république, ont toujours des effets néceſſaires; elles font naître l'envie du peuple, ou elles augmentent ſans meſure ſon amour.

Deux fois Pompée retournant à Rome, maître d'opprimer la république, eut la

modération de congédier ſes armées avant que d'y entrer, & d'y paroître en ſimple citoyen. Ces actions, qui le comblerent de gloire, firent que, dans la ſuite, quelque choſe qu'il eût faite au préjudice des loix, le ſénat ſe déclara toujours pour lui.

Pompée avoit une ambition plus lente & plus douce que celle de Céſar. Celui-ci vouloit aller à la ſouveraine puiſſance les armes à la main, comme Sylla. Cette façon d'opprimer ne plaiſoit point à Pompée : il aſpiroit à la dictature, mais par les ſuffrages du peuple; il ne pouvoit conſentir à uſurper la puiſſance, mais il auroit voulu qu'on la lui remît entre les mains.

Comme la faveur du peuple n'eſt jamais conſtante, il y eut des temps où Pompée vit diminuer ſon crédit; &, ce qui le toucha bien ſenſiblement, des gens qu'il mépriſoit, augmenterent le leur, & s'en ſervirent contre lui.

Cela lui fit faire trois choſes également funeſtes. Il corrompit le peuple à force d'argent, & mit, dans les élections, un prix au ſuffrage de chaque citoyen.

De plus, il se servit de la plus vile populace pour troubler les magistrats dans leurs fonctions; espérant que les gens sages, lassés de vivre dans l'anarchie, le créeroient dictateur par désespoir.

Enfin, il s'unit d'intérêts avec César & Crassus. Caton disoit que ce n'étoit pas leur inimitié qui avoit perdu la république, mais leur union. En effet, Rome étoit en ce malheureux état, qu'elle étoit moins accablée par les guerres civiles que par la paix, qui réunissant les vues & les intérêts des principaux, ne faisoit plus qu'une tyrannie.

Pompée ne prêta pas proprement son crédit à César; mais, sans le savoir, il le lui sacrifia. Bientôt César employa contre lui les forces qu'il lui avoit données, & ses artifices mêmes : il troubla la ville par ses émissaires, & se rendit maître des élections; consuls, préteurs, tribuns, furent achetés au prix qu'ils mirent eux-mêmes.

Le sénat, qui vit clairement les desseins de César, eut recours à Pompée : il le pria de prendre la défense de la

république, ſi l'on pouvoit appeller de ce nom un gouvernement qui demandoit la protection d'un de ſes citoyens.

Je crois que ce qui perdit ſur-tout Pompée, fut la honte qu'il eût de penſer qu'en élevant Céſar comme il avoit fait, il eût manqué de prévoyance. Il s'accoutuma, le plus tard qu'il put, à cette idée : il ne ſe mettoit point en défenſe, pour ne point avouer qu'il ſe fût mis en danger : il ſoutenoit au ſénat que Céſar n'oſeroit faire la guerre ; &, parce qu'il l'avoit dit tant de fois, il le rediſoit toujours.

Il ſemble qu'une choſe avoit mis Céſar en état de tout entreprendre ; c'eſt que, par une malheureuſe conformité de noms, on avoit joint, à ſon gouvernement de la Gaule ciſalpine, celui de la Gaule d'au-delà les Alpes.

La politique n'avoit point permis qu'il y eût des armées auprès de Rome ; mais elle n'avoit pas ſouffert, non plus, que l'Italie fût entiérement dégarnie de troupes : cela fit qu'on tint des forces conſidérables dans la Gaule ciſalpine, c'eſt-à-

dire, dans le pays qui eſt depuis le Rubicon, petit fleuve de la Romagne, juſqu'aux Alpes. Mais, pour aſſurer la ville de Rome contre ces troupes, on fit le célebre *ſenatus-conſulte*, que l'on voit encore gravé ſur le chemin de Rimini à Ceſene, par lequel on dévouoit aux dieux infernaux, & l'on déclaroit ſacrilege & parricide, quiconque, avec une légion, avec une armée, ou avec une cohorte, paſſeroit le Rubicon.

A un gouvernement ſi important, qui tenoit la ville en échec, on en joignit un autre plus conſidérable encore; c'étoit celui de la Gaule tranſalpine, qui comprenoit les pays du midi de la France, qui, ayant donné à Céſar l'occaſion de faire la guerre, pendant pluſieurs années, à tous les peuples qu'il voulut, fit que ſes ſoldats vieillirent avec lui, & qu'il ne les conquit pas moins que les barbares. Si Céſar n'avoit point eu le gouvernement de la Gaule tranſalpine, il n'auroit point corrompu ſes ſoldats, ni fait reſpecter ſon nom par tant de victoires. S'il n'avoit pas eu celui de la

Gaule cisalpine, Pompée auroit pu l'arrêter au passage des Alpes : au-lieu que, dès le commencement de la guerre, il fut obligé d'abandonner l'Italie ; ce qui fit perdre à son parti la réputation, qui, dans les guerres civiles, est la puissance même.

La même frayeur qu'Annibal porta dans Rome après la bataille de Cannes, César l'y répandit lorsqu'il passa le Rubicon. Pompée éperdu ne vit, dans les premiers momens de la guerre, de parti à prendre, que celui qui reste dans les affaires désespérées : il ne sut que céder & que fuir ; il sortit de Rome, y laissa le trésor public ; il ne put nulle part retarder le vainqueur, il abandonna une partie de ses troupes, toute l'Italie, & passa la mer.

On parle beaucoup de la fortune de César : mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités sans pas un défaut, quoiqu'il eût bien des vices, qu'il eût été bien difficile que, quelque armée qu'il eût commandée, il n'eût été vainqueur ; & qu'en quelque répu-

blique qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée.

César, après avoir défait les lieutenans de Pompée en Espagne, alla en Grece le chercher lui-même. Pompée, qui avoit la côte de la mer, & des forces supérieures, étoit sur le point de voir l'armée de César détruite par la misere & la faim : mais comme il avoit souverainement le foible de vouloir être approuvé, il ne pouvoit s'empêcher de prêter l'oreille aux vains discours de ses gens, qui le railloient ou l'accusoient sans cesse. Il veut, disoit l'un, se perpétuer dans le commandement, & être comme Agamemnon, le roi des rois. Je vous avertis, disoit un autre, que nous ne mangerons pas encore cette année des figues de Tusculum. Quelques succès particuliers qu'il eut, acheverent de tourner la tête à cette troupe sénatoriale. Ainsi, pour n'être pas blâmé, il fit une chose que la postérité blâmera toujours, de sacrifier tant d'avantages, pour aller, avec des troupes nouvelles, combattre une armée qui avoit vaincu tant de fois.

Lorſque les reſtes de Pharſale ſe furent retirés en Afrique, Scipion, qui les commandoit, ne voulut jamais ſuivre l'avis de Caton, de traîner la guerre en longueur : enflé de quelques avantages, il riſqua tout, & perdit tout : &, lorſque Brutus & Caſſius rétablirent ce parti, la même précipitation perdit la république une troiſieme fois.

Vous remarquerez que, dans ces guerres civiles qui durerent ſi long-temps, la puiſſance de Rome s'accrut ſans ceſſe au-dehors. Sous Marius, Sylla, Pompée, Céſar, Antoine, Auguſte, Rome, toujours plus terrible, acheva de détruire tous les rois qui reſtoient encore.

Il n'y a point d'état qui menace ſi fort les autres d'une conquête, que celui qui eſt dans les horreurs de la guerre civile. Tout le monde, noble, bourgeois, artiſan, laboureur, y devient ſoldat : &, lorſque, par la paix, les forces y ſont réunies, cet état a de grands avantages ſur les autres, qui n'ont gueres que des citoyens. D'ailleurs, dans les guerres civiles, il ſe forme ſouvent

de grands hommes; parce que, dans la confuſion, ceux qui ont du mérite ſe font jour, chacun ſe place & ſe met à ſon rang, au-lieu que, dans les autres temps, on eſt placé, & on l'eſt preſque toujours tout de travers. Et, pour paſſer de l'exemple des Romains à d'autres plus récens, les François n'ont jamais été ſi redoutables au-dehors, qu'après les querelles des maiſons de Bourgogne & d'Orléans, après les troubles de la ligue, après les guerres civiles de la minorité de Louis XIII, & de celle de Louis XIV. L'Angleterre n'a jamais été ſi reſpectée que ſous Cromwel, après les guerres du long parlement. Les Allemands n'ont pris la ſupériorité ſur les Turcs, qu'après les guerres civiles d'Allemagne. Les Eſpagnols, ſous Philippe V, d'abord après les guerres civiles pour la ſucceſſion, ont montré, en Sicile, une force qui a étonné l'Europe : & nous voyons aujourd'hui la Perſe renaître des cendres de la guerre civile, & humilier les Turcs.

Enfin, la république fut opprimée : & il

il n'en faut pas accuſer l'ambition de quelques particuliers; il en faut accuſer l'homme, toujours plus avide du pouvoir à meſure qu'il en a davantage, & qui ne deſire tout que parce qu'il poſſede beaucoup.

Si Céſar & Pompée avoient penſé comme Caton, d'autres auroient penſé comme firent Céſar & Pompée; & la république, deſtinée à périr, auroit été entraînée au précipice par une autre main.

César pardonna à tout le monde : mais il me ſemble que la modération que l'on montre après qu'on a tout uſurpé, ne mérite pas de grandes louanges.

Quoi que l'on ait dit de ſa diligence après Pharſale, Cicéron l'accuſe de lenteur, avec raiſon. Il dit à Caſſius qu'ils n'auroient jamais cru que le parti de Pompée ſe fût ainſi relevé en Eſpagne & en Afrique; & que, s'ils avoient pu prévoir que Céſar ſe fût amuſé à ſa guerre d'Alexandrie, ils n'auroient pas fait leur paix, & qu'ils ſe ſeroient retirés avec Scipion & Caton en Afrique. Ainſi un

fol amour lui fit essuyer quatre guerres; &, en ne prévenant pas les deux dernieres, il remit en question ce qui avoit été décidé à Pharsale.

César gouverna d'abord sous des titres de magistrature; car les hommes ne sont gueres touchés que des noms. Et, comme les peuples d'Asie abhorroient ceux de consul & de proconsul, les peuples d'Europe détestoient celui de roi; de sorte que, dans ces temps-là, ces noms faisoient le bonheur ou le désespoir de toute la terre. César ne laissa pas de tenter de se faire mettre le diadême sur la tête : mais, voyant que le peuple cessoit ses acclamations, il le rejetta. Il fit encore d'autres tentatives : & je ne puis comprendre qu'il pût croire que les Romains, pour le souffrir tyran, aimassent pour cela la tyrannie, ou crussent avoir fait ce qu'ils avoient fait.

Un jour que le sénat lui déféroit de certains honneurs, il négligea de se lever; &, pour lors, les plus graves de ce corps acheverent de perdre patience.

On n'offense jamais plus les hommes,

que lorſqu'on choque leurs cérémonies & leurs uſages. Cherchez à les opprimer, c'eſt quelquefois une preuve de l'eſtime que vous en faites; choquez leurs coutumes, c'eſt toujours une marque de mépris.

Céſar, de tout temps ennemi du ſénat, ne put cacher le mépris qu'il conçut pour ce corps, qui étoit devenu preſque ridicule depuis qu'il n'avoit plus de puiſſance : par-là, ſa clémence même fut inſultante; on regarda qu'il ne pardonnoit pas, mais qu'il dédaignoit de punir.

Il porta le mépris juſqu'à faire lui-même les ſenatus-conſultes; il les ſouſcrivoit du nom des premiers ſénateurs qui lui venoient dans l'eſprit. " J'apprends quelquefois, dit Cicéron, qu'un ,, ſenatus-conſulte, paſſé à mon avis, a ,, été porté en Syrie & en Arménie, ,, avant que j'aie ſu qu'il ait été fait; ,, & pluſieurs princes m'ont écrit des ,, lettres de remerciemens ſur ce que ,, j'avois été d'avis qu'on leur donnât ,, le titre de rois, que non-ſeulement je

„ ne ſavois pas être rois, mais même
„ qu'ils fuſſent au monde. „

On peut voir, dans les lettres de quelques grands hommes de ce temps-là, qu'on a miſes ſous le nom de Cicéron parce que la plupart ſont de lui, l'abattement & le déſeſpoir des premiers hommes de la république à cette révolution ſubite, qui les priva de leurs honneurs & de leurs occupations même; lorſque le ſénat étant ſans fonctions, ce crédit, qu'ils avoient eu par toute la terre, ils ne purent plus l'eſpérer que dans le cabinet d'un ſeul : & cela ſe voit bien mieux dans ces lettres, que dans les diſcours des hiſtoriens. Elles ſont le chef-d'œuvre de la naïveté de gens unis par une douleur commune, & d'un ſiecle où la fauſſe politeſſe n'avoit pas mis le menſonge par-tout : enfin, on n'y voit point, comme dans la plupart de nos lettres modernes, de gens qui veulent ſe tromper, mais des amis malheureux qui cherchent à ſe tout dire.

Il étoit bien difficile que Céſar pût défendre ſa vie : la plupart des conjurés

étoient de ſon parti, ou avoient été par lui comblé de bienfaits; & la raiſon en eſt bien naturelle. Ils avoient trouvé de grands avantages dans ſa victoire; mais, plus leur fortune devenoit meilleure, plus ils commençoient à avoir part au malheur commun: car, à un homme qui n'a rien, il importe aſſez peu, à certains égards, en quel gouvernement il vive.

De plus, il y avoit un certain droit des gens, une opinion établie dans toutes les républiques de Grece & d'Italie, qui faiſoit regarder comme un homme vertueux l'aſſaſſin de celui qui avoit uſurpé la ſouveraine puiſſance. A Rome, ſur-tout depuis l'expulſion des rois, la loi étoit préciſe, les exemples reçus; la république armoit le bras de chaque citoyen, le faiſoit magiſtrat pour le moment, & l'avoit pour ſa défenſe.

Brutus oſe bien dire à ſes amis que, quand ſon pere reviendroit ſur la terre, il le tueroit tout de même: &, quoique, par la continuation de la tyrannie, cet eſprit de liberté ſe perdît peu-à-peu, les conjurations, au commen-

cement du regne d'Auguſte, renaiſſoient toujours.

C'étoit un amour dominant pour la patrie, qui, ſortant des regles ordinaires des crimes & des vertus, n'écoutoit que lui ſeul, & ne voyoit ni citoyen, ni ami, ni bienfaiteur, ni pere : la vertu ſembloit s'oublier, pour ſe ſurpaſſer elle-même ; & l'action qu'on ne pouvoit d'abord approuver, parce qu'elle étoit atroce, elle la faiſoit admirer comme divine.

En effet, le crime de Céſar, qui vivoit dans un gouvernement libre, n'étoit-il pas hors d'état d'être puni autrement que par un aſſaſſinat? Et demander pourquoi on ne l'avoit pas pourſuivi par la force ouverte, ou par les loix, n'étoit-ce pas demander raiſon de ſes crimes?

CHAPITRE XII.

De l'état de Rome, après la mort de César.

IL étoit tellement impossible que la république pût se rétablir, qu'il arriva ce qu'on n'avoit jamais encore vu, qu'il n'y eut plus de tyran, & qu'il n'y eut pas de liberté; car les causes qui l'avoient détruite subsistoient toujours.

Les conjurés n'avoient formé de plan que pour la conjuration, & n'en avoient point fait pour la soutenir.

Après l'action faite, ils se retirerent au capitole; le sénat ne s'assembla pas: & le lendemain, Lépidus, qui cherchoit le trouble, se saisit, avec des gens armés, de la place Romaine.

Les soldats vétérans, qui craignoient qu'on ne répétât les dons immenses qu'ils avoient reçus, entrerent dans Rome: cela fit que le sénat approuva tous les actes de César; & que, conciliant

les extrêmes, il accorda une amniſtie aux conjurés; ce qui produiſit une fauſſe paix.

César, avant ſa mort, ſe préparant à ſon expédition contre les Parthes, avoit nommé des magiſtrats pour pluſieurs années, afin qu'il eût des gens à lui qui maintinſſent, dans ſon abſence, la tranquillité de ſon gouvernement; ainſi, après ſa mort, ceux de ſon parti ſe ſentirent des reſſources pour long-temps.

Comme le ſénat avoit approuvé tous les actes de Céſar ſans reſtriction, & que l'exécution en fut donnée aux conſuls; Antoine, qui l'étoit, ſe ſaiſit du livre des raiſons de Céſar, gagna ſon ſecrétaire, & y fit écrire tout ce qu'il voulut: de maniere que le dictateur regnoit plus impérieuſement que pendant ſa vie: car, ce qu'il n'auroit jamais fait, Antoine le faiſoit, l'argent qu'il n'auroit jamais donné, Antoine le donnoit; & tout homme qui avoit de mauvaiſes intentions contre la république, trouvoit ſoudain une récompenſe dans les livres de Céſar.

Par un nouveau malheur, Céſar avoit

amaſſé, pour ſon expédition, des ſommes immenſes, qu'il avoit miſes dans le temple d'Ops : Antoine, avec ſon livre, en diſpoſa à ſa fantaiſie.

Les conjurés avoient d'abord réſolu de jetter le corps de Céſar dans le Tybre ; ils n'y auroient trouvé nul obſtacle : car, dans ces momens d'étonnement qui ſuivent une action inopinée, il eſt facile de faire tout ce qu'on peut oſer. Cela ne fut point exécuté, & voici ce qui en arriva :

Le ſénat ſe crut obligé de permettre qu'on fît les obſeques de Céſar : & effectivement, dès qu'il ne l'avoit pas déclaré tyran, il ne pouvoit lui refuſer la ſépulture. Or, c'étoit une coutume des Romains, ſi vantée par Polybe, de porter dans les funérailles les images des ancêtres, & de faire enſuite l'oraiſon funebre du défunt. Antoine, qui la fit, montra au peuple la robe enſanglantée de Céſar, lui lut ſon teſtament où il lui faiſoit de grandes largeſſes, & l'agita au point qu'il mit le feu aux maiſons des conjurés.

Nous avons un aveu de Cicéron qui gouverna le fénat dans toute cette affaire, qu'il auroit mieux valu agir avec vigueur, & s'expofer à périr; & que même on n'auroit point péri : mais il fe difculpe fur ce que, quand le fénat fut affemblé, il n'étoit plus temps : & ceux qui favent le prix d'un moment, dans des affaires où le peuple a tant de part, n'en feront pas étonnés.

Voici un autre accident : pendant qu'on faifoit des jeux en l'honneur de Céfar, une comete à longue chevelure parut pendant fept jours; le peuple crut que fon ame avoit été reçue dans le ciel.

C'étoit bien une coutume des peuples de Grece & d'Afie de bâtir des temples aux rois, & même aux proconfuls qui les avoient gouvernés : on leur laiffoit faire ces chofes, comme le témoignage le plus fort qu'ils puffent donner de leur fervitude; les Romains même pouvoient, dans des laraires, ou des temples particuliers, rendre des honneurs divins à leurs ancêtres. Mais je ne vois pas que,

depuis Romulus jusqu'à César, aucun Romain ait été mis au nombre des divinités publiques.

Le gouvernement de la Macédoine étoit échu à Antoine; il voulut, au-lieu de celui-là, avoir celui des Gaules; on voit bien par quel motif. Décimus Brutus, qui avoit la Gaule cisalpine, ayant refusé de la lui remettre, il voulut l'en chasser: cela produisit une guerre civile, dans laquelle le sénat déclara Antoine ennemi de la patrie.

Cicéron, pour perdre Antoine son ennemi particulier, avoit pris le mauvais parti de travailler à l'élévation d'Octave; &, au-lieu de chercher à faire oublier au peuple César, il le lui avoit remis devant les yeux.

Octave se conduisit avec Cicéron en homme habile; il le flatta, le loua, le consulta, & employa tous ces artifices dont la vanité ne se défie jamais.

Ce qui gâte presque toutes les affaires, c'est qu'ordinairement ceux qui les entreprennent, outre la réussite principale, cherchent encore de certains pe-

tits ſuccès particuliers qui flattent leur amour-propre, & les rendent contens d'eux.

Je crois que, ſi Caton s'étoit réſervé pour la république, il auroit donné aux choſes tout un autre tour. Cicéron, avec des parties admirables pour un ſecond rôle, étoit incapable du premier; il avoit un beau génie, mais une ame ſouvent commune. L'acceſſoire, chez Cicéron, c'étoit la vertu; chez Caton, c'étoit la gloire : Cicéron ſe voyoit toujours le premier; Caton s'oublioit toujours : celui-ci vouloit ſauver la république pour elle-même, celui-là pour s'en vanter.

Je pourrois continuer le parallele, en diſant que, quand Caton prévoyoit, Cicéron craignoit; que là où Caton eſpéroit, Cicéron ſe confioit; que le premier voyoit toujours les choſes de ſang froid, l'autre au travers de cent petites paſſions.

Antoine fut défait à Modene : les deux conſuls Hirtius & Panſa y périrent. Le ſénat, qui ſe crut au-deſſus de ſes

affaires, ſongea à abaiſſer Octave, qui, de ſon côté, ceſſa d'agir contre Antoine, mena ſon armée à Rome, & ſe fit déclarer conſul.

Voilà comment Cicéron, qui ſe vantoit que ſa robe avoit détruit les armées d'Antoine, donna à la république un ennemi plus dangereux, parce que ſon nom étoit plus cher, & ſes droits en apparence plus légitimes.

Antoine défait s'étoit réfugié dans la Gaule tranſalpine, où il avoit été reçu par Lépidus : ces deux hommes s'unirent avec Octave, & ils ſe donnerent l'un à l'autre la vie de leurs amis & de leurs ennemis. Lépide reſta à Rome : les deux autres allerent chercher Brutus & Caſſius, & ils les trouverent dans ces lieux où l'on combattit trois fois pour l'empire du monde.

Brutus & Caſſius ſe tuerent avec une précipitation qui n'eſt pas excuſable ; & l'on ne peut lire cet endroit de leur vie, ſans avoir pitié de la république qui fut ainſi abandonnée. Caton s'étoit donné la mort à la fin de la tragédie ;

ceux-ci la commencerent en quelque façon par leur mort.

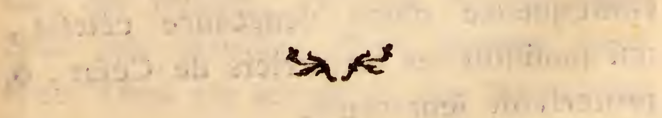
On peut donner plusieurs causes de cette coutume si générale des Romains de se donner la mort : le progrès de la secte stoïque, qui y encourageoit ; l'établissement des triomphes & de l'esclavage, qui firent penser à plusieurs grands hommes qu'il ne falloit pas survivre à une défaite ; l'avantage que les accusés avoient de se donner la mort, plutôt que de subir un jugement par lequel leur mémoire devoit être flétrie & leurs biens confisqués ; une espece de point d'honneur, peut-être plus raisonnable que celui qui nous porte aujourd'hui à égorger notre ami pour un geste ou pour une parole ; enfin, une grande commodité pour le héroïsme, chacun faisant finir la piece qu'il jouoit dans le monde à l'endroit où il vouloit.

On pourroit ajouter une grande facilité dans l'exécution : l'ame, toute occupée de l'action qu'elle va faire, du motif qui la détermine, du péril qu'elle va éviter, ne voit point proprement la

mort, parce que la paſſion fait ſentir, & jamais voir.

L'amour-propre, l'amour de notre conſervation ſe transforme en tant de manieres, & agit par des principes ſi contraires, qu'il nous porte à ſacrifier notre être pour l'amour de notre être : & tel eſt le cas que nous faiſons de nous-mêmes, que nous conſentons à ceſſer de vivre, par un inſtinct naturel & obſcur qui fait que nous nous aimons plus que notre vie même.

Il eſt certain que les hommes ſont devenus moins libres, moins courageux, moins portés aux grandes entrepriſes, qu'ils n'étoient lorſque, par cette puiſſance qu'on prenoit ſur ſoi-même, on pouvoit, à tous les inſtans, échapper à toute autre puiſſance.



CHAPITRE XIII.

AUGUSTE.

SEXTUS POMPÉE tenoit la Sicile & la Sardaigne; il étoit maître de la mer, & il avoit avec lui une infinité de fugitifs & de proſcrits, qui combattoient pour leurs dernieres eſpérances. Octave lui fit deux guerres très-laborieuſes, &, après bien de mauvais ſuccès, il le vainquit par l'habileté d'Agrippa.

Les conjurés avoient preſque tous fini malheureuſement leur vie; & il étoit bien naturel que des gens, qui étoient à la tête d'un parti abattu tant de fois dans des guerres où l'on ne ſe faiſoit aucun quartier, euſſent péri de mort violente. De-là, cependant, on tira la conſéquence d'une vengeance céleſte, qui puniſſoit les meurtriers de Céſar, & proſcrivoit leur cauſe.

Octave gagna les ſoldats de Lépidus, & le dépouilla de la puiſſance du trium-

virat : il lui envia même la consolation de mener une vie obscure, & le força de se trouver comme homme privé dans les assemblées du peuple.

On est bien aise de voir l'humiliation de ce Lépidus. C'étoit le plus méchant citoyen qui fût dans la république : toujours le premier à commencer les troubles ; formant sans cesse des projets funestes, où il étoit obligé d'associer de plus habiles gens que lui. Un auteur moderne s'est plu à en faire l'éloge, & cite Antoine, qui, dans une de ses lettres, lui donne la qualité d'honnête homme : mais un honnête homme pour Antoine ne devoit guere l'être pour les autres.

Je crois qu'Octave est le seul de tous les capitaines Romains qui ait gagné l'affection des soldats, en leur donnant sans cesse des marques d'une lâcheté naturelle. Dans ces temps-là, les soldats faisoient plus de cas de la libéralité de leur général, que de son courage. Peut-être même que ce fut un bonheur pour lui, de n'avoir point eu cette valeur qui peut donner l'empire, & que cela même

l'y porta : on le craignit moins. Il n'eſt pas impoſſible que les choſes qui le déshonorerent le plus aient été celles qui le ſervirent le mieux. S'il avoit d'abord montré une grande ame, tout le monde ſe feroit méfié de lui ; & s'il eût eu de la hardieſſe, il n'auroit pas donné à Antoine le temps de faire toutes les extravagances qui le perdirent.

Antoine ſe préparant contre Octave, jura à ſes ſoldats que, deux mois après ſa victoire, il rétabliroit la république ; ce qui fait bien voir que les ſoldats même étoient jaloux de la liberté de leur patrie, quoiqu'ils la détruiſiſſent ſans ceſſe, n'y ayant rien de ſi aveugle qu'une armée.

La bataille d'Actium ſe donna ; Cléopatre fuit, & entraîna Antoine avec elle. Il eſt certain que, dans la ſuite, elle le trahit : peut-être que, par cet eſprit de coquetterie inconcevable des femmes, elle avoit formé le deſſein de mettre encore à ſes pieds un troiſieme maître du monde.

Une femme, à qui Antoine avoit ſa-

crifié le monde entier, le trahit : tant de capitaines & tant de rois, qu'il avoit agrandis ou faits, lui manquerent : &, comme si la générosité avoit été liée à la servitude, une troupe de gladiateurs lui conserva une fidélité héroïque. Comblez un homme de bienfaits; la premiere idée que vous lui inspirez, c'est de chercher les moyens de les conserver : ce sont de nouveaux intérêts que vous lui donnez à défendre.

Ce qu'il y a de surprenant dans ces guerres ; c'est qu'une bataille décidoit presque toujours l'affaire, & qu'une défaite ne se réparoit pas.

Les soldats Romains n'avoient point proprement d'esprit de parti; ils ne combattoient point pour une certaine chose, mais pour une certaine personne; ils ne connoissoient que leur chef, qui les engageoit par des espérances immenses : mais, le chef battu n'étant plus en état de remplir ses promesses, ils se tournoient d'un autre côté. Les provinces n'entroient point non plus sincérement dans la querelle; car il leur importoit

peu qui eût le dessus, du sénat ou du peuple. Ainsi, sitôt qu'un des chefs étoit battu, elles se donnoient à l'autre; car il falloit que chaque ville songeât à se justifier devant le vainqueur, qui, ayant des promesses immenses à tenir aux soldats, devoit leur sacrifier les pays les plus coupables.

Nous avons eu, en France, deux sortes de guerres civiles : les unes avoient pour prétexte la religion, & elles ont duré, parce que le motif subsistoit après la victoire : les autres n'avoient pas proprement de motif, mais étoient excitées par la légéreté ou l'ambition de quelques grands ; & elles étoient d'abord étouffées.

Auguste (c'est le nom que la flatterie donna à Octave) établit l'ordre, c'est-à-dire, une servitude durable : car, dans un état libre où l'on vient d'usurper la souveraineté, on appelle regle tout ce qui peut fonder l'autorité sans bornes d'un seul; & on nomme trouble, dissention, mauvais gouvernement tout ce qui peut maintenir l'honnête liberté des sujets.

Tous les gens qui avoient eu des projets ambitieux avoient travaillé à mettre une espece d'anarchie dans la république. Pompée, Crassus & César y réussirent à merveille. Ils établirent une impunité de tous les crimes publics; tout ce qui pouvoit arrêter la corruption des mœurs, tout ce qui pouvoit faire une bonne police, ils l'abolirent, &, comme les bons législateurs cherchent à rendre leurs concitoyens meilleurs, ceux-ci travailloient à les rendre pires : ils introduisirent donc la coutume de corrompre le peuple à prix d'argent; &, quand on étoit accusé de brigues, on corrompoit aussi les juges : ils firent troubler les élections par toutes sortes de violences; &, quand on étoit mis en justice, on intimidoit encore les juges : l'autorité même du peuple étoit anéantie, témoin Gabinius, qui, après avoir rétabli, malgré le peuple, Ptolomée à main armée, vint froidement demander le triomphe.

Ces premiers hommes de la république cherchoient à dégoûter le peuple de son pouvoir, & à devenir nécessaires, en

rendant extrêmes les inconvéniens du gouvernement républicain : mais, lorsqu'Auguſte fut une fois le maître, la politique le fit travailler à rétablir l'ordre, pour faire ſentir le bonheur du gouvernement d'un ſeul.

Lorſqu'Auguſte avoit les armes à la main, il craignoit les révoltes des ſoldats, & non pas les conjurations des citoyens ; c'eſt pour cela qu'il ménagea les premiers, & fut ſi cruel aux autres. Lorſqu'il fut en paix, il craignit les conjurations : &, ayant toujours devant les yeux le deſtin de Céſar, pour éviter ſon ſort, il ſongea à s'éloigner de ſa conduite. Voilà la clef de toute la vie d'Auguſte. Il porta dans le ſénat une cuiraſſe ſous ſa robe ; il refuſa le nom de dictateur : &, au-lieu que Céſar diſoit inſolemment que la république n'étoit rien, & que ſes paroles étoient des loix, Auguſte ne parla que de la dignité du ſénat, & de ſon reſpect pour la république. Il ſongea donc à établir le gouvernement le plus capable de plaire qui fût poſſible ſans choquer ſes intérêts ; & il

en fit un ariſtocratique par rapport au civil, & monarchique par rapport au militaire : gouvernement ambigu, qui, n'étant pas ſoutenu par ſes propres forces, ne pouvoit ſubſiſter que tandis qu'il plairoit au monarque, & étoit entiérement monarchique par conſéquent.

On a mis en queſtion ſi Auguſte avoit eu véritablement le deſſein de ſe démettre de l'empire : mais qui ne voit que, s'il l'eût voulu, il étoit impoſſible qu'il n'y eût réuſſi ? Ce qui fait voir que c'étoit un jeu, c'eſt qu'il demanda, tous les dix ans, qu'on le ſoulageât de ce poids, & qu'il le porta toujours. C'étoient de petites fineſſes, pour ſe faire encore donner ce qu'il ne croyoit pas avoir aſſez acquis. Je me détermine par toute la vie d'Auguſte : &, quoique les hommes ſoient fort bizarres, cependant il arrive très-rarement qu'ils renoncent, dans un moment, à ce à quoi ils ont réfléchi pendant toute leur vie. Toutes les actions d'Auguſte, tous ſes réglemens tendoient viſiblement à l'établiſſement de la monarchie. Sylla ſe défait de la dictature :

mais, dans toute la vie de Sylla, au milieu de ses violences, on voit un esprit républicain ; tous ses réglemens, quoique tyranniquement exécutés, tendent toujours à une certaine forme de république. Sylla, homme emporté, mene violemment les Romains à la liberté : Auguste, rusé tyran, les conduit doucement à la servitude. Pendant que, sous Sylla, la république reprenoit des forces, tout le monde crioit à la tyrannie : &, pendant que, sous Auguste, la tyrannie se fortifioit, on ne parloit que de liberté.

La coutume des triomphes, qui avoient tant contribué à la grandeur de Rome, se perdit sous Auguste ; ou plutôt cet honneur devint un privilege de la souveraineté. La plupart des choses qui arriverent sous les empereurs avoient leur origine dans la république, & il faut les approcher : celui-là seul avoit droit de demander le triomphe, sous les auspices duquel la guerre s'étoit faite ; or elle se faisoit toujours sous les auspices du chef, & par conséquent de l'empereur, qui étoit le chef de toutes les armées.

Comme

Comme du temps de la république, on eut pour principe de faire continuellement la guerre; fous les empereurs, la maxime fut d'entretenir la paix : les victoires ne furent regardées que comme des fujets d'inquiétude, avec des armées qui pouvoient mettre leurs fervices à trop haut prix.

Ceux qui eurent quelque commandement craignirent d'entreprendre de trop grandes chofes : il fallut modérer fa gloire de façon qu'elle ne réveillât que l'attention, & non pas la jaloufie du prince; & ne point paroître devant lui avec un éclat que fes yeux ne pouvoient fouffrir.

Augufte fut fort retenu à accorder le droit de bourgeoifie Romaine; il fit des loix pour empêcher qu'on n'affranchît trop d'efclaves; il recommanda, par fon teftament, que l'on gardât ces deux maximes, & qu'on ne cherchât point à étendre l'empire par de nouvelles guerres.

Ces trois chofes étoient très-bien liées enfemble : dès qu'il n'y avoit plus de guerres, il ne falloit plus de bourgeoifie nouvelle, ni d'affranchiffemens.

Lorſque Rome avoit des guerres continuelles, il falloit qu'elle réparât continuellement ſes habitans. Dans les commencemens, on y mena une partie du peuple de la ville vaincue : dans la ſuite, pluſieurs citoyens des villes voiſines y vinrent, pour avoir part au droit de ſuffrage; & ils s'y établirent en ſi grand nombre, que, ſur les plaintes des alliés, on fut ſouvent obligé de les leur renvoyer : enfin, on y arriva en foule des provinces. Les loix favoriſerent les mariages, & même les rendirent néceſſaires. Rome fit, dans toutes ſes guerres, un nombre d'eſclaves prodigieux : &, lorſque ſes citoyens furent comblés de richeſſes, ils en acheterent de toutes parts, mais ils les affranchirent ſans nombre, par généroſité, par avarice, par foibleſſe : les uns vouloient récompenſer des eſclaves fideles; les autres vouloient recevoir, en leur nom, le bled que la république diſtribuoit aux pauvres citoyens; d'autres enfin deſiroient d'avoir à leur pompe funebre beaucoup de gens qui la ſuiviſſent avec un chapeau de

ſleurs. Le peuple fut preſque compoſé d'affranchis; de façon que ces maîtres du monde, non-ſeulement dans les commencemens, mais dans tous les temps, furent la plupart d'origine ſervile.

Le nombre du petit peuple, preſque toujours compoſé d'affranchis, ou de fils d'affranchis, devenant incommode, on en fit des colonies, par le moyen deſquelles on s'aſſura de la fidélité des provinces. C'étoit une circulation des hommes de tout l'univers : Rome les recevoit eſclaves, & les renvoyoit Romains.

Sous prétexte de quelques tumultes arrivés dans les élections, Auguſte mit dans la ville un gouverneur & une garniſon; il rendit les corps des légions éternels, les plaça ſur les frontieres, & établit des fonds particuliers pour les payer; enfin, il ordonna que les vétérans recevroient leur récompenſe en argent, & non pas en terres.

Il réſultoit pluſieurs mauvais effets de cette diſtribution des terres que l'on faiſoit depuis Sylla : la propriété des biens des citoyens étoit rendue incertaine. Si

on ne menoit pas dans un même lieu les ſoldats d'une cohorte, ils ſe dégoûtoient de leur établiſſement, laiſſoient les terres incultes, & devenoient de dangereux citoyens; mais, ſi on les diſtribuoit par légions, les ambitieux pouvoient trouver contre la république des armées dans un moment.

Auguſte fit des établiſſemens fixes pour la marine. Comme, avant lui, les Romains n'avoient point eu des corps perpétuels de troupes de terre, ils n'en avoient point non plus de troupes de mer. Les flottes d'Auguſte eurent pour objet principal la ſûreté des convois, & la communication des diverſes parties de l'empire : car d'ailleurs les Romains étoient les maîtres de toute la Méditerranée; on ne navigeoit, dans ces temps-là, que dans cette mer; & ils n'avoient aucun ennemi à craindre.

Dion remarque très-bien que, depuis les empereurs, il fut plus difficile d'écrire l'hiſtoire : tout devint ſecret; toutes les dépêches des provinces furent portées dans le cabinet des empereurs;

on ne ſut plus que ce que la ſolie & la hardieſſe des tyrans ne voulut point cacher, ou ce que les hiſtoriens conjecturerent.

CHAPITRE XIV.

TIBERE.

COMME on voit un fleuve miner lentement & ſans bruit les digues qu'on lui oppoſe, & enfin les renverſer dans un moment & couvrir les campagnes qu'elles conſervoient ; ainſi la puiſſance ſouveraine, ſous Auguſte, agit inſenſiblement, & renverſa, ſous Tibere, avec violence.

Il y avoit une *loi de majeſté* contre ceux qui commettoient quelqu'attentat contre le peuple Romain. Tibere ſe ſaiſit de cette loi, & l'appliqua non pas aux cas pour leſquels elle avoit été faite, mais à tout ce qui put ſervir ſa haine ou ſes défiances. Ce n'étoient pas ſeulement les actions qui tomboient dans le cas de cette loi; mais des paroles, des ſignes

& des penſées même : car ce qui ſe dit dans ces épanchemens de cœur que la converſation produit entre deux amis, ne peut être regardé que comme des penſées. Il n'y eut donc plus de liberté dans les feſtins, de confiance dans les parentés, de fidélité dans les eſclaves : la diſſimulation & la triſteſſe du prince ſe communiquant par-tout, l'amitié fut regardée comme un écueil ; l'ingénuité comme une imprudence, la vertu comme une affectation qui pouvoit rappeller, dans l'eſprit des peuples. le bonheur des temps précédens.

Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle que l'on exerce à l'ombre des loix, & avec les couleurs de la juſtice ; lorſqu'on va, pour ainſi dire, noyer des malheureux ſur la planche même ſur laquelle ils s'étoient ſauvés.

Et comme il n'eſt jamais arrivé qu'un tyran ait manqué d'inſtrumens de ſa tyrannie, Tibere trouva toujours des juges prêts à condamner autant de gens qu'il en put ſoupçonner. Du temps de la république, le ſénat, qui ne jugeoit point

BIBLIOTECA VILLA

en corps les affaires des particuliers, connoiffoit, par une délégation du peuple, des crimes qu'on imputoit aux alliés. Tibere lui renvoya de même le jugement de tout ce qui s'appelloit crime de *lese-majefté* contre lui. Ce corps tomba dans un état de baffeffe qui ne peut s'exprimer; les fénateurs alloient au-devant de la fervitude; fous la faveur de Séjan, les plus illuftres d'entre eux faifoient le métier de délateurs.

Il me femble que je vois plufieurs caufes de cet efprit de fervitude qui regnoit pour lors dans le fénat. Après que Céfar eut vaincu le parti de la république, les amis & les ennemis, qu'il avoit dans le fénat, concoururent également à ôter toutes les bornes que les loix avoient mifes à fa puiffance, & à lui déférer des honneurs exceffifs. Les uns cherchoient à lui plaire, les autres à le rendre odieux. Dion nous dit que quelques-uns allerent jufqu'à propofer qu'il lui fût permis de jouir de toutes les femmes qu'il lui plairoit. Cela fit qu'il ne fe défia point du fénat, & qu'il y fut

aſſaſſiné ; mais cela fit auſſi que, dans les regnes ſuivans, il n'y eut point de flatterie qui fût ſans exemple, & qui pût révolter les eſprits.

Avant que Rome fût gouvernée par un ſeul, les richeſſes des principaux Romains étoient immenſes, quelles que fuſſent les voies qu'ils employoient pour les acquérir : elles furent preſque toutes ôtées ſous les empereurs; les ſénateurs n'avoient plus ces grands cliens qui les combloient de biens ; on ne pouvoit gueres rien prendre dans les provinces que pour Céſar, ſur-tout lorſque ſes procurateurs, qui étoient, à-peu-près, comme ſont aujourd'hui nos intendans, y furent établis. Cependant, quoique la ſource des richeſſes fût coupée, les dépenſes ſubſiſtoient toujours; le train de vie étoit pris, & on ne pouvoit plus le ſoutenir que par la faveur de l'empereur.

Auguſte avoit ôté au peuple la puiſſance de faire des loix, & celle de juger les crimes publics ; mais il lui avoit laiſſé, ou du moins avoit paru lui laiſſer celle d'élire les magiſtrats. Tibere,

qui craignoit les aſſemblées d'un peuple ſi nombreux, lui ôta encore ce privilege, & le donna au ſénat, c'eſt-à-dire, à lui-même : or, on ne ſauroit croire combien cette décadence du pouvoir du peuple avilit l'ame des grands. Lorſque le peuple diſpoſoit des dignités, les magiſtrats qui les briguoient faiſoient bien des baſſeſſes : mais elles étoient jointes à une certaine magnificence qui les cachoit, ſoit qu'ils donnaſſent des jeux ou de certains repas au peuple, ſoit qu'ils lui diſtribuaſſent de l'argent ou des grains : quoique le motif fût bas, le moyen avoit quelque choſe de noble, parce qu'il convient toujours à un grand homme d'obtenir, par des libéralités, la faveur du peuple. Mais, lorſque le peuple n'eut plus rien à donner, & que le prince, au nom du ſénat, diſpoſa de tous les emplois, on les demanda, & on les obtint par des voies indignes; la flatterie, l'infamie, les crimes furent des arts néceſſaires pour y parvenir.

Il ne paroît pourtant point que Tibere voulût avilir le ſénat : il ne ſe

plaignoit de rien tant que du penchant qui entraînoit ce corps à la servitude ; toute sa vie est pleine de ses dégoûts là-dessus : mais il étoit comme la plupart des hommes, il vouloit des choses contradictoires ; sa politique générale n'étoit point d'accord avec ses passions particulieres. Il auroit desiré un sénat libre, & capable de faire respecter son gouvernement ; mais il vouloit aussi un sénat qui satisfît, à tous les momens, ses craintes, ses jalousies, ses haines : enfin, l'homme d'état cédoit continuellement à l'homme.

Nous avons dit que le peuple avoit autrefois obtenu, des patriciens, qu'il auroit des magistrats de son corps qui le défendroient contre les insultes & les injustices qu'on pourroit lui faire : afin qu'ils fussent en état d'exercer ce pouvoir, on les déclara sacrés & inviolables ; & on ordonna que quiconque maltraiteroit un tribun, de fait ou par paroles, seroit sur le champ puni de mort. Or, les empereurs étant revêtus de la puissance des tribuns, ils en obtinrent

les privileges : & c'eſt ſur ce fondement qu'on fit mourir tant de gens ; que les délateurs purent faire leur métier tout à leur aiſe ; & que l'accuſation de leſe-majeſté, ce crime, dit Pline, de ceux à qui on ne peut point imputer de crime, fut étendue à ce qu'on voulut.

Je crois pourtant que quelques-uns de ces titres d'accuſations n'étoient pas ſi ridicules qu'ils nous paroiſſent aujourd'hui : & je ne puis penſer que Tibere eût fait accuſer un homme pour avoir vendu, avec ſa maiſon, la ſtatue de l'empereur ; que Domitien eût fait condamner à mort une femme pour s'être déshabillée devant ſon image, & un citoyen parce qu'il avoit la deſcription de toute la terre peinte ſur les murailles de ſa chambre, ſi ces actions n'avoient réveillé, dans l'eſprit des Romains, que l'idée qu'elles nous donnent à préſent. Je crois qu'une partie de cela eſt fondé ſur ce que Rome ayant changé de gouvernement, ce qui ne nous paroît pas de conſéquence pouvoit l'être pour lors : j'en juge par ce que nous voyons au-

jourd'hui chez une nation qui ne peut pas être soupçonnée de tyrannie, où il est défendu de boire à la santé d'une certaine personne.

Je ne puis rien passer qui serve à faire connoître le génie du peuple Romain. Il s'étoit si fort accoutumé à obéir, & à faire sa félicité de la différence de ses maîtres, qu'après la mort de Germanicus, il donna des marques de deuil, de regret & de désespoir, que l'on ne trouve plus parmi nous. Il faut voir les historiens décrire la désolation publique si grande, si longue, si peu modérée : & cela n'étoit point joué ; car le corps entier du peuple n'affecte, ne flatte, ni ne dissimule.

Le peuple Romain, qui n'avoit plus de part au gouvernement, composé presque d'affranchis, ou de gens sans industrie, qui vivoient aux dépens du trésor public, ne sentoit que son impuissance ; il s'affligeoit comme les enfans & les femmes, qui se désolent par le sentiment de leur foiblesse : il étoit mal ; il plaça ses craintes & ses espérances sur la per-

sonne

ſonne de Germanicus; &, cet objet lui étant enlevé, il tomba dans le déſeſpoir.

Il n'y a point de gens qui craignent ſi fort les malheurs, que ceux que la miſere de leur condition pourroit raſſurer, & qui devroient dire, *Plût à dieu que je craigniſſe!* Il y a aujourd'hui, à Naples, cinquante mille hommes qui ne vivent que d'herbes, & n'ont, pour tout bien que la moitié d'un habit de toile: ces gens-là, les plus malheureux de la terre, tombent dans un abattement affreux à la moindre fumée du Véſuve; ils ont la ſottiſe de craindre de devenir malheureux.



O

CHAPITRE XV.

Des empereurs depuis Caïus Caligula, jusqu'à Antonin.

CALIGULA fuccéda à Tibere. On difoit de lui qu'il n'y avoit jamais eu un meilleur efclave, ni un plus méchant maître : ces deux chofes font affez liées; car la même difpofition d'efprit, qui fait qu'on a été vivement frappé de la puiffance illimitée de celui qui commande, fait qu'on ne l'eft pas moins lorfqu'on vient à commander foi-même.

Caligula rétablit les comices que Tibere avoit ôtés, & abolit ce crime arbitraire de lefe-majefté qu'il avoit établi : par où l'on peut juger que le commencement du regne des mauvais princes eft fouvent comme la fin de celui des bons; parce que, par un efprit de contradiction fur la conduite de ceux à qui ils fuccedent, ils peuvent faire ce que les autres font par vertu : & c'eft à cet ef-

prit de contradiction que nous devons bien de bons réglemens, & bien de mauvais aussi.

Qu'y gagne-t-on? Caligula ôta les accusations des crimes de lese-majesté, mais il faisoit mourir militairement tous ceux qui lui déplaisoient : & ce n'étoit pas à quelques sénateurs qu'il en vouloit; il tenoit le glaive suspendu sur le sénat, qu'il menaçoit d'exterminer tout entier.

Cette épouvantable tyrannie des empereurs venoit de l'esprit général des Romains. Comme ils tomberent tout-à-coup sous un gouvernement arbitraire, & qu'il n'y eut presque point d'intervalle chez eux entre commander & servir, ils ne furent point préparés à ce passage par des mœurs douces; l'humeur féroce resta; les citoyens furent traités comme ils avoient traité eux-mêmes les ennemis vaincus, & furent gouvernés sur le même plan. Sylla, entrant dans Rome, ne fut pas un autre homme que Sylla entrant dans Athenes; il exerça le même droit des gens. Pour les états qui n'ont

été ſoumis qu'inſenſiblement, lorſque les loix leur manquent, ils ſont encore gouvernés par les mœurs.

La vue continuelle des combats des gladiateurs rendoit les Romains extrêmement féroces : on remarqua que Claude devint plus porté à répandre le ſang, à force de voir ces ſortes de ſpectacles. L'exemple de cet empereur, qui étoit d'un naturel doux, & qui fit tant de cruautés, fait bien voir que l'éducation de ſon temps étoit différente de la nôtre.

Les Romains, accoutumés à ſe jouer de la nature humaine, dans la perſonne de leurs enfans & de leurs eſclaves, ne pouvoient guere connoître cette vertu que nous appellons humanité. D'où peut venir cette férocité que nous trouvons dans les habitans de nos colonies, que de cet uſage continuel des châtimens ſur une malheureuſe partie du genre humain? Lorſque l'on eſt cruel dans l'état civil, que peut-on attendre de la douceur & de la juſtice naturelle ?

On eſt fatigué de voir, dans l'hiſtoire des empereurs, le nombre infini de gens

qu'ils firent mourir pour confiſquer leurs biens : nous ne trouvons rien de ſemblable dans nos hiſtoires modernes. Cela, comme nous venons de dire, doit être attribué à des mœurs plus douces, & à une religion plus réprimante ; & , de plus, on n'a point à dépouiller les familles de ces ſénateurs qui avoient ravagé le monde. Nous tirons cet avantage de la médiocrité de nos fortunes, qu'elles ſont plus ſûres ; nous ne valons pas la peine qu'on nous raviſſe nos biens.

Le peuple de Rome, ce que l'on appelle *plebs*, ne haïſſoit pas les plus mauvais empereurs. Depuis qu'il avoit perdu l'empire, & qu'il n'étoit plus occupé à la guerre, il étoit devenu le plus vil de tous les peuples ; il regardoit le commerce & les arts comme des choſes propres aux ſeuls eſclaves ; & les diſtributions de bled qu'il recevoit lui faiſoient négliger les terres ; on l'avoit accoutumé aux jeux & aux ſpectacles. Quand il n'eut plus de tribuns à écouter, ni de magiſtrats à élire, ces choſes vaines lui

devinrent néceſſaires, & ſon oiſiveté lui en augmenta le goût. Or, Caligula, Néron, Commode, Caracalla, étoient regrettés du peuple, à cauſe de leur folie même : car ils aimoient, avec fureur, ce que le peuple aimoit, & contribuoient, de tout leur pouvoir, & même de leur perſonne, à ſes plaiſirs; ils prodiguoient pour lui toutes les richeſſes de l'empire; &, quand elles étoient épuiſées, le peuple voyant ſans peine dépouiller toutes les grandes familles, il jouiſſoit des fruits de la tyrannie, & il en jouiſſoit purement; car il trouvoit ſa ſûreté dans ſa baſſeſſe. De tels princes haïſſoient naturellement les gens de bien; ils ſavoient qu'ils n'en étoient pas approuvés : indignés de la contradiction ou du ſilence d'un citoyen auſtere, enivrés des applaudiſſemens de la populace, ils parvenoient à s'imaginer que leur gouvernement faiſoit la félicité publique, & qu'il n'y avoit que des gens mal intentionnés qui puſſent le cenſurer.

Caligula étoit un vrai ſophiſte dans ſa cruauté. Comme il deſcendoit également

d'Antoine & d'Auguſte, il diſoit qu'il puniroit les conſuls s'ils célébroient le jour de réjouiſſance établi en mémoire de la victoire d'Actium, & qu'il les puniroit s'ils ne le célébroient pas; & Druſille, à qui il accorda les honneurs divins, étant morte, c'étoit un crime de la pleurer, parce qu'elle étoit déeſſe, & de ne la pas pleurer, parce qu'elle étoit ſa ſœur.

C'eſt ici qu'il faut ſe donner le ſpectacle des choſes humaines. Qu'on voie, dans l'hiſtoire de Rome, tant de guerres entrepriſes, tant de ſang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de ſageſſe, de prudence, de conſtance, de courage; ce projet d'envahir tout, ſi bien formé, ſi bien ſoutenu, ſi bien fini; à quoi aboutit-il, qu'à aſſouvir le bonheur de cinq ou ſix monſtres? Quoi! ce ſénat n'avoit fait évanouir tant de rois, que pour tomber lui-même dans le plus bas eſclavage de quelques-uns de ſes plus indignes citoyens, & s'exterminer par ſes propres arrêts? On n'éleve

donc sa puissance, que pour la voir mieux renversée? Les hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir, que pour le voir tomber contre eux-mêmes dans de plus heureuses mains?

Caligula ayant été tué, le sénat s'assembla pour établir une forme de gouvernement. Dans le temps qu'il délibéroit, quelques soldats entrerent dans le palais, pour piller : ils trouverent, dans un lieu obscur, un homme tremblant de peur ; c'étoit Claude : ils le saluerent empereur.

Claude acheva de perdre les anciens ordres, en donnant à ses officiers le droit de rendre la justice. Les guerres de Marius & de Sylla ne se faisoient que pour savoir qui auroit ce droit, des sénateurs ou des chevaliers; une fantaisie d'un imbécille l'ôta aux uns & aux autres, étrange succès d'une dispute qui avoit mis en combustion tout l'univers!

Il n'y a point d'autorité plus absolue que celle du prince qui succede à la république; car il se trouve avoir toute la puissance du peuple qui n'avoit pu se

limiter lui-même. Auſſi voyons-nous, aujourd'hui, les rois de Danemarck exercer le pouvoir le plus arbitraire qu'il y ait en Europe.

Le peuple ne fut pas moins avili que le ſénat & les chevaliers. Nous avons vu que, juſqu'au temps des empereurs, il avoit été ſi belliqueux, que les armées qu'on levoit dans la ville ſe diſciplinoient ſur le champ, & alloient droit à l'ennemi. Dans les guerres civiles de Vitellius & de Veſpaſien, Rome, en proie à tous les ambitieux, & pleine de bourgeois timides, trembloit devant la premiere bande de ſoldats qui pouvoient s'en approcher.

La condition des empereurs n'étoit pas meilleure : comme ce n'étoit pas une ſeule armée qui eût le droit ou la hardieſſe d'en élire un, c'étoit aſſez que quelqu'un fût élu par une armée, pour devenir déſagréable aux autres, qui lui nommoient d'abord un compétiteur.

Ainſi, comme la grandeur de la république fut fatale au gouvernement républicain, la grandeur de l'empire le fut à

la vie des empereurs. S'ils n'avoient eu qu'un pays médiocre à défendre, ils n'auroient eu qu'une principale armée, qui, les ayant une fois élus, auroit respecté l'ouvrage de ses mains.

Les soldats avoient été attachés à la famille de César, qui étoit garante de tous les avantages que leur avoit procuré la révolution. Le temps vint que les grandes familles de Rome furent toutes exterminées par celle de César, & que celle de César, dans la personne de Néron, périt elle-même. La puissance civile, qu'on avoit sans cesse abattue, se trouva hors d'état de contre-balancer la militaire; chaque armée voulut faire un empereur.

Comparons ici les temps. Lorsque Tibere commença à régner, quel parti ne tira-t-il pas du sénat? Il apprit que les armées d'Illyrie & de Germanie s'étoient soulevées: il leur accorda quelques demandes, & il soutint que c'étoit au sénat à juger des autres; il leur envoya des députés de ce corps. Ceux qui ont cessé de craindre le pouvoir, peuvent encore

respecter l'autorité. Quand on eut représenté aux soldats, comment, dans une armée Romaine, les enfans de l'empereur & les envoyés du sénat Romain couroient risque de la vie, ils purent se repentir, & aller jusqu'à se punir eux-mêmes : mais, quand le sénat fut entiérement abattu, son exemple ne toucha personne. En vain Othon harangua-t-il ses soldats pour leur parler de l'autorité du sénat ; en vain Vitellius envoie-t-il les principaux sénateurs pour faire sa paix avec Vespasien. On ne rend point, dans un moment, aux ordres de l'état le respect qui leur a été ôté si long-temps. Les armées ne regarderent ces députés que comme les plus lâches esclaves d'un maître qu'elles avoient déjà reprouvé.

C'étoit une ancienne coutume des Romains, que celui qui triomphoit distribuoit quelques deniers à chaque soldat : c'étoit peu de chose. Dans les guerres civiles, on augmenta ces dons. On les faisoit autrefois de l'argent pris sur les ennemis, dans ces temps malheureux, on donna celui des citoyens, & les soldats

vouloient un paſſage là où il n'y avoit pas de butin. Ces diſtributions n'avoient lieu qu'après une guerre; Néron les fit pendant la paix : les ſoldats s'y accoutumerent; & ils frémirent contre Galba, qui leur diſoit, avec courage, qu'il ne ſavoit pas les acheter, mais qu'il ſavoit les choiſir.

Galba, Othon, Vitellius ne firent que paſſer. Veſpaſien fut élu, comme eux, par les ſoldats : il ne ſongea, dans tout le cours de ſon regne, qu'à rétablir l'empire, qui avoit été ſucceſſivement occupé par ſix tyrans également cruels, preſque tous furieux, ſouvent imbéciles, &, pour comble de malheur, prodigues juſqu'à la folie.

Tite, qui lui ſuccéda, fut les délices du peuple Romain. Domitien fit voir un nouveau monſtre, plus cruel, ou du moins plus implacable que ceux qui l'avoient précédé, parce qu'il étoit plus timide.

Ses affranchis les plus chers, &, à ce que quelques-uns ont dit, ſa femme même, voyant qu'il étoit auſſi dangereux dans ſes amitiés que dans ſes haines,

nes, & qu'il ne mettoit aucunes bornes à ſes méfiances ni à ſes accuſations, s'en défirent. Avant de faire le coup, ils jetterent les yeux ſur un ſucceſſeur, & choiſirent Nerva, vénérable vieillard.

Nerva adopta Trajan, prince le plus accompli dont l'hiſtoire ait jamais parlé. Ce fut un bonheur d'être né ſous ſon regne : il n'y en eût point de ſi heureux ni de ſi glorieux pour le peuple Romain. Grand homme d'état, grand capitaine; ayant un cœur bon, qui le portoit au bien; un eſprit éclairé, qui lui montroit le meilleur; une ame noble, grande, belle; avec toutes les vertus, n'étant extrême ſur aucune; enfin, l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, & repréſenter la divine.

Il exécuta le projet de Céſar, & fit, avec ſuccès, la guerre aux Parthes. Tout autre auroit ſuccombé dans une entrepriſe où les dangers étoient toujours préſens, & les reſſources éloignées, où il falloit abſolument vaincre, & où il n'étoit pas ſûr de ne pas périr après avoir vaincu.

La difficulté confiftoit, & dans la fituation des deux empires, & dans la maniere de faire la guerre des deux peuples. Prenoit-on le chemin de l'Arménie, vers les fources du Tygre & de l'Euphrate? on trouvoit un pays montueux & difficile, où l'on ne pouvoit mener de convois, de façon que l'armée étoit demi-ruinée avant d'arriver en Médie. Entroit-on plus bas, vers le midi, par Nifibe? on trouvoit un défert affreux qui féparoit les deux empires. Vouloit-on paffer plus bas encore, & aller par la Méfopotamie? on traverfoit un pays en partie inculte, en partie fubmergé; & le Tygre & l'Euphrate allant du nord au midi, on ne pouvoit pénétrer dans le pays fans quitter ces fleuves, ni guere quitter ces fleuves fans périr.

Quant à la maniere de faire la guerre des deux nations, la force des Romains confiftoit dans leur infanterie, la plus forte, la plus ferme, & la mieux difciplinée du monde.

Les Parthes n'avoient point d'infanterie, mais une cavalerie admirable: ils

combattoient de loin, & hors de la portée des armes Romaines; le javelot pouvoit rarement les atteindre : leurs armes étoient l'arc, & des fleches redoutables: ils assiégeoient une armée plutôt qu'ils ne la combattoient; inutilement poursuivis, parce que, chez eux, fuir c'étoit combattre : ils faisoient retirer les peuples à mesure qu'on approchoit, & ne laissoient dans les places que les garnisons; &, lorsqu'on les avoit prises, on étoit obligé de les détruire : ils brûloient avec art tout le pays autour de l'armée ennemie, & lui ôtoient jusqu'à l'herbe même : enfin, ils faisoient, à-peu-près, la guerre comme on la fait encore aujourd'hui sur les mêmes frontieres.

D'ailleurs, les légions d'Illyrie & de Germanie, qu'on transportoit dans cette guerre, n'y étoient pas propre : les soldats, accoutumés à manger beaucoup dans leurs pays, y périssoient presque tous.

Ainsi, ce qu'aucune nation n'avoit pas encore fait, d'éviter le joug des Romains, celle des Parthes le fit, non pas comme invincible, mais comme inaccessible.

Adrien abandonna les conquêtes de Trajan, & borna l'empire à l'Euphrate : & il eſt admirable, qu'après tant de guerres, les Romains n'euſſent perdu que ce qu'ils avoient voulu quitter, comme la mer qui n'eſt moins étendue que lorſqu'elle ſe retire d'elle-même.

La conduite d'Adrien cauſa beaucoup de murmures. On liſoit, dans les livres ſacrés des Romains, que, lorſque Tarquin voulut bâtir le capitole, il trouva que la place la plus convenable étoit occupée par les ſtatues de beaucoup d'autres divinités : il s'enquit, par la ſcience qu'il avoit dans les augures, ſi elles voudroient céder leur place à Jupiter : toutes y conſentirent, à la réſerve de Mars, de la Jeuneſſe, & du dieu Terme. Là-deſſus, s'établirent trois opinions religieuſes ; que le peuple de Mars ne céderoit à perſonne le lieu qu'il occupoit ; que la jeuneſſe Romaine ne ſeroit point ſurmontée ; & qu'enfin le dieu Terme des Romains ne reculeroit jamais : ce qui arriva pourtant ſous Adrien.

CHAPITRE XVI.

De l'état de l'Empire, depuis Antonin jusqu'à Probus.

DANS ces temps-là, la secte des Stoïciens s'étendoit & s'accréditoit dans l'empire. Il sembloit que la nature humaine eût fait un effort pour produire d'elle-même cette secte admirable, qui étoit comme ces plantes que la terre fait naître dans des lieux que le ciel n'a jamais vus.

Les Romains lui durent les meilleurs empereurs. Rien n'est capable de faire oublier le premier Antonin, que Marc-Aurele, qu'il adopta. On sent, en soi-même, un plaisir secret lorsqu'on parle de cet empereur; on ne peut lire sa vie sans une espece d'attendrissement : tel est l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de soi-même, parce qu'on a meilleure opinion des hommes.

La sagesse de Nerva, la gloire de Tra-

jan, la valeur d'Adrien, la vertu des deux Antonins, ſe firent reſpecter des ſoldats. Mais, lorſque de nouveaux monſtres prirent leur place, l'abus du gouvernement militaire parut dans tout ſon excès ; & les ſoldats, qui avoient vendu l'empire, aſſaſſinerent les empereurs pour en avoir un nouveau prix.

On dit qu'il y a un prince, dans le monde, qui travaille, depuis quinze ans, à abolir dans ſes états le gouvernement civil, pour y établir le gouvernement militaire. Je ne veux point faire des réflexions odieuſes ſur ce deſſein : je dirai ſeulement que, par la nature des choſes, deux cens gardes peuvent mettre la vie d'un prince en ſûreté, & non pas quatre-vingt mille ; outre qu'il eſt plus dangereux d'opprimer un peuple armé, qu'un autre qui ne l'eſt pas.

Commode ſuccéda à Marc-Aurele, ſon pere. C'étoit un monſtre qui ſuivoit toutes ſes paſſions, & toutes celles de ſes miniſtres & de ſes courtiſans. Ceux qui en délivrerent le monde mirent en ſa place Pertinax, vénérable vieillard, que

les ſoldats prétoriens maſſacrerent d'abord.

Ils mirent l'empire à l'enchere, & Didius Julien l'emporta par ſes promeſſes : cela ſouleva tout le monde ; car, quoique l'empire eût été ſouvent acheté, il n'avoit pas encore été marchandé. Peſcennius Niger, Sévere & Albin furent ſalués empereurs ; & Julien, n'ayant pu payer les ſommes immenſes qu'il avoit promiſes, fut abandonné par ſes ſoldats.

Sévere défit Niger & Albin : il avoit de grandes qualités ; mais la douceur, cette premiere vertu des princes, lui manquoit.

La puiſſance des empereurs pouvoit plus aiſément paroître tyrannique, que celle des princes de nos jours. Comme leur dignité étoit un aſſemblage de toutes les magiſtratures Romaines ; que dictateurs ſous le nom d'empereurs, tribuns du peuple, proconſuls, cenſeurs, grands pontifes, & quand ils vouloient, conſuls, ils exerçoient ſouvent la juſtice diſtributive ; ils pouvoient aiſément faire ſoupçonner que ceux qu'ils avoient con-

damnés, ils les avoient opprimés, le peuple jugeant ordinairement de l'abus de la puiſſance par la grandeur de la puiſſance : au-lieu que les rois d'Europe, légiſlateurs & non pas exécuteurs de la loi, princes & non pas juges, ſe ſont déchargés de cette partie de l'autorité qui peut être odieuſe ; & faiſant eux-mêmes les graces, ont commis à des magiſtrats particuliers la diſtribution des peines.

Il n'y a guere eu d'empereurs plus jaloux de leur autorité que Tibere & Sévere : cependant ils ſe laiſſerent gouverner, l'un par Séjan, l'autre par Plautien, d'une maniere miſérable.

La malheureuſe coutume de proſcrire, introduite par Sylla, continua ſous les empereurs ; & il falloit même qu'un prince eût quelque vertu, pour ne la pas ſuivre : car, comme ſes miniſtres & ſes favoris jettoient d'abord les yeux ſur tant de confiſcations, ils ne lui parloient que de la néceſſité de punir, & des périls de la clémence.

Les proſcriptions de Sévere firent que

plusieurs soldats de Niger se retirerent chez les Parthes : ils leur apprirent ce qui manquoit à leur art militaire, à faire usage des armes Romaines, & même à en fabriquer; ce qui fit que ces peuples, qui s'étoient ordinairement contentés de se défendre, furent, dans la suite, presque toujours aggresseurs.

Il est remarquable que, dans cette suite de guerres civiles qui s'éleverent continuellement, ceux qui avoient les légions d'Europe vainquirent presque toujours ceux qui avoient les légions d'Asie; & l'on trouve, dans l'histoire de Sévere, qu'il ne put prendre la ville d'Atra en Arabie, parce que les légions d'Europe s'étant mutinées, il fut obligé de se servir de celles de Syrie.

On sentit cette différence depuis qu'on commença à faire des levées dans les provinces; & elle fut telle entre les légions qu'elles étoient entre les peuples même, qui, par la nature & par l'éducation, sont plus ou moins propres pour la guerre.

Ces levées, faites dans les provinces,

produisirent un autre effet : les empereurs, pris ordinairement dans la milice, furent presque tous étrangers, & quelquefois barbares. Rome ne fut plus la maîtresse du monde, mais elle reçut des loix de tout l'univers.

Chaque empereur y porta quelque chose de son pays, ou pour les manieres, ou pour les mœurs, ou pour la police, ou pour le culte : & Héliogabale alla jusqu'à vouloir détruire tous les objets de la vénération de Rome, & ôter tous les dieux de leurs temples, pour y placer le sien.

Ceci, indépendamment des voies secrettes que dieu choisit, & que lui seul connoît, servit beaucoup à l'établissement de la religion chrétienne ; car il n'y avoit plus rien d'étranger dans l'empire, & l'on y étoit préparé à recevoir toutes les coutumes qu'un empereur voudroit introduire.

On sait que les Romains reçurent dans leur ville les dieux des autres pays. Ils les reçurent en conquérans ; ils les faisoient porter dans les triomphes : mais,

lorſque les étrangers vinrent eux-mêmes les établir, on les réprima d'abord. On ſait, de plus, que les Romains avoient coutume de donner aux divinités étrangeres les noms de celles des leurs qui y avoient le plus de rapport : mais, lorſque les prêtres des autres pays voulurent faire adorer à Rome leurs divinités ſous leurs propres noms, ils ne furent pas ſoufferts; & ce fut un des grands obſtacles que trouva la religion chrétienne.

On pourroit appeller Caracalla, non pas un tyran, mais le deſtructeur des hommes. Caligula, Néron & Domitien bornoient leurs cruautés dans Rome; celui-ci alloit promener ſa fureur dans tout l'univers.

Sévere avoit employé les exactions d'un long regne, & les proſcriptions de ceux qui avoient ſuivi le parti de ſes concurrens, à amaſſer des tréſors immenſes.

Caracalla, ayant commencé ſon regne par tuer, de ſa propre main, Géta ſon frere, employa ſes richeſſes à faire ſouf-

frir ſon crime aux ſoldats, qui aimoient Géta, & diſoient qu'ils avoient fait ſerment aux deux enfans de Sévere, non pas à un ſeul.

Ces tréſors, amaſſés par des princes, n'ont preſque jamais que des effets funeſtes : ils corrompent le ſucceſſeur, qui en eſt ébloui ; &, s'ils ne gâtent pas ſon cœur, ils gâtent ſon eſprit. Il forme d'abord de grandes entrepriſes avec une puiſſance qui eſt d'accident, qui ne peut pas durer, qui n'eſt pas naturelle, & qui eſt plutôt enflée qu'agrandie.

Caracalla augmenta la paie des ſoldats; Macrin écrivit au ſénat que cette augmentation alloit à ſoixante & dix millions de drachmes. Il y a apparence que ce prince enfloit les choſes : &, ſi l'on compare la dépenſe de la paie de nos ſoldats d'aujourd'hui avec le reſte des dépenſes publiques, & qu'on ſuive la même proportion pour les Romains, on verra que cette ſomme eût été énorme.

Il faut chercher quelle étoit la paie du ſoldat Romain. Nous apprenons d'Oroze que Domitien augmenta d'un quart

la

la paie établie. Il paroît, par le discours d'un soldat, dans Tacite, qu'à la mort d'Auguste elle étoit de dix onces de cuivre. On trouve, dans Suétone, que César avoit doublé la paie de son temps. Pline dit qu'à la seconde guerre punique, on l'avoit diminuée d'un cinquieme. Elle fut donc d'environ six onces de cuivre dans la premiere guerre punique ; de cinq onces, dans la seconde ; de dix, sous César ; & de treize & un tiers, sous Domitien. Je ferai ici quelques réflexions.

La paie que la république donnoit aisément lorsqu'elle n'avoit qu'un petit état, que chaque année elle faisoit une guerre, & que chaque année elle recevoit des dépouilles ; elle ne put la donner sans s'endetter dans la premiere guerre punique, qu'elle étendit ses bras hors de l'Italie, qu'elle eut à soutenir une guerre longue, & à entretenir de grandes armées.

Dans la seconde guerre punique, la paie fut réduite à cinq onces de cuivre ; & cette diminution put se faire sans dan-

ger, dans un temps où la plupart des citoyens rougirent d'accepter la solde même, & voulurent servir à leurs dépens.

Les trésors de Persée & ceux de tant d'autres rois, que l'on porta continuellement à Rome, y firent cesser les tributs. Dans l'opulence publique & particuliere, on eut la sagesse de ne point augmenter la paie de cinq onces de cuivre.

Quoique, sur cette paie, on fît une déduction pour le bled, les habits & les armes, elle fut suffisante, parce qu'on n'enrôloit que les citoyens qui avoient un patrimoine.

Marius ayant enrôlé des gens qui n'avoient rien, & son exemple ayant été suivi, César fut obligé d'augmenter la paie.

Cette augmentation ayant été continuée après la mort de César, on fut contraint, sous le consulat de Hirtius & de Pansa, de rétablir les tributs.

La foiblesse de Domitien lui ayant fait augmenter cette paie d'un quart, il fit

une grande plaie à l'état, dont le malheur n'eſt pas que le luxe y regne, mais qu'il regne dans des conditions qui, par la nature des choſes, ne doivent avoir que le néceſſaire phyſique. Enfin, Caracalla ayant fait une nouvelle augmentation, l'empire fut mis dans cet état, que, ne pouvant ſubſiſter ſans les ſoldats, il ne pouvoit ſubſiſter avec eux.

Caracalla, pour diminuer l'horreur du meurtre de ſon frere, le mit au rang des dieux : & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cela lui fut exactement rendu par Macrin, qui, après l'avoir fait poignarder, voulant appaiſer les ſoldats prétoriens, déſeſpérés de la mort de ce prince qui leur avoit tant donné, lui fit bâtir un temple, & y établit des prêtres flamines en ſon honneur.

Cela fit que ſa mémoire ne fut pas flétrie; & que, le ſénat n'oſa pas le juger, il ne fut pas mis au rang des tyrans, comme Commode, qui ne le méritoit pas plus que lui.

De deux grands empereurs, Adrien & Sévere, l'un établit la diſcipline mili-

taire, & l'autre la relâcha. Les effets répondirent très-bien aux causes; les regnes qui suivirent celui d'Adrien furent heureux & tranquilles; après Sévere, on vit régner toutes les horreurs.

Les profusions de Caracalla envers les soldats avoient été immenses; & il avoit très-bien suivi le conseil que son pere lui avoit donné en mourant, d'enrichir les gens de guerre, & de ne s'embarrasser pas des autres.

Mais cette politique n'étoit guere bonne que pour un regne; car le successeur, ne pouvant plus faire les mêmes dépenses, étoit d'abord massacré par l'armée : de façon qu'on voyoit toujours les empereurs sages mis à mort par les soldats; & les méchans, par des conspirations ou des arrêts du sénat.

Quand un tyran qui se livroit aux gens de guerre avoit laissé les citoyens exposés à leurs violences & à leurs rapines, cela ne pouvoit non plus durer qu'un regne; car les soldats, à force de détruire, alloient jusqu'à s'ôter à eux-mêmes leur solde. Il falloit donc songer

à rétablir la difcipline militaire; entreprife qui coûtoit toujours la vie à celui qui ofoit la tenter.

Quand Caracalla eut été tué par les embûches de Macrin, les foldats, défefpérés d'avoir perdu un prince qui donnoit fans mefure, élurent Héliogabale : &, quand ce dernier, qui, n'étant occupé que de fes fales voluptés, les laiffoit vivre à leur fantaifie, ne put plus être fouffert, ils le maffacrerent : ils tuerent de même Alexandre, qui vouloit rétablir la difcipline, & parloit de les punir.

Ainfi un tyran, qui ne s'affuroit point la vie, mais le pouvoir de faire des crimes, périffoit, avec ce funefte avantage, que celui qui voudroit faire mieux périroit après lui.

Après Alexandre, on élut Maximin, qui fut le premier empereur d'une origine barbare. Sa taille gigantefque, & la force de fon corps, l'avoient fait connoître.

Il fut tué avec fon fils par fes foldats. Les deux premiers Gordiens périrent en

Afrique. Maxime, Balbin, & le troisieme Gordien furent massacrés. Philippe, qui avoit fait tuer le jeune Gordien, fut tué lui-même avec son fils : & Dece, qui fut élu en sa place, périt à son tour, par la trahison de Gallus.

Ce qu'on appelloit l'empire Romain, dans ce siecle-là, étoit une espece de république irréguliere, telle à-peu-près que l'aristocratie d'Alger, où la milice, qui a la puissance souveraine, fait & défait un magistrat qu'on appelle le dey: & peut-être est-ce une regle assez générale que le gouvernement militaire est, à certains égards, plutôt républicain que monarchique.

Et qu'on ne dise pas que les soldats ne prenoient de part au gouvernement que par leurs désobéissances & leurs révoltes : les harangues, que les empereurs leur faisoient, ne furent-elles pas à la fin du genre de celles que les consuls & les tribuns avoient faites autrefois au peuple? Et, quoique les armées n'eussent pas un lieu particulier pour s'assembler, qu'elles ne se conduisissent point

par de certaines formes, qu'elles ne fussent pas ordinairement de sang-froid, délibérant peu, & agissant beaucoup, ne disposoient-elles pas en souveraines de la fortune publique? Et qu'étoit-ce qu'un empereur, que le ministre d'un gouvernement violent, élu pour l'utilité particuliere des soldats?

Quand l'armée associa à l'empire Philippe, qui étoit préfet du prétoire du troisieme Gordien, celui-ci demanda qu'on lui laissât le commandement entier, & il ne put l'obtenir; il harangua l'armée, pour que la puissance fût égale entre eux, & il ne l'obtint pas non plus; il supplia qu'on lui laissât le titre de César, & on le lui refusa; il demanda d'être préfet du prétoire, & on rejetta ses prieres; enfin il parla pour sa vie. L'armée, dans ses divers jugemens, exerçoit la magistrature suprême.

Les barbares, au commencement, inconnus aux Romains, ensuite seulement incommodes, leur étoient devenus redoutables. Par l'événement du monde le plus extraordinaire, Rome avoit si bien

anéanti tous les peuples, que, lorſqu'elle fut vaincue elle-même, il ſembla que la terre en eût enfanté de nouveaux pour la détruire.

Les princes des grands états ont ordinairement peu de pays voiſins qui puiſſent être l'objet de leur ambition : s'il y en avoit eu de tels, ils auroient été enveloppés dans le cours de la conquête. Ils ſont donc bornés par des mers, des montagnes, & de vaſtes déſerts que leur pauvreté fait mépriſer. Auſſi les Romains laiſſerent-ils les Germains dans leurs forêts, & les peuples du nord dans leurs glaces : & il s'y conſerva, ou même il s'y forma des nations qui enfin les aſſervirent eux-mêmes.

Sous le regne de Gallus, un grand nombre de nations, qui ſe rendirent enſuite plus célebres, ravagerent l'Europe; & les Perſes, ayant envahi la Syrie, ne quitterent leurs conquêtes que pour conſerver leur butin.

Ces eſſaims de barbares, qui ſortirent autrefois du nord, ne paroiſſent plus aujourd'hui. Les violences des Romains

avoient fait retirer les peuples du midi au nord : tandis que la force qui les contenoit fubfifta, ils y refterent; quand elle fut affoiblie, ils fe répandirent de toutes parts. La même chofe arriva quelques fiecles après. Les conquêtes de Charlemagne, & fes tyrannies, avoient une feconde fois fait reculer les peuples du midi au nord : fitôt que cet empire fut affoibli, ils fe porterent une feconde fois du nord au midi. Et, fi aujourd'hui un prince faifoit en Europe les mêmes ravages, les nations, repouffées dans le nord, adoffées aux limites de l'univers, y tiendroient ferme jufqu'au moment qu'elles inonderoient & conquerroient l'Europe une troifieme fois.

L'affreux défordre qui étoit dans la fucceffion à l'empire étant venu à fon comble, on vit paroître, fur la fin du regne de Valérien, & pendant celui de Gallien fon fils, trente prétendans divers, qui, s'étant la plupart entredétruits, ayant eu un regne très-court, furent nommés tyrans.

Valérien ayant été pris par les Perfes,

& Gallien son fils négligeant les affaires, les barbares pénétrerent par-tout; l'empire se trouva dans cet état où il fut, environ un siecle après, en occident: & il auroit dès-lors été détruit, sans un concours heureux de circonstances qui le releverent.

Odenat, prince de Palmire, allié des Romains, chassa les Perses, qui avoient envahi presque toute l'Asie. La ville de Rome fit une armée de ses citoyens, qui écarta les barbares qui venoient la piller. Une armée innombrable de Scythes, qui passoient la mer avec six mille vaisseaux, périt par les naufrages, la misere, la faim, & sa grandeur même. Et, Gallien ayant été tué, Claude, Aurélien, Tacite & Probus, quatre grands hommes, qui, par un grand bonheur, se succéderent, rétablirent l'empire prêt à périr.

CHAPITRE XVII.

Changement dans l'état.

POUR prévenir les trahifons continuelles des foldats, les empereurs s'affocierent des perfonnes en qui ils avoient confiance : & Dioclétien, fous prétexte de la grandeur des affaires, régla qu'il y auroit toujours deux empereurs & deux Céfars. Il jugea que les quatre principales armées étant occupées par ceux qui auroient part à l'empire, elles s'intimideroient les unes les autres ; que les autres armées n'étant pas affez fortes pour entreprendre de faire leur chef empereur, elles perdroient peu-à-peu la coutume d'élire ; & qu'enfin la dignité de Céfar étant toujours fubordonnée, la puiffance, partagée entre quatre pour la fûreté du gouvernement, ne feroit pourtant dans toute fon étendue, qu'entre les mains de deux.

Mais ce qui contint encore plus les

gens de guerre, c'eſt que, les richeſſes des particuliers & la fortune publique ayant diminué, les empereurs ne purent plus leur faire des dons ſi conſidérables; de maniere que la récompenſe ne fut plus proportionnée au danger de faire une nouvelle élection.

D'ailleurs, les préfets du prétoire, qui, pour le pouvoir & pour les fonctions, étoient à-peu-près comme les grands viſirs de ces temps-là, & faiſoient à leur gré maſſacrer les empereurs pour ſe mettre en leur place, furent fort abaiſſés par Conſtantin, qui ne leur laiſſa que les fonctions civiles, & en fit quatre au-lieu de deux.

La vie des empereurs commença donc à être plus aſſurée; ils purent mourir dans leur lit, & cela ſembla avoir un peu adouci leurs mœurs; ils ne verſerent plus le ſang avec tant de férocité. Mais, comme il falloit que ce pouvoir immenſe débordât quelque part, on vit un autre genre de tyrannie, mais plus ſourde: ce ne furent plus des maſſacres, mais des jugemens iniques, des formes

de

de juſtice qui ſembloient n'éloigner la mort que pour flétrir la vie : la cour fut gouvernée & gouverna par plus d'artifices, par des arts plus exquis, avec un plus grand ſilence : enfin, au-lieu de cette hardieſſe à concevoir une mauvaiſe action, & de cette impétuoſité à la commettre, on ne vit plus régner que les vices des ames foibles, & des crimes réfléchis.

Il s'établit un nouveau genre de corruption. Les premiers empereurs aimoient les plaiſirs, ceux-ci la molleſſe : ils ſe montrerent moins aux gens de guerre; ils furent plus oiſifs, plus livrés à leurs domeſtiques, plus attachés à leurs palais, & plus ſéparés de l'empire.

Le poiſon de la cour augmenta ſa force, à meſure qu'il fut plus ſéparé : on ne dit rien, on inſinua tout; les grandes réputations furent toutes attaquées; & les miniſtres & les officiers de guerre furent mis ſans ceſſe à la diſcrétion de cette ſorte de gens qui ne peuvent ſervir l'état, ni ſouffrir qu'on le ſerve avec gloire.

Enfin, cette affabilité des premiers empereurs, qui ſeule pouvoit leur donner le moyen de connoître leurs affaires, fut entiérement bannie. Le premier ne ſut plus rien que ſur le rapport de quelques confidens, qui, toujours de concert, ſouvent même lorſqu'ils ſembloient être d'opinion contraire, ne faiſoient, auprès de lui, que l'office d'un ſeul.

Le ſéjour de pluſieurs empereurs en Aſie, & leur perpétuelle rivalité avec les rois de Perſe, firent qu'ils voulurent être adorés comme eux; & Dioclétien, d'autres diſent Galere, l'ordonna par un édit.

Ce faſte & cette pompe aſiatique s'établiſſant, les yeux s'y accoutumerent d'abord: &, lorſque Julien voulut mettre de la ſimplicité & de la modeſtie dans ſes manieres, on appella oubli de la dignité ce qui n'étoit que la mémoire des anciennes mœurs.

Quoique, depuis Marc-Aurele, il y eût eu pluſieurs empereurs, il n'y avoit eu qu'un empire; & l'autorité de tous étant reconnue dans la province, c'étoit

une puiſſance unique exercée par pluſieurs.

Mais Galere & Conſtance Chlore n'ayant pu s'accorder, ils partagerent réellement l'empire; &, par cet exemple qui fut ſuivi dans la ſuite par Conſtantin, qui prit le plan de Galere, & non pas celui de Dioclétien, il s'introduiſit une coutume qui fut moins un changement qu'une révolution.

De plus, l'envie qu'eut Conſtantin de faire une ville nouvelle, la vanité de lui donner ſon nom, le déterminerent à porter en Orient le ſiege de l'empire. Quoique l'enceinte de Rome ne fût pas, à beaucoup près, ſi grande qu'elle eſt à préſent, les fauxbourgs en étoient prodigieuſement étendus: l'Italie, pleine de maiſons de plaiſance, n'étoit proprement que le jardin de Rome: les laboureurs étoient en Sicile, en Afrique, en Egypte; & les jardiniers en Italie: les terres n'étoient preſque cultivées que par les eſclaves des citoyens Romains. Mais, lorſque le ſiege de l'empire fut établi en orient, Rome preſque

entiere y passa; les grands y menerent leurs esclaves, c'est-à-dire, presque tout le peuple; & l'Italie fut privée de ses habitans.

Pour que la nouvelle ville ne cédât en rien à l'ancienne, Constantin voulut qu'on y distribuât aussi du bled, & ordonna que celui d'Egypte seroit envoyé à Constantinople, & celui de l'Afrique à Rome; ce qui, me semble, n'étoit pas fort sensé.

Dans le temps de la république, le peuple Romain, souverain de tous les autres, devoit naturellement avoir part aux tributs; cela fit que le sénat lui vendit d'abord du bled à bas prix, & ensuite le lui donna pour rien. Lorsque le gouvernement fut devenu monarchique, cela subsista, contre les principes de la monarchie; on laissoit cet abus, à cause des inconvéniens qu'il y auroit eu à le changer. Mais Constantin, fondant une ville nouvelle, l'y établit sans aucune bonne raison.

Lorsqu'Auguste eut conquis l'Egypte, il apporta à Rome le trésor des Ptolo-

mées ; cela y fit, à-peu-près, la même révolution que la découverte des Indes a fait depuis en Europe, & que de certains systêmes ont fait de nos jours : les fonds doublerent de prix à Rome. Et, comme Rome continua d'attirer à elle les richesses d'Alexandrie, qui recevoit elle-même celles de l'Afrique & de l'Orient, l'or & l'argent devinrent très-communs en Europe ; ce qui mit les peuples en état de payer des impôts très-considérables en especes.

Mais, lorsque l'empire eut été divisé, ces richesses allerent à Constantinople. On sait d'ailleurs que les mines d'Angleterre n'étoient point encore ouvertes ; qu'il y en avoit très-peu en Italie & dans les Gaules ; que, depuis les Carthaginois, les mines d'Espagne n'étoient guere plus travaillées, ou du moins n'étoient plus si riches : l'Italie, qui n'avoit plus que des jardins abandonnés, ne pouvoit, par aucun moyen, attirer l'argent de l'Orient, pendant que l'Occident, pour avoir de ses marchandises, y envoyoit le sien. L'or & l'argent devin-

rent donc extrêmement rares en Europe; mais les empereurs y voulurent exiger les mêmes tributs : ce qui perdit tout.

Lorſque le gouvernement a une forme depuis long-temps établie, & que les choſes ſe ſont miſes dans une certaine ſituation, il eſt preſque toujours de la prudence de les y laiſſer; parce que les raiſons, ſouvent compliquées & inconnues, qui font qu'un pareil état a ſubſiſté, font qu'il ſe maintiendra encore : mais, quand on change le ſyſtême total, on ne peut remédier qu'aux inconvéniens qui ſe préſentent dans la théorie, & on en laiſſe d'autres que la pratique ſeule peut faire découvrir.

Ainſi, quoique l'empire ne fût déjà que trop grand, la diviſion qu'on en fit le ruina; parce que toutes les parties de ce grand corps, depuis long-temps enſemble, s'étoient pour ainſi dire, ajuſtées pour y reſter, & dépendre les unes des autres.

Conſtantin, après avoir affoibli la capitale, frappa un autre coup ſur les frontieres; il ôta les légions qui étoient

ſur le bord des grands fleuves, & les diſperſa dans les provinces : ce qui produiſit deux maux; l'un que la barriere qui contenoit tant de nations fut ôtée; & l'autre, que les ſoldats vécurent & s'amollirent dans le cirque & dans les théâtres.

Lorſque Conſtantius envoya Julien dans les Gaules, il trouva que cinquante villes, le long du Rhin, avoient été priſes par les Barbares; que les provinces avoient été ſaccagées; qu'il n'y avoit plus que l'ombre d'une armée Romaine que le ſeul nom des ennemis faiſoit fuir.

Ce prince, par ſa ſageſſe, ſa conſtance, ſon économie, ſa conduite, ſa valeur, & une ſuite continuelle d'actions héroïques, rechaſſa les Barbares; & la terreur de ſon nom les contint tant qu'il vécut.

La briéveté des regnes, les divers partis politiques, les différentes religions, les ſectes particulieres de ces religions, ont fait que le caractere des empereurs eſt venu à nous extrêmement défiguré. Je n'en donnerai que deux

exemples. Cet Alexandre, si lâche dans Hérodien, paroît plein de courage dans Lampridius : ce Gracien, tant loué par les orthodoxes, Philostorgue le compare à Néron.

Valentinien sentit, plus que personne, la nécessité de l'ancien plan : il employa toute sa vie à fortifier les bords du Rhin, à y faire des levées, y bâtir des châteaux, y placer des troupes, leur donner le moyen d'y subsister. Mais il arriva dans le monde un événement qui détermina Valens, son frere, à ouvrir le Danube, & eut d'effroyables suites.

Dans le pays qui est entre les Palus Méotides, les montagnes du Caucase, & la mer Caspienne, il y avoit plusieurs peuples qui étoient la plupart de la nation des Huns ou de celle des Alains : leurs terres étoient extrêmement fertiles ; ils aimoient la guerre & le brigandage ; ils étoient presque toujours à cheval ou sur leurs chariots, & erroient dans le pays où ils étoient enfermés : ils faisoient bien quelques ravages sur les frontieres de Perse & d'Arménie ;

mais on gardoit aiſément les portes caſpiennes, & ils pouvoient difficilement pénétrer dans la Perſe par ailleurs. Comme ils n'imaginoient point qu'il fût poſſible de traverſer les Palus Méotides, ils ne connoiſſoient pas les Romains; &, pendant que d'autres Barbares ravageoient l'empire, ils reſtoient dans les limites que leur ignorance leur avoit données.

Quelques-uns ont dit que le limon que le Tanaïs avoit apporté, avoit formé une eſpece de croûte ſur le Boſphore Cimmérien, ſur laquelle ils avoient paſſé; d'autres, que deux jeunes Scythes, pourſuivant une biche qui traverſa ce bras de mer, le traverſerent auſſi. Ils furent étonnés de voir un nouveau monde; &, retournant dans l'ancien, ils apprirent à leurs compatriotes les nouvelles terres, &, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, les Indes qu'ils avoient découvertes.

D'abord, des corps innombrables de Huns paſſerent; & rencontrant les Goths les premiers, ils les chaſſerent devant eux. Il ſembloit que ces nations ſe pré-

cipitassent les unes sur les autres ; & que l'Asie, pour peser sur l'Europe, eût acquis un nouveau poids.

Les Goths effrayés se présenterent sur les bords du Danube, & les mains jointes, demanderent une retraite. Les flatteurs de Valens saisirent cette occasion, & la lui représenterent comme une conquête heureuse d'un nouveau peuple, qui venoit défendre l'empire, & l'enrichir.

Valens ordonna qu'ils passeroient sans armes; mais, pour de l'argent, ses officiers leur en laisserent tant qu'ils voulurent. Il leur fit distribuer des terres; mais, à la différence des Huns, les Goths n'en cultivoient point : on les priva même du bled qu'on leur avoit promis; ils mouroient de faim, & ils étoient au milieu d'un pays riche; ils étoient armés, on leur faisoit des injustices. Ils ravagerent tout depuis le Danube jusqu'au Bosphore, exterminerent Valens & son armée, & ne repasserent le Danube que pour abandonner l'affreuse solitude qu'ils avoient faite.

CHAPITRE XVIII.

Nouvelles maximes prises par les Romains.

QUELQUEFOIS la lâcheté des empereurs, souvent la foiblesse de l'empire, firent que l'on chercha à appaiser, par de l'argent, les peuples qui menaçoient d'envahir. Mais la paix ne peut pas s'acheter, parce que celui qui l'a vendue n'en est que plus en état de la faire acheter encore.

Il vaut mieux courir le risque de faire une guerre malheureuse, que de donner de l'argent pour avoir la paix; car on respecte toujours un prince, lorsqu'on sait qu'on ne le vaincra qu'après une longue résistance.

D'ailleurs, ces sortes de gratifications se changeoient en tributs; &, libres au commencement, devenoient nécessaires: elles furent regardées comme des droits acquis; &, lorsqu'un empereur les refusa

à quelques peuples, ou voulut donner moins, ils devinrent de mortels ennemis. Entre mille exemples, l'armée que Julien mena contre les Perses fut poursuivie, dans sa retraite, par des Arabes à qui il avoit refusé le tribut accoutumé : & d'abord après, sous l'empire de Valentinien, les Allemands, à qui on avoit offert des présens moins considérables qu'à l'ordinaire, s'en indignerent; & ces peuples du Nord, déjà gouvernés par le point-d'honneur, se vengerent de cette insulte prétendue par une cruelle guerre.

Toutes ces nations, qui entouroient l'empire en Europe & en Asie absorberent peu-à-peu les richesses des Romains; &, comme ils s'étoient agrandis parce que l'or & l'argent de tous les rois étoit porté chez eux, ils s'affoiblirent parce que leur or & leur argent fut porté chez les autres.

Les fautes que font les hommes d'état ne sont pas, toujours libres; souvent ce sont des suites nécessaires de la situation où l'on est; & les inconvéniens ont fait naître les inconvéniens.

La

La milice, comme l'a déjà vu, étoit devenue très-à charge à l'état : les soldats avoient trois sortes d'avantages, la paie ordinaire, la récompense après le service, & les libéralités d'accident, qui devenoient très-souvent des droits pour des gens qui avoient le peuple & le prince entre leurs mains.

L'impuissance où l'on se trouva de payer ces charges, fit que l'on prit une milice moins chere. On fit des traités avec des nations Barbares, qui n'avoient ni le luxe des soldats Romains, ni le même esprit, ni les mêmes prétentions.

Il y avoit une autre commodité à cela : comme les Barbares tomboient tout-à-coup sur un pays, n'y ayant point chez eux de préparatifs après la résolution de partir, il étoit difficile de faire des levées à temps dans les provinces. On prenoit donc un autre corps de Barbares, toujours prêt à recevoir l'argent, à piller & à se battre. On étoit servi pour le moment : mais, dans la suite, on avoit autant de peine à réduire les auxiliaires que les ennemis.

Les premiers Romains ne mettoient point, dans leurs armées, un plus grand nombre de troupes auxiliaires que de Romaines; &, quoique leurs alliés fussent proprement des sujets, ils ne vouloient point avoir pour sujets des peuples plus belliqueux qu'eux-mêmes.

Mais, dans les derniers temps, non-seulement ils n'observerent pas cette proportion des troupes auxiliaires; mais même ils remplirent de soldats Barbares les corps des troupes nationales.

Ainsi ils établissoient des usages tout contraires à ceux qui les avoient rendus maîtres de tout: &, comme autrefois leur politique constante fut de se réserver l'art militaire, & d'en priver tous leurs voisins, ils le détruisoient pour lors chez eux, & l'établissoient chez les autres.

Voici, en un mot, l'histoire des Romains: ils vainquirent tous les peuples par leurs maximes: mais, lorsqu'ils y furent parvenus, leur république ne put subsister; il falloit changer de gouvernement: & des maximes contraires aux

premieres, employées dans ce gouvernement nouveau, firent tomber leur grandeur.

Ce n'eſt pas la fortune qui domine le monde : on peut le demander aux Romains, qui eurent une ſuite continuelle de proſpérités, quand ils ſe gouvernerent ſur un certain plan, & une ſuite non interrompue de revers, lorſqu'ils ſe conduiſirent ſur un autre. Il y a des cauſes générales, ſoit morales, ſoit phyſiques, qui agiſſent dans chaque monarchie, l'élevent, la maintiennent, ou la précipitent; tous les accidens ſont ſoumis à ces cauſes; &, ſi le haſard d'une bataille, c'eſt-à-dire, une cauſe particuliere, a ruiné un état, il y avoit une cauſe générale qui faiſoit que cet état devoit périr par une ſeule bataille : en un mot, l'allure principale entraîne, avec elle, tous les accidens particuliers.

Nous voyons que, depuis près de deux ſiecles, les troupes de terre de Danemarck ont preſque toujours été battues par celles de Suede : il faut qu'indépendamment du courage des deux nations

& du ſort des armes, il y ait dans le gouvernement Danois, militaire ou civil, un vice intérieur qui ait produit cet effet; & je ne le crois point difficile à découvrir.

Enfin les Romains perdirent leur diſcipline militaire : ils abandonnerent juſqu'à leurs propres armes. Végece dit que les ſoldats les trouvant trop peſantes, ils obtinrent de l'empereur Gratien de quitter leur cuiraſſe, & enſuite leur caſque; de façon qu'expoſés aux coups ſans défenſe, ils ne ſongerent plus qu'à fuir.

Il ajoute qu'ils avoient perdu la coutume de fortifier leur camp; & que, par cette négligence, leurs armées furent enlevées par la cavalerie des Barbares.

La cavalerie fut peu nombreuſe chez les premiers Romains; elle ne faiſoit que la onzieme partie de la légion, & très-ſouvent moins; & ce qu'il y a d'extraordinaire, ils en avoient beaucoup moins que nous, qui avons tant de ſieges à faire où la cavalerie eſt peu utile. Quand les Romains furent dans la décadence, ils n'eurent preſque plus que de

mais, lorſque la corruption ſe mit dans la milice même, ils devinrent la proie de tous les peuples.

Un empire fondé par les armes a beſoin de ſe ſoutenir par les armes. Mais comme, lorſqu'un état eſt dans le trouble, on n'imagine pas comment il peut en ſortir; de même lorſqu'il eſt en paix, & qu'on reſpecte ſa puiſſance, il ne vient point dans l'eſprit comment cela peut changer : il néglige donc la milice, dont il croit n'avoir rien à eſpérer & tout à craindre, & ſouvent même il cherche à l'affoiblir.

C'étoit une regle inviolable des premiers Romains, que quiconque avoit abandonné ſon poſte, ou laiſſé ſes armes dans le combat, étoit puni de mort. Julien & Valentinien avoient, à cet égard, rétabli les anciennes peines. Mais les Barbares pris à la ſolde des Romains, accoutumés à faire la guerre comme la font aujourd'hui les Tartares, à fuir pour combattre encore, à chercher le pillage plus que l'honneur, étoient incapables d'une pareille diſcipline.

Telle étoit la discipline des premiers Romains, qu'on y avoit vu des généraux condamner leurs enfans à mourir, pour avoir, sans leur ordre, gagné la victoire : mais, quand ils furent mêlés parmi les Barbares, ils y contracterent un esprit d'indépendance qui faisoit le caractere de ces nations : &, si l'on lit les guerres de Bélisaire contre les Goths, on verra un général presque toujours désobéi par ses officiers.

Sylla & Sertorius, dans la fureur des guerres civiles, aimoient mieux périr que de faire quelque chose dont Mithridate pût tirer avantage; mais, dans les temps qui suivirent, dès qu'un ministre ou quelque grand crut qu'il importoit à son avarice, à sa vengeance, à son ambition, de faire entrer les Barbares dans l'empire, il le leur donna d'abord à ravager.

Il n'y a point d'état où l'on ait plus besoin de tributs que dans ceux qui s'affoiblissent; de sorte que l'on est obligé d'augmenter les charges, à mesure que l'on est moins en état de les porter :

bientôt, dans les provinces Romaines, les tributs devinrent intolérables.

Il faut lire, dans Salvien, les horribles exactions que l'on faisoit sur les peuples. Les citoyens, poursuivis par les traitans, n'avoient d'autre ressource que de se réfugier chez les Barbares, ou de donner leur liberté au premier qui la vouloit prendre.

Ceci servira à expliquer, dans notre histoire Françoise, cette patience avec laquelle les Gaulois souffrirent la révolution qui devoit établir cette différence accablante, entre une nation rouriere. Les Barbares, en rendant tant de citoyens esclaves de la glebe, c'est-à-dire, du champ auquel ils étoient attachés, n'introduisirent guere rien qui n'eût été plus cruellement exercé avant eux.

CHAPITRE XIX.

1. *Grandeur d'Attila.* 2. *Cause de l'établissement des Barbares.* 3. *Raisons pourquoi l'empire d'occident fut le premier abattu.*

COMME, dans le temps que l'empire s'affoibliffoit, la religion chrétienne s'établiffoit, les chrétiens reprochoient aux païens cette décadence, & ceux-ci en demandoient compte à la religion chrétienne. Les chrétiens difoient que Dioclétien avoit perdu l'empire en s'affociant trois collegues, parce que chaque empereur vouloit faire d'auffi grandes dépenfes, & entretenir d'auffi fortes armées que s'il avoit été feul; que, par-là, le nombre de ceux qui recevoient n'étant pas proportionné au nombre de ceux qui donnoient, les charges devinrent fi grandes, que les terres furent abandonnées par les laboureurs, & fe changerent en forêts. Les païens, au con-

traire, ne cessoient de crier contre un culte nouveau, inoui jusqu'alors : & comme autrefois, dans Rome florissante, on attribuoit les débordemens du Tybre & les autres effets de la nature à la colere des dieux; de même, dans Rome mourante, on imputoit les malheurs à un nouveau culte, & au renversement des anciens autels.

Ce fut le préfet Symmaque qui, dans une lettre écrite aux empereurs, au sujet de l'autel de la Victoire, fit le plus valoir, contre la religion chrétienne, des raisons populaires, &, par conséquent, très-capables de séduire.

„ Quelle chose peut mieux nous conduire à la connoissance des dieux, disoit-il, que l'expérience de nos prospérités passées ? Nous devons être fideles à tant de siecles, & suivre nos peres qui ont suivi si heureusement les leurs. Pensez que Rome vous parle & vous dit : Grands princes, peres de la patrie, respectez mes années, pendant lesquelles j'ai toujours observé les cérémonies de mes ancêtres : ce

„ culte a soumis l'univers à mes loix :
„ c'est par-là qu'Annibal a été repoussé
„ de mes murailles, & que les Gaulois
„ l'ont été du capitole. C'est pour les
„ dieux de la patrie que nous deman-
„ dons la paix ; nous la demandons pour
„ les dieux indigetes. Nous n'entrons
„ point dans des disputes qui ne con-
„ viennent qu'à des gens oisifs ; & nous
„ voulons offrir des prieres, & non pas
„ des combats. „

Trois auteurs célebres répondirent à Symmaque. Orose composa son histoire, pour prouver qu'il y avoit toujours eu dans le monde d'aussi grands malheurs que ceux dont se plaignoient les païens. Salvien fit son livre, où il soutient que c'étoient les déréglemens des chrétiens qui avoient attiré les ravages des Barbares : & saint Augustin fit voir que la cité du ciel étoit différente de cette cité de la terre où les anciens Romains, pour quelques vertus humaines, avoient reçu des récompenses aussi vaines que ces vertus.

Nous avons dit que, dans les premiers

temps, la politique des Romains fut de diviser toutes les puissances qui leur faisoient ombrage; dans la suite, ils n'y purent réussir. Il fallut souffrir qu'Attila soumît toutes les nations du Nord: il s'étendit depuis le Danube jusqu'au Rhin, détruisit tous les forts & tous les ouvrages qu'on avoit faits sur ces fleuves, & rendit les deux empires tributaires.

„ Théodose, disoit-il insolemment, „ est fils d'un pere très-noble, aussi- „ bien que moi; mais, en me payant „ le tribut, il est déchu de sa noblesse, „ & est devenu mon esclave: il n'est „ pas juste qu'il dresse des embûches à „ son maître, comme un esclave mé- „ chant. „

„ Il ne convient pas à l'empereur, „ disoit-il dans une autre occasion, d'ê- „ tre menteur. Il a promis à un de mes „ sujets de lui donner en mariage la „ fille de Saturnilus: s'il ne veut pas te- „ nir sa parole, je lui déclare la guer- „ re; s'il ne le peut pas, & qu'il soit „ dans cet état qu'on ose lui désobéir, „ je marche à son secours. „

Il

temps, la politique des Romains fut de divifer toutes les puiffances qui leur faifoient ombrage; dans la fuite, ils n'y purent réuffir. Il fallut fouffrir qu'Attila foumît toutes les nations du Nord : il s'étendit depuis le Danube jufqu'au Rhin, détruifit tous les forts & tous les ouvrages qu'on avoit faits fur ces fleuves, & rendit les deux empires tributaires.

„ Théodofe, difoit-il infolemment, „ eft fils d'un pere très-noble, auffi-„ bien que moi; mais, en me payant „ le tribut, il eft déchu de fa nobleffe, „ & eft devenu mon efclave : il n'eft „ pas jufte qu'il dreffe des embûches à „ fon maître, comme un efclave mé-„ chant. „

„ Il ne convient pas à l'empereur, „ difoit-il dans une autre occafion, d'ê-„ tre menteur. Il a promis à un de mes „ fujets de lui donner en mariage la „ fille de Saturnilus : s'il ne veut pas te-„ nir fa parole, je lui déclare la guer-„ re; s'il ne le peut pas, & qu'il foit „ dans cet état qu'on ofe lui défobéir, „ je marche à fon fecours. „

Il

Il ne faut pas croire que ce fut par modération qu'Attila laiſſa ſubſiſter les Romains : il ſuivoit les mœurs de ſa nation, qui le portoient à ſoumettre les peuples, & non pas à les conquérir. Ce prince, dans ſa maiſon de bois où nous le repréſente Priſcus, maître de toutes les nations Barbares ; &, en quelque façon, de preſque toutes celles qui étoient policées, étoit un des grands monarques dont l'hiſtoire ait jamais parlé.

On voit, à ſa cour, les ambaſſadeurs des Romains d'Orient, & de ceux d'Occident, qui venoient recevoir ſes loix, ou implorer ſa clémence. Tantôt il demandoit qu'on lui rendît les Huns tranſfuges, ou les eſclaves Romains qui s'étoient évadés ; tantôt il vouloit qu'on lui livrât quelque miniſtre de l'empereur. Il avoit mis, ſur l'empire d'Orient, un tribut de deux mille cent livres d'or. Il recevoit les appointemens de général des armées Romaines. Il envoyoit à Conſtantinople ceux qu'il vouloit récompenſer, afin qu'on les comblât de biens, faiſant un trafic continuel de la frayeur des Romains.

Il étoit craint de ſes ſujets, & il ne paroît pas qu'il en fût haï. Prodigieuſement fier, & cependant ruſé ; ardent dans ſa colere, mais ſachant pardonner ou différer la punition ſuivant qu'il convenoit à ſes intérêts ; ne faiſant jamais la guerre, quand la paix pouvoit lui donner aſſez d'avantages ; fidélement ſervi des rois même qui étoient ſous ſa dépendance, il avoit gardé pour lui ſeul, l'ancienne ſimplicité des mœurs des Huns. Du reſte, on ne peut guere louer ſur la bravoure le chef d'une nation où les enfans entroient en fureur au récit des beaux faits d'armes de leurs peres, & où les peres verſoient des larmes, parce qu'ils ne pouvoient pas imiter leurs enfans.

Après ſa mort, toutes les nations Barbares ſe rediviſerent ; mais les Romains étoient ſi foibles, qu'il n'y avoit pas de ſi petit peuple qui ne pût leur nuire.

Ce ne fut pas une certaine invaſion qui perdit l'empire, ce furent toutes les invaſions. Depuis celle qui fut ſi générale ſous Gallus, il ſembla rétabli parce

qu'il n'avoit point perdu de terrain; mais il alla, de degrés en degrés, de la décadence à sa chûte, jusqu'à ce qu'il s'affaissa tout-à-coup sous Arcadius & Honorius.

En vain on avoit rechassé les Barbares dans leur pays; ils y seroient tout de même rentrés pour mettre en sûreté leur butin. En vain on les extermina; les villes n'étoient pas moins saccagées, les villages brûlés, les familles tuées ou dispersées.

Lorsqu'une province avoit été ravagée, les Barbares qui succédoient, n'y trouvant plus rien, devoient passer à une autre. On ne ravagea, au commencement, que la Thrace, la Misie, la Pannonie; quand ces pays furent dévastés, on ruina la Macédoine, la Thessalie, la Grece; delà, il fallut aller aux Noriques. L'empire, c'est-à-dire, le pays habité, se rétrécissoit toujours, & l'Italie devenoit frontiere.

La raison pourquoi il ne se fit point, sous Gallus & Gallien, d'établissement de Barbares, c'est qu'ils trouvoient encore de quoi piller.

Ainſi, lorſque les Normands, images des conquérants de l'empire, eurent, pendant pluſieurs ſiecles, ravagé la France, ne trouvant plus rien à prendre, ils accepterent une province qui étoit entiérement déſerte, & ſe la partagerent.

La Scythie, dans ces temps-là, étant preſque toute inculte, les peuples y étoient ſujets à des famines fréquentes. Ils ſubſiſtoient, en partie, par un commerce avec les Romains, qui leur portoient des vivres des provinces voiſines du Danube. Les Barbares donnoient, en retour, les choſes qu'ils avoient pillées, les priſonniers qu'ils avoient faits, l'or & l'argent qu'ils recevoient pour la paix. Mais, lorſqu'on ne put plus leur payer des tributs aſſez forts pour les faire ſubſiſter, ils furent forcés de s'établir.

L'empire d'Occident fut le premier abbattu : en voici les raiſons.

Les barbares, ayant paſſé le Danube, trouvoient à leur gauche le Boſphore, Conſtantinople, & toutes les forces de l'empire d'Orient, qui les arrêtoient : cela faiſoit qu'ils ſe tournoient à main

droite, du côté de l'Illyrie, & ſe pouſſoient vers l'Occident. Il ſe fit un reflux de nations & un tranſport de peuples de ce côté-là. Les paſſages de l'Aſie étant mieux gardés, tout refouloit vers l'Europe; au-lieu que, dans la premiere invaſion, ſous Gallus, les forces des Barbares ſe partagerent.

L'empire ayant été réellement diviſé, les empereurs d'Orient, qui avoient des alliances, avec les Barbares, ne voulurent pas les rompre pour ſecourir ceux d'Occident. Cette diviſion dans l'adminiſtration, dit Priſcus, fut très-préjudiciable aux affaires d'Occident. Ainſi les Romains d'Orient refuſerent à ceux d'Occident une armée navale, à cauſe de leur alliance avec les Vandales. Les Wiſigoths, ayant fait alliance avec Arcadius, entrerent en Occident, & Honorius fut obligé de s'enfuir à Ravenne. Enfin Zénon, pour ſe défaire de Théodoric, le perſuada d'aller attaquer l'Italie qu'Alaric avoit déjà ravagée.

Il y avoit une alliance très-étroite entre Attila & Genſéric, roi des Vandales.

Ce dernier craignoit les Goths : il avoit marié ſon fils avec la fille du roi des Goths ; & lui ayant enſuite fait couper le nez, il l'avoit renvoyée : il s'unit donc avec Attila. Les deux empires, comme enchaînés par ces deux princes, n'oſoient ſe ſecourir. La ſituation de celui d'Occident fut ſur-tout déplorable : il n'avoit point de forces de mer ; elles étoient toutes en Orient, en Egypte, Chypre, Phénicie, Ionie, Grece, ſeuls pays où il y eût alors quelque commerce. Les Vandales, & d'autres peuples, attaquoient par-tout les côtes d'Occident. Il vint une ambaſſade des Italiens à Conſtantinople, dit Priſcus, pour faire ſavoir qu'il étoit impoſſible que les affaires ſe ſoutinſſent ſans une réconciliation avec les Vandales.

Ceux qui gouvernoient en Occident ne manquerent pas de politique : ils jugerent qu'il falloit ſauver l'Italie, qui étoit, en quelque façon, la tête, &, en quelque façon, le cœur de l'Empire. On fit paſſer les Barbares aux extrémités, & on les y plaça. Le deſſein étoit bien conçu,

il fut bien exécuté. Ces nations ne demandoient que la ſubſiſtance : on leur donnoit les plaines ; on ſe réſervoit les pays montagneux, les paſſages des rivieres, les défilés, les places ſur les grands fleuves ; on gardoit la ſouveraineté. Il y a apparence que ces peuples auroient été forcés de devenir Romains ; & la facilité avec laquelle ces deſtructeurs furent eux-mêmes détruits par les Francs, par les Grecs, par les Maures, juſtifie aſſez cette penſée. Tout ce ſyſtême fut renverſé par une révolution plus fatale que toutes les autres : l'armée d'Italie, compoſée d'étrangers, exigea ce qu'on avoit accordé à des nations plus étrangeres encore : elle forma, ſous Odoacer, une ariſtocratie qui ſe donna le tiers des terres de l'Italie ; & ce fut le coup mortel porté à cet empire.

Parmi tant de malheurs, on cherche, avec une curioſité triſte, le deſtin de la ville de Rome : elle étoit, pour ainſi dire, ſans défenſe ; elle pouvoit être aiſément affamée ; l'étendue de ſes murailles faiſoit qu'il étoit très-difficile de les gar-

der; comme elle étoit ſituée dans une plaine, on pouvoit aiſément la forcer; il n'y avoit point de reſſource dans le peuple, qui en étoit extrêmement diminué. Les empereurs furent obligés de ſe retirer à Ravenne, ville autrefois défendue par la mer, comme Veniſe l'eſt aujourd'hui.

Le peuple Romain, preſque toujours abandonné de ſes ſouverains, commença à le devenir, & à faire des traités pour ſa conſervation; ce qui eſt le moyen le plus légitime d'acquérir la ſouveraine puiſſance: c'eſt ainſi que l'Armorique & la Bretagne commencerent à vivre ſous leurs propres loix.

Telle fut la fin de l'empire d'Occident. Rome s'étoit agrandie, parce qu'elle n'avoit eu que des guerres ſucceſſives, chaque nation, par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que quand l'autre avoit été ruinée. Rome fut détruite, parce que toutes les nations l'attaquerent à la fois, & pénétrerent par-tout.

CHAPITRE XX.

1. *Des conquêtes de Justinien.* 2. *De son gouvernement.*

COMME tous ces peuples entroient pêle-mêle dans l'empire, ils s'incommodoient réciproquement : & toute la politique de ces temps-là fut de les armer les uns contre les autres ; ce qui étoit aisé, à cause de leur férocité & de leur avarice. Ils s'entredétruisirent, pour la plupart, avant d'avoir pu s'établir ; & cela fit que l'empire d'Orient subsista encore du temps.

D'ailleurs, le Nord s'épuisa lui-même, & l'on n'en vit plus sortir ces armées innombrables qui parurent d'abord : car, après les premieres invasions des Goths & des Huns, sur-tout depuis la mort d'Attila, ceux-ci, & les peuples qui les suivirent, attaquerent avec moins de forces.

Lorsque ces nations, qui s'étoient as-

femblées en corps d'armée, fe furent difperfées en peuples, elles s'affoiblirent beaucoup : répandues dans les divers lieux de leurs conquêtes, elles furent elles-mêmes expofées aux invafions.

Ce fut dans ces circonftances que Juftinien entreprit de reconquérir l'Afrique & l'Italie, & fit ce que nos François exécuterent auffi heureufement contre les Wifigoths, les Bourguignons, les Lombards, & les Sarrafins.

Lorfque la religion chrétienne fut apportée aux Barbares, la fecte Arienne étoit, en quelque façon, dominante dans l'empire. Valens leur envoya des prêtres Ariens, qui furent leurs premiers apôtres. Or, dans l'intervalle qu'il y eut entre leur converfion & leur établiffement, cette fecte fut, en quelque façon, détruite chez les Romains : les barbares Ariens, ayant trouvé tout le pays orthodoxe, n'en purent jamais gagner l'affection; & il fut facile aux empereurs de les troubler.

D'ailleurs, ces Barbares, dont l'art & le génie n'étoient guere d'attaquer les

villes, & encore moins de les défendre, en laisserent tomber les murailles en ruine. Procope nous apprend que Bélisaire trouva celles d'Italie en cet état. Celles d'Afrique avoient été démantelées par Genséric, comme celles d'Espagne le furent dans la suite par Vitisa, dans l'idée de s'assurer de ses habitans.

La plupart de ces peuples du Nord, établis dans les pays du midi, en prirent d'abord la mollesse, & devinrent incapables des fatigues de la guerre : les Vandales languissoient dans la volupté; une table délicate, des habits efféminés, des bains, la musique, la danse, les jardins, les théâtres, leur étoient devenus nécessaires.

Ils ne donnoient plus d'inquiétude aux Romains, dit Malchus, depuis qu'ils avoient cessé d'entretenir les armées que Genséric tenoit toujours prêtes, avec lesquelles il prévenoit ses ennemis, & étonnoit tout le monde par la facilité de ses entreprises.

La cavalerie des Romains étoit très-exercée à tirer de l'arc; mais celle des

Goths & des Vandales ne ſe ſervoit que de l'épée & de la lance, & ne pouvoit combattre de loin : c'eſt à cette différence que Béliſaire attribuoit une partie de ſes ſuccès.

Les Romains (ſur-tout ſous Juſtinien) tirerent de grands ſervices des Huns, peuples dont étoient ſortis les Parthes, & qui combattoient comme eux. Depuis qu'ils eurent perdu leur puiſſance par la défaite d'Attila, & les diviſions que le grand nombre de ſes enfans fit naître, ils ſervirent les Romains en qualité d'auxiliaires, & ils formerent leur meilleure cavalerie.

Toutes ces nations Barbares ſe diſtinguoient chacune par leur maniere particuliere de combattre & de s'armer. Les Goths & les Vandales étoient redoutables l'épée à la main; les Huns étoient des archers admirables; les Sueves de bons hommes d'infanterie ; les Alains étoient peſamment armés; & les Hérules étoient une troupe légere. Les Romains prenoient, dans toutes ces nations, les divers corps de troupes qui convenoient

à

à leurs desseins, & combattoient contre une seule avec les avantages de toutes les autres.

Il est singulier que les nations les plus foibles aient été celles qui firent de plus grands établissemens. On se tromperoit beaucoup, si l'on jugeoit de leurs forces par leurs conquêtes. Dans cette longue suite d'incursions, les peuples Barbares, ou plutôt les essaims sortis d'eux, détruisoient ou étoient détruits; tout dépendoit des circonstances : &, pendant qu'une grande nation étoit combattue ou arrêtée, une troupe d'aventuriers, qui trouvoient un pays ouvert, y faisoient des ravages effroyables. Les Goths, que le désavantage de leurs armes fit fuir devant tant de nations, s'établirent en Italie, en Gaule & en Espagne : les Vandales, quittant l'Espagne par foiblesse, passerent en Afrique, où ils fonderent un grand empire.

Justinien ne put équiper, contre les Vandales, que cinquante vaisseaux; &, quand Bélisaire débarqua, il n'avoit que cinq mille soldats. C'étoit une entreprise

bien hardie : & Léon, qui avoit autrefois envoyé contre eux une flotte composée de tous les vaisseaux de l'Orient, sur laquelle il avoit cent mille hommes, n'avoit pas conquis l'Afrique, & avoit pensé perdre l'empire.

Ces grandes flottes, non plus que les grandes armées de terre, n'ont guere jamais réussi. Comme elles épuisent un état, si l'expédition est longue, ou que quelque malheur leur arrive, elles ne peuvent être secourues, ni réparées : si une partie se perd, ce qui reste n'est rien, parce que les vaisseaux de guerre, ceux de transport, la cavalerie, l'infanterie, les munitions, enfin les diverses parties dépendent du tout ensemble. La lenteur de l'entreprise fait qu'on trouve toujours des ennemis préparés : outre qu'il est rare que l'expédition se fasse jamais dans une saison commode ; on tombe dans le temps des orages, tant de choses n'étant presque jamais prêtes que quelques mois plus tard qu'on ne se l'étoit promis.

Bélisaire envahit l'Afrique ; & ce qui

lui servit beaucoup, c'est qu'il tira de Sicile une grande quantité de provisions, en conséquence d'un traité fait avec Amalasonte, reine des Goths. Lorsqu'il fut envoyé pour attaquer l'Italie, voyant que les Goths tiroient leur subsistance de la Sicile, il commença par la conquérir; il affama ses ennemis, & se trouva dans l'abondance de toutes choses.

Bélisaire prit Carthage, Rome & Ravenne, & envoya les rois des Goths & des Vandales captifs à Constantinople, où l'on vit, après tant de temps, les anciens triomphes renouvellés.

On peut trouver, dans les qualités de ce grand homme, les principales causes de ses succès. Avec un général qui avoit toutes les maximes des premiers Romains, il se forma une armée telle que les anciennes armées Romaines.

Les grandes vertus se cachent ou se perdent ordinairement dans la servitude; mais le gouvernement tyrannique de Justinien ne put opprimer la grandeur de cette ame, ni la supériorité de ce génie.

L'eunuque Narsès fut encore donné à ce regne pour le rendre illuſtre. Élevé dans le palais, il avoit plus la confiance de l'empereur; car les princes regardent toujours leurs courtiſans comme leurs plus fideles ſujets.

Mais la mauvaiſe conduite de Juſtinien, ſes profuſions, ſes vexations, ſes rapines, ſa fureur de bâtir, de changer, de réformer, ſon inconſtance dans ſes deſſeins, un regne dur & foible, devenu plus incommode par une longue vieilleſſe, furent des malheurs réels, mêlés à des ſuccès inutiles & une gloire vaine.

Ces conquêtes, qui avoient pour cauſe, non la force de l'empire, mais de certaines circonſtances particulieres, perdirent tout. Pendant qu'on y occupoit les armées, de nouveaux peuples paſſerent le Danube, déſolerent l'Illyrie, la Macédoine & la Grece; & les Perſes, dans quatre invaſions, firent à l'Orient des plaies incurables.

Plus ces conquêtes furent rapides, moins elles eurent un établiſſement ſo-

lide : l'Italie & l'Afrique furent à peine conquifes, qu'il fallut les reconquérir.

Juftinien avoit pris fur le théâtre une femme qui s'y étoit long-temps proftituée : elle le gouverna avec un empire qui n'a point d'exemple dans les hiftoires ; &, mettant fans ceffe dans les affaires les paffions & les fantaifies de fon fexe, elle corrompit les victoires & les fuccès les plus heureux.

En Orient, on a, de tout temps, multiplié l'ufage des femmes, pour leur ôter l'afcendant prodigieux qu'elles ont fur nous dans ces climats : mais, à Conftantinople, la loi d'une feule femme donna à ce fexe l'empire ; ce qui mit quelquefois de la foibleffe dans le gouvernement.

Le peuple de Conftantinople étoit, de tout temps divifé en deux factions, celle des *bleus*, & celle des *verds* : elles tiroient leur origine de l'affection que l'on prend, dans les théâtres, pour de certains acteurs plutôt que pour d'autres. Dans les jeux du cirque, les chariots dont les cochers étoient habillés de verd

difputoient le prix à ceux qui étoient habillés de bleu ; & chacun y prenoit intérêt jufqu'à la fureur.

Ces deux factions, répandues dans toutes les villes de l'empire, étoient plus ou moins furieufes, à proportion de la grandeur des villes, c'eft-à-dire, de l'oifiveté d'une grande partie du peuple.

Mais les divifions, toujours néceffaires dans un gouvernement républicain pour le maintenir, ne pouvoient être que fatales à celui des empereurs, parce qu'elles ne produifoient que le changement du fouverain, & non le rétabliffement des loix & la ceffation des abus.

Juftinien, qui favorifa les *bleus*, & refufa toute juftice aux *verds*, aigrit les deux factions, &, par conféquent, les fortifia.

Elles allerent jufqu'à anéantir l'autorité des magiftrats : les *bleus* ne craignoient point les loix, parce que l'empereur les protégeoit contre elles ; les *verds* cefferent de les refpecter, parce qu'elles ne pouvoient plus les défendre.

Tous les liens d'amitié, de parenté,

de devoir, de reconnoiſſance, furent ôtés : les familles s'entredétruiſirent : tout ſcélérat qui voulut faire un crime, fut de la faction des *bleus* ; tout homme qui fut volé ou aſſaſſiné fut de celle des *verds*.

Un gouvernement ſi peu ſenſé étoit encore plus cruel : l'empereur, non content de faire à ſes ſujets une injuſtice générale en les accablant d'impôts exceſſifs, les déſoloit par toutes ſortes de tyrannies dans leurs affaires particulieres.

Je ne ſerois point naturellement porté à croire tout ce que Procope nous dit là-deſſus dans ſon hiſtoire ſecrette : parce que les éloges magnifiques qu'il a faits de ce prince, dans ſes autres ouvrages, affoibliſſent ſon témoignage dans celui-ci, où il nous le dépeint comme le plus ſtupide & le plus cruel des tyrans.

Mais j'avoue que deux choſes font que je ſuis pour l'hiſtoire ſecrette. La premiere c'eſt qu'elle eſt mieux liée avec l'étonnante foibleſſe où ſe trouva cet empire à la fin de ce regne & dans les ſuivans.

L'autre est un monument qui existe encore parmi nous : ce sont les loix de cet empereur ; où l'on voit, dans le cours de quelques années, la jurisprudence varier davantage qu'elle n'a fait dans les trois cens dernieres années de notre monarchie.

Ces variations sont la plupart sur des choses de si petite importance, qu'on ne voit aucune raison qui eût dû porter un législateur à les faire, à moins qu'on n'explique ceci par l'histoire secrette, & qu'on ne dise que ce prince vendoit également ses jugemens & ses loix.

Mais ce qui fit le plus de tort à l'état politique du gouvernement, fut le projet qu'il conçut de réduire tous les hommes à une même opinion sur les matieres de religion, dans des circonstances qui rendoient son zele entiérement indiscret.

Comme les anciens Romains fortifierent leur empire, en y laissant toute sorte de culte; dans la suite, on le réduisit à rien, en coupant, l'une après l'autre, les sectes qui ne dominoient pas.

Ces sectes étoient des nations entieres.

Les unes, après qu'elles avoient été conquiſes par les Romains, avoient conſervé leur ancienne religion, comme les Samaritains & les Juifs. Les autres s'étoient répandues dans un pays, comme les ſectateurs de Montan dans la Phrygie ; les Manichéens, les Sabatiens, les Ariens, dans d'autres provinces. Outre qu'une grande partie des gens de la campagne étoient encore idolâtres, & entêtés d'une religion groſſiere comme eux-mêmes.

Juſtinien, qui détruiſit ces ſectes par l'épée ou par ſes loix, & qui, les obligeant à ſe révolter, s'obligea à les exterminer, rendit incultes pluſieurs provinces. Il crut avoir augmenté le nombre des fideles ; il n'avoit fait que diminuer celui des hommes.

Procope nous apprend que, par la deſtruction des Samaritains, la Paleſtine devint déſerte : & ce qui rend ce fait ſingulier, c'eſt qu'on affoiblit l'empire, par zele pour la religion, du côté par où, quelques regnes après, les Arabes pénétrerent pour la détruire.

Ce qu'il y avoit de désespérant, c'est que, pendant que l'empereur portoit si loin l'intolérance, il ne convenoit pas lui-même avec l'impératrice sur les points les plus essentiels : il suivoit le concile de Calcédoine ; & l'impératrice favorisoit ceux qui y étoient opposés, soit qu'ils fussent de bonne foi, dit Evagre, soit qu'ils le fissent à dessein.

Lorsqu'on lit Procope sur les édifices de Justinien, & qu'on voit les places & les forts que ce prince fit élever partout ; il vient toujours dans l'esprit une idée, mais bien fausse, d'un état florissant.

D'abord, les Romains n'avoient point de places : ils mettoient toute leur confiance dans leurs armées, qu'ils plaçoient le long des fleuves, où ils élevoient des tours, de distance en distance, pour loger les soldats.

Mais, lorsqu'on n'eut plus que de mauvaises armées, que souvent même on n'en eut point du tout, la frontiere ne défendant plus l'intérieur, il fallut le fortifier ; & alors on eut plus de places

& moins de forces, plus de retraites & moins de sûreté. La campagne n'étant plus habitable qu'autour des places fortes, on en bâtit de toutes parts. Il en étoit comme de la France du temps des Normands, qui n'a jamais été si foible que lorsque tous ses villages étoient entourés de murs.

Ainsi toutes ces listes de noms des forts que Justinien fit bâtir, dont Procope couvre des pages entieres, ne sont que des monumens de la foiblesse de l'empire.

CHAPITRE XXI.

Désordres de l'empire d'Orient.

DANS ce temps-là, les Perses étoient dans une situation plus heureuse que les Romains : ils craignoient peu les peuples du Nord, parce qu'une partie du mont Taurus, entre la mer Caspienne & le Pont-Euxin, les en séparoit; & qu'ils gardoient un passage fort étroit, fermé

par une porte, qui étoit le ſeul endroit par où la cavalerie pouvoit paſſer : partout ailleurs, ces barbares étoient obligés de deſcendre par des précipices, & de quitter leurs chevaux qui faiſoient toute leur force, mais ils étoient encore arrêtés par l'Araxe, riviere profonde qui coule de l'oueſt à l'eſt, & dont on défendoit aiſément les paſſages.

De plus, les Perſes étoient tranquilles du côté de l'Orient; au Midi, ils étoient bornés par la mer. Il leur étoit facile d'entretenir la diviſion parmi les princes Arabes, qui ne ſongeoient qu'à ſe piller les uns les autres. Ils n'avoient donc proprement d'ennemis que les Romains. „ Nous ſavons, diſoit un ambaſſadeur „ de Hormiſdas, que les Romains ſont „ occupés à pluſieurs guerres, & ont à „ combattre contre preſque toutes les „ nations, ils ſavent, au contraire, que „ nous n'avons de guerre que contre „ eux. „

Autant que les Romains avoient négligé l'art militaire, autant les Perſes l'avoient-ils cultivé. " Les Perſes, diſoit

„ Béliſaire,

„ Bélisaire, à ses soldats, ne vous sur-
„ passent point en courage, ils n'ont sur
„ vous que l'avantage de la discipline. „

Ils prirent, dans les négociations, la même supériorité que dans la guerre. Sous prétexte qu'ils tenoient une garnison aux portes Caspiennes, ils demandoient tribut aux Romains, comme si chaque peuple n'avoit pas ses frontieres à garder : ils se faisoient payer pour la paix, pour les treves, pour les suspensions d'armes, pour le temps qu'on employoit à négocier, pour celui qu'on avoit passé à faire la guerre.

Les Avares ayant traversé le Danube, les Romains, qui, la plupart du temps, n'avoient point de troupes à leur opposer, occupés contre les Perses lorsqu'il auroit fallu combattre les Avares, & contre les Avares quand il auroit fallu arrêter les Perses, furent encore forcés de se soumettre à un tribut; & la majesté de l'empire fut flétrie chez toutes les nations.

Justin, Tibere & Maurice, travaillerent avec soin à défendre l'empire : ce

dernier avoit des vertus, mais elles étoient ternies par une avarice presque inconcevable dans un grand prince.

Le roi des Avares offrit à Maurice de lui rendre les prisonniers qu'il avoit faits, moyennant une demi-piece d'argent par tête; sur son refus, il les fit égorger. L'armée Romaine indignée, se révolta; & les verds s'étant soulevés en même temps, un centenier, nommé Phocas, fut élevé à l'empire, & fit tuer Maurice & ses enfans.

L'histoire de l'empire Grec, c'est ainsi que nous nommerons dorénavent l'empire Romain, n'est plus qu'un tissu de révoltes, de séditions & de perfidies. Les sujets n'avoient pas seulement l'idée de la fidélité que l'on doit aux princes : & la succession des empereurs fut si interrompue, que le titre de *porphyrogénête*, c'est-à-dire, né dans l'appartement où accouchoient les impératrices, fut un titre distinctif que peu de princes des diverses familles impériales purent porter.

Toutes les voies furent bonnes pour parvenir à l'empire : on y alla par les

ſoldats, par le clergé, par le ſénat, par les payſans, par le peuple de Conſtantinople, par celui des autres villes.

La religion chrétienne étant devenue dominante dans l'empire, il s'éleva ſucceſſivement pluſieurs héréſies qu'il fallut condamner. Arius ayant nié la divinité du Verbe; les Macédoniens, celle du ſaint Eſprit; Neſtorius, l'unité de la perſonne de Jeſus-Chriſt; Eutiches, ſes deux natures; les Monothélites, ſes deux volontés; il fallut aſſembler des conciles contre eux: mais les déciſions n'en ayant pas été d'abord univerſellement reçues, pluſieurs empereurs ſéduits, revinrent aux erreurs condamnées. Et, comme il n'y a jamais eu de nation qui ait porté une haine ſi violente aux hérétiques que les Grecs, qui ſe croyoient ſouillés lorſqu'ils parloient à un hérétique ou habitoient avec lui, il arriva que pluſieurs empereurs perdirent l'affection de leurs ſujets; & les peuples s'accoutumerent à penſer que des princes, ſi ſouvent rebelles à Dieu, n'avoient pu être choiſis par la providence pour les gouverner.

Une certaine opinion, prise de cette idée qu'il ne falloit pas répandre le sang des chrétiens, laquelle s'établit de plus en plus, lorsque les Mahométans eurent paru, fit que les crimes qui n'intéressoient pas directement la religion furent foiblement punis : on se contenta de crever les yeux, ou de couper le nez ou les cheveux, ou de mutiler de quelque maniere ceux qui avoient excité quelque révolte, ou attenté à la personne du prince : des actions pareilles purent se commettre sans danger, & même sans courage.

Un certain respect pour les ornemens impériaux fit que l'on jetta d'abord les yeux sur ceux qui oserent s'en revêtir. C'étoit un crime de porter ou d'avoir chez soi des étoffes de pourpre, mais, dès qu'un homme s'en vêtissoit, il étoit d'abord suivi, parce que le respect étoit plus attaché à l'habit qu'à la personne.

L'ambition étoit encore irritée par l'étrange manie de ces temps-là, n'y ayant guere d'homme considérable qui

n'eût, par devers lui, quelque prédiction qui lui promettoit l'empire.

Comme les maladies de l'eſprit ne ſe guériſſent guere, l'aſtrologie judiciaire & l'art de prédire par les objets vus dans l'eau d'un baſſin, avoient ſuccédé, chez les chrétiens, aux divinations par les entrailles des victimes ou le vol des oiſeaux, abolis avec le paganiſme. Des promeſſes vaines furent le motif de la plupart des entrepriſes téméraires des particuliers, comme elles devinrent la ſageſſe du conſeil des princes.

Les malheurs de l'empire croiſſant tous les jours, on fut naturellement porté à attribuer les mauvais ſuccès dans la guerre, & les traités honteux dans la paix, à la mauvaiſe conduite de ceux qui gouvernoient.

Les révolutions même firent les révolutions, & l'effet devint lui-même la cauſe. Comme les Grecs avoient vu paſſer ſucceſſivement tant de diverſes familles ſur le trône, ils n'étoient attachés à aucune; & la fortune ayant pris des empereurs dans toutes les conditions, il

n'y avoit pas de naiſſance aſſez baſſe, ni de mérite ſi mince, qui pût ôter l'eſpérance.

Pluſieurs exemples reçus dans la nation en formerent l'eſprit général, & firent les mœurs, qui regnent auſſi impérieuſement que les loix.

Il ſemble que les grandes entrepriſes ſoient, parmi nous, plus difficiles à mener que chez les anciens. On ne peut guere les cacher; parce que la communication eſt telle aujourd'hui entre les nations, que chaque prince a des miniſtres dans toutes les cours, & peut avoir des traîtres dans tous les cabinets.

L'invention des poſtes fait que les nouvelles volent & arrivent de toutes parts.

Comme les grandes entrepriſes ne peuvent ſe faire ſans argent, & que, depuis l'invention des lettres-de-change, les négocians en ſont les maîtres, leurs affaires ſont très-ſouvent liées avec les ſecrets de l'état; & ils ne négligent rien pour les pénétrer.

Des variations dans le change, ſans

une cauſe connue, font que bien des gens la cherchent, & la trouvent à la fin.

L'invention de l'Imprimerie, qui a mis les livres dans les mains de tout le monde; celle de la gravure, qui a rendu les cartes géographiques ſi communes; enfin l'établiſſement des papiers politiques, font aſſez connoître à chacun les intérêts généraux, pour pouvoir plus aiſément être éclaircis ſur les faits ſecrets.

Les conſpirations dans l'état ſont devenues difficiles; parce que, depuis l'invention des poſtes, tous les ſecrets particuliers ſont dans le pouvoir du public.

Les princes peuvent agir avec promptitude, parce qu'ils ont les forces de l'état dans leurs mains; les conſpirateurs ſont obligés d'agir lentement, parce que tout leur manque: mais, à préſent que tout s'éclaircit avec plus de facilité & de promptitude, pour peu que ceux-ci perdent de temps à s'arranger, ils ſont découverts.

CHAPITRE XXII.

Foiblesse de l'empire d'Orient.

PHOCAS, dans la confusion des choses, étant mal affermi, Héraclius vint d'Afrique, & le fit mourir : il trouva les provinces envahies & les légions détruites.

A peine avoit-il donné quelque remede à ces maux, que les Arabes sortirent de leur pays pour étendre la religion & l'empire que Mahomet avoit fondés d'une même main.

Jamais on ne vit des progrès si rapides : ils conquirent d'abord la Syrie, la Palestine, l'Egypte, l'Afrique, & envahirent la Perse.

Dieu permit que sa religion cessât en tant de lieux d'être dominante ; non pas qu'il l'eût abandonnée, mais parce que, qu'elle soit dans la gloire ou dans l'humiliation extérieure, elle est toujours également propre à produire son effet naturel, qui est de sanctifier.

La prospérité de la religion est différente de celles des empires. Un auteur célebre disoit qu'il étoit bien aise d'être malade, parce que la maladie est le vrai état du chrétien. On pourroit dire de même que les humiliations de l'église, sa dispersion, la destruction de ses temples, les souffrances de ses martyrs, sont le temps de sa gloire; & que, lorsqu'aux yeux du monde elle paroît triompher, c'est le temps ordinaire de son abaissement.

Pour expliquer cet événement fameux de la conquête de tant de pays par les Arabes, il ne faut pas avoir recours au seul enthousiasme. Les Sarrasins étoient, depuis long-temps, distingués parmi les auxiliaires des Romains & des Perses; les Osroéniens & eux étoient les meilleurs hommes de trait qu'il y eût au monde; Sévere, Alexandre & Maximin en avoient engagé à leur service autant qu'ils avoient pu, & s'en étoient servis avec un grand succès contre les Germains qu'ils désoloient de loin; sous Valens, les Goths ne pouvoient leur résis-

ter ; enfin, ils étoient, dans ces temps-là, la meilleure cavalerie du monde.

Nous avons dit que, chez les Romains, les légions d'Europe valoient mieux que celles d'Asie : c'étoit tout le contraire pour la cavalerie ; je parle de celle des Parthes, des Osroéniens, & des Sarrasins : & c'est ce qui arrêta les conquêtes des Romains ; parce que, depuis Antiochus, un nouveau peuple Tartare, dont la cavalerie étoit la meilleure du monde, s'empara de la haute Asie.

Cette cavalerie étoit pesante, & celle d'Europe étoit légere ; c'est aujourd'hui tout le contraire. La Hollande & la Frise n'étoient point, pour ainsi dire, encore faites ; & l'Allemagne étoit pleine de bois, de lacs & de marais, où la cavalerie servoit peu.

Depuis qu'on a donné un cours aux grands fleuves, ces marais se sont dissipés, & l'Allemagne a changé de face. Les ouvrages de Valentinien sur le Néker, & ceux des Romains sur le Rhin, ont fait bien des changemens ; &, le commerce s'étant établi, des pays qui



ne produisoient point de chevaux en ont donné, & on en a fait usage.

Constantin, fils d'Héraclius, ayant été empoisonné, & son fils Constant tué en Sicile, Constantin *le barbu*, son fils ainé, lui succéda : les grands des provinces d'Orient s'étant assemblés, ils voulurent couronner ses deux autres freres; soutenant que, comme il faut croire en la Trinité, aussi étoit-il raisonnable d'avoir trois empereurs.

L'histoire Grecque est pleine de traits pareils : &, le petit esprit étant parvenu à faire le caractere de la nation, il n'y eut plus de sagesse dans les entreprises, & l'on vit des troubles sans cause, & des révolutions sans motifs.

Une bigotterie universelle abattit les courages, & engourdit tout l'empire. Constantinople est, à proprement parler, le seul pays d'Orient, où la religion chrétienne ait été dominante. Or, cette lâcheté, cette paresse, cette mollesse des nations d'Asie, se mêlerent dans la dévotion même. Entre mille exemples, je ne veux que Philippicus, général de

Maurice, qui étant prêt de donner une bataille, se mit à pleurer, dans la considération du grand nombre de gens qui alloient être tués.

Ce sont bien d'autres larmes, celles de ces Arabes, qui pleurerent de douleur de ce que leur général avoit fait une treve qui les empêchoit de répandre le sang des chrétiens.

C'est que la différence est totale entre une armée fanatique & une armée bigotte : on le vit, dans nos temps modernes, dans une révolution fameuse, lorsque l'armée de Cromwel étoit comme celle des Arabes, & les armées d'Irlande & d'Ecosse comme celle des Grecs.

Une superstition grossiere, qui abaisse l'esprit autant que la religion l'éleve, plaça toute la vertu & toute la confiance des hommes dans une ignorante stupidité pour les images : & l'on vit des généraux lever un siege, & perdre une ville, pour avoir une relique.

La religion chrétienne dégénéra, sous l'empire Grec, au point où elle étoit de nos jours chez les Moscovites, avant

que le czar Pierre I eût fait renaître cette nation, & introduit plus de changemens dans un état qu'il gouvernoit, que les conquérans n'en font dans ceux qu'ils usurpent.

On peut aisément croire que les Grecs tomberent dans une espece d'idolâtrie. On ne soupçonnera pas les Italiens ni les Allemands de ces temps-là d'avoir été peu attachés au culte extérieur : cependant, lorsque les historiens Grecs parlent du mépris des premiers pour les reliques & les images, on diroit que ce sont nos controversistes qui s'échauffent contre Calvin. Quand les Allemands passerent pour aller dans la Terre sainte, Nicétas dit que les Arméniens les reçurent comme amis, parce qu'ils n'adoroient pas les images. Or si, dans la maniere de penser des Grecs, les Italiens & les Allemands ne rendoient pas assez de culte aux images, quel devoit être l'énormité du leur?

Il pensa bien y avoir, en Orient, à-peu-près la même révolution qui arriva, il y a environ deux siecles, en Oc-

cident ; lorſqu'au renouvellement des lettres, comme on commença à ſentir les abus & les déréglemens où l'on étoit tombé, tout le monde cherchant un remede au mal, des gens hardis & trop peu dociles déchirerent l'égliſe, au-lieu de la réformer.

Léon l'*Iſaurien*, Conſtantin *Copronyme*, Léon ſon fils, firent la guerre aux images : &, après que le culte en eut été rétabli par l'impératrice Irene, Léon l'*Arménien*, Michel *le begue*, & Théophile, les abolirent encore. Ces princes crurent n'en pouvoir modérer le culte qu'en le détruiſant : ils firent la guerre aux moines qui incommodoient l'état ; &, prenant toujours les voies extrêmes, ils voulurent les exterminer par le glaive, au-lieu de chercher à les régler.

Les moines, accuſés d'idolâtrie par les partiſans des nouvelles opinions, leur donnerent le change, en les accuſant, à leur tour, de magie : & montrant au peuple les égliſes dénuées d'images & de tout ce qui avoit fait, juſques-là, l'objet de ſa vénération, ils ne lui laiſſerent

point imaginer qu'elles puſſent ſervir à d'autre uſage qu'à ſacrifier aux démons.

Ce qui rendoit la querelle ſur les images ſi vive, & fit que, dans la ſuite, les gens ſenſés ne pouvoient pas propoſer un culte modéré, c'eſt qu'elle étoit liée à des choſes bien tendres : il étoit queſtion de la puiſſance ; & les moines l'ayant uſurpée, ils ne pouvoient l'augmenter ou la ſoutenir, qu'en ajoutant ſans ceſſe au culte extérieur, dont ils faiſoient eux-mêmes partie. Voilà pourquoi les guerres contre les images furent toujours des guerres contre eux ; & que quand ils eurent gagné ce point, leur pouvoir n'eut plus de bornes.

Il arriva, pour lors, ce que l'on vit quelques ſiecles après, dans la querelle qu'eurent Barlaam & Acyndine contre les moines, & qui tourmenta cet empire juſqu'à ſa deſtruction. On diſputoit ſi la lumiere qui apparut autour de Jeſus-Chriſt, ſur le Thabor, étoit créée ou increée. Dans le fonds, les moines ne ſe ſoucioient pas plus qu'elle fût l'un que l'autre ; mais, comme Barlaam les

attaquoit directement eux-mêmes, il falloit néceſſairement que cette lumiere fût increéée.

La guerre que les empereurs iconoclaſtes déclarerent aux moines, fit que l'on reprit un peu les principes du gouvernement ; que l'on employa, en faveur du public, les revenus publics ; & qu'enfin on ôta au corps de l'état ſes entraves.

Quand je penſe à l'ignorance profonde dans laquelle le clergé Grec plongea les laïcs, je ne puis m'empêcher de les comparer à ces Scythes dont parle Hérodote, qui crevoient les yeux à leurs eſclaves, afin que rien ne pût les diſtraire & les empêcher de battre leur lait.

L'impératrice Théodora rétablit les images ; & les moines recommencerent à abuſer de la piété publique : ils parvinrent juſqu'à opprimer le clergé ſéculier même : ils occuperent tous les grands ſieges, & exclurent, peu-à-peu, tous les eccléſiaſtiques de l'épiſcopat ; c'eſt ce qui rendit ce clergé intolérable : &, ſi l'on en fait le parallele avec le clergé Latin,

ſi l'on compare la conduite des papes avec celle des patriarches de Conſtantinople, on verra des gens auſſi ſages que les autres étoient peu ſenſés.

Voici une étrange contradiction de l'eſprit humain. Les miniſtres de la religion, chez les premiers Romains, n'étant pas exclus des charges & de la ſociété civile, s'embarraſſerent peu de ſes affaires. Lorſque la religion chrétienne fut établie, les eccléſiaſtiques, qui étoient plus ſéparés des affaires du monde, s'en mêlerent avec modération : mais lorſque, dans la décadence de l'empire, les moines furent le ſeul clergé, ces gens, deſtinés par une profeſſion plus particuliere à fuir & à craindre les affaires, embraſſerent toutes les occaſions qui purent leur y donner part ; ils ne ceſſerent de faire du bruit par-tout, & d'agiter ce monde qu'ils avoient quitté.

Aucune affaire d'état, aucune paix, aucune guerre, aucune treve, aucune négociation, aucun mariage ne ſe traita que par le miniſtere des moines ; les conſeils du prince en furent remplis, &

les aſſemblées de la nation preſque toutes compoſées.

On ne ſauroit croire quel mal il en réſulta. Ils affoiblirent l'eſprit des princes, & leur firent faire imprudemment même les choſes bonnes. Pendant que Baſile occupoit les ſoldats de ſon armée de mer à bâtir une égliſe à ſaint Michel, il laiſſa piller la Sicile par les Sarraſins, & prendre Syracuſe : & Léon ſon ſucceſſeur, qui employa ſa flotte au même uſage, leur laiſſa occuper Tauroménie & l'Iſle de Lemnos.

Andronic Paléologue abandonna la marine, parce qu'on l'aſſura que dieu étoit ſi content de ſon zele pour la paix de l'égliſe, que ſes ennemis n'oſeroient l'attaquer. Le même craignoit que dieu ne lui demandât compte du temps qu'il employoit à gouverner ſon état, & qu'il déroboit aux affaires ſpirituelles.

Les Grecs, grands parleurs, grands diſputeurs, naturellement ſophiſtes, ne ceſſerent d'embrouiller la religion par des controverſes. Comme les moines avoient un grand crédit à la cour, toujours d'au-

tant plus foible qu'elle étoit plus corrompue, il arrivoit que les moines & la cour se corrompoient réciproquement, & que le mal étoit dans tous les deux; d'où il suivoit que toute l'attention des empereurs étoit occupée quelquefois à calmer, souvent à irriter des disputes théologiques qu'on a toujours remarqué devenir frivoles à mesure qu'elles sont plus vives.

Michel Paléologue, dont le regne fut tant agité par des disputes sur la religion, voyant les affreux ravages des Turcs dans l'Asie, disoit, en soupirant, que le zele téméraire de certaines personnes, qui en décriant sa conduite avoient soulevé ses sujets contre lui, l'avoit obligé d'appliquer tous ses soins à sa propre conservation, & de négliger la ruine des provinces. " Je me suis contenté, disoit-il, de pourvoir à ces parties éloignées par le ministere des gouverneurs, qui m'en ont dissimulé les besoins, soit qu'ils fussent gagnés par argent, soit qu'ils appréhendassent d'être punis. "

Les patriarches de Conſtantinople avoient un pouvoir immenſe. Comme dans les tumultes populaires, les empereurs & les grands de l'état ſe retiroient dans les égliſes, que le patriarche étoit maître de les livrer ou non, & exerçoit ce droit à ſa fantaiſie, il ſe trouvoit toujours, quoiqu'indirectement, arbitre de toutes les affaires publiques.

Lorſque le vieux Andronic fit dire au patriarche qu'il ſe mêlât des affaires de l'égliſe, & le laiſſât gouverner celles de l'empire ; " C'eſt, lui répondit le patriarche, comme ſi le corps diſoit à „ l'ame : Je ne prétends avoir rien de „ commun avec vous, & je n'ai que „ faire de votre ſecours pour exercer „ mes fonctions. „

De ſi monſtrueuſes prétentions étant inſupportables aux princes, les patriarches furent très-ſouvent chaſſés de leur ſiege. Mais, chez une nation ſuperſtitieuſe, où l'on croyoit abominables toutes les fonctions eccléſiaſtiques qu'avoit pu faire un patriarche qu'on croyoit intrus, cela produiſit des ſchiſmes conti-

nuels; chaque patriarche, l'ancien, le nouveau, le plus nouveau, ayant chacun leurs sectateurs.

Ces sortes de querelles étoient bien plus tristes que celles qu'on pouvoit avoir sur le dogme, parce qu'elles étoient comme une hydre qu'une nouvelle déposition pouvoit toujours reproduire.

La fureur des disputes devint un état si naturel aux Grecs; que, lorsque Cantacuzene prit Constantinople, il trouva l'empereur Jean & l'impératrice Anne occupés à un concile contre quelques ennemis des moines: &, quand Mahomet II l'assiégea, il ne put suspendre les haines théologiques; & on y étoit plus occupé du concile de Florence que de l'armée des Turcs.

Dans les disputes ordinaires, comme chacun sent qu'il peut se tromper, l'opiniâtreté & l'obstination ne sont pas extrêmes: mais, dans celles que nous avons sur la religion, comme, par la nature de la chose, chacun croit être sûr que son opinion est vraie, nous nous indignons contre ceux qui, au-lieu de chan-

ger eux-mêmes, s'obstinent à nous faire changer.

Ceux qui liront l'histoire de Pachymere connoîtront bien l'impuissance où étoient & où seront toujours les théologiens, par eux-mêmes, d'accommoder jamais leurs différends. On y voit un empereur qui passe sa vie à les assembler, à les écouter, à les rapprocher; on voit, de l'autre, une hydre de disputes qui renaissent sans cesse; & l'on sent qu'avec la même méthode, la même patience, les mêmes espérances, la même envie de finir, la même simplicité pour les intrigues, le même respect pour leurs haines, ils ne se seroient jamais accommodés jusqu'à la fin du monde.

En voici un exemple bien remarquable. A la sollicitation de l'empereur, les partisans du patriarche Arsene firent une convention avec ceux qui suivoient le patriarche Joseph, qui portoit que les deux partis écriroient leurs prétentions, chacun sur un papier; qu'on jetteroit les deux papiers dans un brasier; que, si

l'un des deux demeuroit entier, le jugement de dieu feroit fuivi; & que, fi tous les deux étoient confumés ils renonceroient à leurs différends. Le feu dévora les deux papiers; les deux partis fe réunirent, la paix dura un jour; mais, le lendemain, ils dirent que leur changement auroit dû dépendre d'une perfuafion intérieure, & non pas du hafard; & la guerre recommença plus vive que jamais.

On doit donner une grande attention aux difputes des théologiens, mais il faut la cacher autant qu'il eft poffible; la peine qu'on paroît prendre à les calmer les accréditant toujours, en faifant voir que leur maniere de penfer eft fi importante, qu'elle décide du repos de l'état & de la fûreté du prince.

On ne peut pas plus finir leurs affaires en écoutant leurs fubtilités, qu'on ne pourroit abolir les duels en établiffant des écoles où l'on raffineroit fur le point d'honneur.

Les empereurs Grecs eurent fi peu de prudence, que quand les difputes furent

endormies, ils eurent la rage de les réveiller. Anaſtaſe, Juſtinien, Héraclius, Manuel Comnene, propoſerent des points de foi à leur clergé & à leur peuple, qui auroit méconnu la vérité dans leur bouche, quand même ils l'auroient trouvée. Ainſi, péchant toujours dans la forme, & ordinairement dans le fonds, voulant faire voir leur pénétration qu'ils auroient pu ſi bien montrer dans tant d'autres affaires qui leur étoient confiées, ils entreprirent des diſputes vaines ſur la nature de dieu, qui, ſe cachant aux ſavans, parce qu'ils ſont orgueilleux, ne ſe montre pas mieux aux grands de la terre.

C'eſt une erreur de croire qu'il y ait dans le monde une autorité humaine à tous les égards deſpotique; il n'y en a jamais eu, & il n'y en aura jamais; le pouvoir le plus immenſe eſt toujours borné par quelque coin. Que le grand-ſeigneur mette un nouvel impôt à Conſtantinople, un cri général lui fait d'abord trouver des limites qu'il n'avoit pas connues. Un roi de Perſe peut bien con-

traindre

traindre un fils de tuer ſon pere, ou un pere de tuer ſon fils; mais, obliger ſes ſujets de boire du vin, il ne le peut pas. Il y a, dans chaque nation, un eſprit général, ſur lequel la puiſſance même eſt fondée; quand elle choque cet eſprit, elle ſe choque elle-même, & elle s'arrête néceſſairement.

La ſource la plus empoiſonnée de tous les malheurs des Grecs, c'eſt qu'ils ne connurent jamais la nature ni les bornes de la puiſſance eccléſiaſtique & de la ſéculiere; ce qui fit que l'on tomba, de part & d'autre, dans des égaremens continuels.

Cette grande diſtinction, qui eſt la baſe ſur laquelle poſe la tranquillité des peuples, eſt fondée, non-ſeulement ſur la religion, mais encore ſur la raiſon & la nature, qui veulent que des choſes réellement ſéparées, & qui ne peuvent ſubſiſter que ſéparées, ne ſoient jamais confondues.

Quoique, chez les anciens Romains, le clergé ne fît pas un corps ſéparé, cette diſtinction y étoit auſſi connue que

parmi nous. Claudius avoit consacré à la Liberté la maison de Cicéron, lequel, revenu de son exil, la demanda : les pontifes deciderent que, si elle avoit été consacrée sans un ordre exprès du peuple, on pouvoit la lui rendre sans blesser la religion. " Ils ont déclaré, dit
„ Cicéron, qu'ils n'avoient examiné que
„ la validité de la consécration, & non
„ la loi faite par le peuple ; qu'ils
„ avoient jugé le premier chef comme
„ pontifes, & qu'ils jugeroient le second
„ comme sénateurs. „

CHAPITRE XXIII.

1. *Raison de la durée de l'empire d'Orient.* 2. *Sa destruction.*

APRÈS ce que je viens de dire de l'empire Grec, il est naturel de demander comment il a pu subsister si longtemps. Je crois pouvoir en donner les raisons.

Les Arabes l'ayant attaqué, & en ayant

conquis quelques provinces, leurs chefs ſe diſputerent le caliphat ; & le feu de leur premier zele, ne produiſit plus que des diſcordes civiles.

Les mêmes Arabes ayant conquis la Perſe, & s'y étant diviſés ou affoiblis, les Grecs ne furent plus obligés de tenir ſur l'Euphrate les principales forces de leur empire.

Un architecte, nommé Callinique, qui étoit venu de Syrie à Conſtantinople, ayant trouvé la compoſition d'un feu que l'on ſouffloit par un tuyau, & qui étoit tel, que l'eau & tout ce qui éteint les feux ordinaires, ne faiſoit qu'en augmenter la violence; les Grecs, qui en firent uſage, furent en poſſeſſion, pendant pluſieurs ſiecles, de brûler toutes les flottes de leurs ennemis, ſur-tout celles des Arabes qui venoient, d'Afrique ou de Syrie, les attaquer juſqu'à Conſtantinople.

Ce feu fut mis au rang des ſecrets de l'état : & Conſtantin Porphyrogénete, dans ſon ouvrage dédié à Romain ſon fils, ſur l'adminiſtration de l'empire,

l'avertit que, lorſque les Barbares lui demanderont du *feu grégeois*, il doit leur répondre qu'il ne lui eſt pas permis de leur en donner; parce qu'un ange, qui l'apporta à l'empereur Conſtantin, défendit de le communiquer aux autres nations; & que ceux qui avoient oſé le faire, avoient été dévorés par le feu du ciel, dès qu'ils étoient entrés dans l'égliſe.

Conſtantinople faiſoit le plus grand & preſque le ſeul commerce du monde, dans un temps où les nations Gothiques d'un côté, & les Arabes de l'autre, avoient ruiné le commerce & l'induſtrie par-tout ailleurs : les manufactures de ſoie y avoient paſſé de Perſe; &, depuis l'invaſion des Arabes, elles furent fort négligées dans la Perſe même. D'ailleurs, les Grecs étoient maîtres de la mer; cela mit dans l'état d'immenſes richeſſes, &, par conſéquent, de grandes reſſources; & ſitôt qu'il eut quelque relâche, on vit d'abord reparoître la proſpérité publique.

En voici un grand exemple. Le vieux

Andronic Comnene étoit le Néron des Grecs : mais comme, parmi tous ses vices, il avoit une fermeté admirable pour empêcher les injustices & les vexations des grands, on remarqua que pendant trois ans qu'il régna, plusieurs provinces se rétablirent.

Enfin les Barbares, qui habitoient les bords du Danube, s'étant établis, ils ne furent plus si redoutables, & servirent même de barriere contre d'autres Barbares.

Ainsi, pendant que l'empire étoit affaissé sous un mauvais gouvernement, des causes particulieres le soutenoient. C'est ainsi que nous voyons aujourd'hui quelques nations de l'Europe se maintenir, malgré leur foiblesse, par les trésors des Indes; les états temporels du pape, par le respect que l'on a pour le souverain; & les corsaires de Barbarie, par l'empêchement qu'ils mettent au commerce des petites nations, ce qui les rend utiles aux grandes.

L'empire des Turcs est à présent, à-peu-près, dans le même degré de foi-

bleſſe où étoit autrefois celui des Grecs: mais il ſubſiſtera long-temps; car ſi quelque prince que ce fût mettoit cet empire en péril, en pourſuivant ſes conquêtes, les trois puiſſances commerçantes de l'Europe connoiſſent trop leurs affaires pour n'en pas prendre la défenſe ſur le champ.

C'eſt leur félicité que Dieu ait permis qu'il y ait dans le monde des Turcs & des Eſpagnols, les hommes du monde les plus propres à poſſéder inutilement un grand empire.

Dans le temps de Baſile Porphyrogénete, la puiſſance des Arabes fut détruite en Perſe. Mahomet, fils de Sambraël, qui y régnoit, appella du Nord trois mille Turcs en qualité d'auxiliaires. Sur quelque mécontentement, il envoya une armée contre eux; mais ils la mirent en fuite. Mahomet, indigné contre ſes ſoldats, ordonna qu'ils paſſeroient devant lui vêtus en robes de femmes; mais ils ſe joignirent aux Turcs, qui d'abord allerent ôter la garniſon qui gardoit le pont de l'Araxe, & ouvrirent le paſſage

à une multitude innombrable de leurs compatriotes.

Après avoir conquis la Perfe, ils fe répandirent, d'Orient en Occident, fur les terres de l'empire; & Romain Diogene ayant voulu les arrêter, ils le prirent prifonnier, & foumirent prefque tout ce que les Grecs avoient en Afie jufqu'au Bofphore.

Quelque temps après, fous le regne d'Alexis Comnene, les Latins attaquerent l'Occident. Il y avoit long-temps qu'un malheureux fchifme avoit mis une haine implacable entre les nations des deux rites: & elle auroit éclaté plutôt, fi les Italiens n'avoient plus penfé à réprimer les empereurs d'Allemagne qu'ils craignoient, que les empereurs Grecs qu'ils ne faifoient que haïr.

On étoit dans ces circonftances, lorfque tout-à-coup il fe répandit en Europe, une opinion religieufe, que les lieux où Jefus-Chrift étoit né, ceux où il avoit fouffert, étant profanés par les infideles, le moyen d'effacer fes péchés étoit de prendre les armes pour les en

chasser. L'Europe étoit pleine de gens qui aimoient la guerre, qui avoient beaucoup de crimes à expier, & qu'on leur proposoit d'expier en suivant leur passion dominante; tout le monde prit donc la croix & les armes.

Les croisés étant arrivés en Orient, assiégerent Nicée, & la prirent; ils la rendirent aux Grecs; &, dans la consternation des infideles, Alexis & Jean Comnene rechasserent les Turcs jusqu'à l'Euphrate.

Mais, quelque fut l'avantage que les Grecs pussent tirer des expéditions des croisés, il n'y avoit pas d'empereur qui ne frémît du péril de voir passer au milieu de ses états, & se succéder des héros si fiers & de si grandes armées.

Ils chercherent donc à dégoûter l'Europe de ces entreprises : & les croisés trouverent par-tout des trahisons, de la perfidie, & tout ce qu'on peut attendre d'un ennemi timide.

Il faut avouer que les François, qui avoient commencé ces expéditions, n'avoient rien fait pour se faire souffrir. Au

travers des invectives d'Andronic Comnene contre nous, on voit dans le fond que, chez une nation étrangere, nous ne nous contraignions point, & que nous avions pour lors les défauts qu'on nous reproche aujourd'hui.

Un comte François alla ſe mettre ſur le trône de l'empereur : le comte Baudouin le tira par le bras, & lui dit : „ Vous devez ſavoir que, quand on eſt „ dans un pays, il en faut ſuivre les „ uſages. Vraiment, voilà un beau pay- „ ſan, répondit-il, de s'aſſeoir ici, tan- „ dis que tant de capitaines ſont de- „ bout ! „

Les Allemands qui paſſerent enſuite, & qui étoient les meilleurs gens du monde, firent une rude pénitence de nos étourderies, & trouverent par-tout des eſprits que nous avions révoltés.

Enfin, la haine fut portée au dernier comble : &, quelques mauvais traitemens faits à des marchands Vénitiens, l'ambition, l'avarice, un faux zele, déterminerent les François & les Vénitiens à ſe croiſer contre les Grecs.

Ils les trouverent aussi peu aguerris que, dans ces derniers temps, les Tartares trouverent les Chinois. Les François se moquoient de leurs habillemens efféminés; ils se promenoient dans les rues de Constantinople, revêtus de leurs robes peintes; ils portoient à la main une écritoire & du papier par dérision pour cette nation qui avoit renoncé à la profession des armes; &, après la guerre, ils refuserent de recevoir dans leurs troupes quelque Grec que ce fût.

Ils prirent toute la partie d'Occident, & y élurent empereur le comte de Flandres, dont les états éloignés ne pouvoient donner aucune jalousie aux Italiens. Les Grecs se maintinrent dans l'Orient, séparés des Turcs par les montagnes, & des Latins par la mer.

Les Latins qui n'avoient point trouvé d'obstacles dans leurs conquêtes, en ayant trouvé une infinité dans leur établissement, les Grecs repasserent d'Asie en Europe, reprirent Constantinople, & presque tout l'Orient.

Mais ce nouvel empire ne fut que le

fantôme du premier, & n'en eut ni les ressources ni la puissance.

Il ne posséda guere, en Asie, que les provinces qui sont en-deçà du Méandre & du Sangare : la plupart de celles d'Europe furent divisées en de petites souverainetés.

De plus, pendant soixante ans que Constantinople resta entre les mains des Latins, les vaincus s'étant dispersés, & les conquérans occupés à la guerre, le commerce passa entiérement aux villes d'Italie ; & Constantinople fut privée de ses richesses.

Le commerce même de l'intérieur se fit par les Latins. Les Grecs, nouvellement rétablis, & qui craignoient tout, voulurent se concilier les Génois, en leur accordant la liberté de trafiquer sans payer de droits : & les Vénitiens, qui n'accepterent point de paix, mais quelques treves, & qu'on ne voulut pas irriter, n'en paierent pas non plus.

Quoiqu'avant la prise de Constantinople, Manuel Comnene eût laissé tomber la marine ; cependant, comme le com-

merce ſubſiſtoit encore, on pouvoit facilement la rétablir : mais quand, dans le nouvel empire, on l'eut abandonnée, le mal fut ſans remede, parce que l'impuiſſance augmenta toujours.

Cet état, qui dominoit ſur pluſieurs iſles, qui étoit partagé par la mer, & qui en étoit environné en tant d'endroits, n'avoit point de vaiſſeaux pour y naviger. Les provinces n'eurent plus de communication entre elles : on obligea les peuples de ſe réfugier plus avant dans les terres, pour éviter les pirates; &, quand ils l'eurent fait, on leur ordonna de ſe retirer dans les fortereſſes, pour ſe ſauver des Turcs.

Les Turcs faiſoient, pour lors, aux Grecs une guerre ſinguliere : ils alloient proprement à la chaſſe des hommes; ils traverſoient quelquefois deux cens lieues de pays pour faire leurs ravages. Comme ils étoient diviſés ſous pluſieurs ſultans, on ne pouvoit pas, par des préſens, faire la paix avec tous; & il étoit inutile de la faire avec quelques-uns. Ils s'étoient faits mahométans; & le zele

pour

pour leur religion les engageoit merveilleusement à ravager les terres des Chrétiens. D'ailleurs, comme c'étoient les peuples les plus laids de la terre, leurs femmes étoient affreuses comme eux; &, dès qu'ils eurent vu des Grecques, ils n'en purent plus souffrir d'autres. Cela les porta à des enlevemens continuels. Enfin, ils avoient été de tout temps adonnés aux brigandages; & c'étoient ces mêmes Huns qui avoient autrefois causé tant de maux à l'empire Romain.

Les Turcs inondant tout ce qui restoit à l'empire Grec en Asie, les habitans qui purent leur échapper fuirent devant eux jusqu'au Bosphore; & ceux qui trouverent des vaisseaux se réfugierent dans la partie de l'empire qui étoit en Europe; ce qui augmenta considérablement le nombre de ses habitans: mais il diminua bientôt. Il y eut des guerres civiles si furieuses, que les deux factions appellerent divers sultans Turcs; sous cette condition, aussi extravagante que barbare, que tous les habitans qu'ils prendroient dans les pays du parti contraire

feroient menés en efclavage; & chacun, dans la vue de ruiner fes ennemis, concourut à détruire la nation.

Bajazet ayant foumis tous les autres fultans, les Turcs auroient fait pour lors ce qu'ils firent depuis fous Mahomet II, s'ils n'avoient pas été eux-mêmes fur le point d'être exterminés par les Tartares.

Je n'ai pas le courage de parler des miferes qui fuivirent : je dirai feulement que, fous les derniers empereurs, l'empire, réduit aux fauxbourgs de Conftantinople, finit comme le Rhin, qui n'eft plus qu'un ruiffeau lorfqu'il fe perd dans l'Océan.

FIN DES CONSIDÉRATIONS, &c.


BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
SEVILLA

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAP. I. 1. *Commencemens de Rome. 2. Ses guerres.* 1

CH. II. *De l'art de la guerre, chez les Romains.* 14

CH. III. *Comment les Romains purent s'agrandir.* 23

CH. IV. 1. *Des Gaulois.* 2. *De Pyrrhus.* 3. *Parallele de Carthage & de Rome.* 4. *Guerre d'Annibal.* 28

CH. V. *De l'état de la Grece, de la Macédoine, de la Syrie & de l'Egypte, après l'abaissement des Carthaginois.* 45

CH. VI. *De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre tous les peuples.* 63

CH. VII. *Comment Mithridate put résister.* 81

CH. VIII. *Des divisions qui furent toujours dans la ville.* 86

CH. IX. *Deux causes de la perte de Rome.* 95

CH. X. *De la corruption des Romains.* 104
CH. XI. 1. *De Sylla.* 2. *De Pompée & César.* 107
CH. XII. *De l'état de Rome, après la mort de César.* 127
CH. XIII. AUGUSTE. 136
CH. XIV. TIBERE. 149
CH. XV. *Des empereurs depuis Caïus Caligula, jusqu'à Antonin.* 158
CH. XVI. *De l'état de l'Empire, depuis Antonin jusqu'à Probus.* 173
CH. XVII. *Changement dans l'état.* 191
CH. XVIII. *Nouvelles maximes prises par les Romains.* 203
CH. XIX. 1. *Grandeur d'Attila.* 2. *Cause de l'établissement des Barbares.* 3. *Raisons pourquoi l'empire d'occident fut le premier abattu.* 213
CH. XX. 1. *Des conquêtes de Justinien.* 2. *De son gouvernement.* 225
CH. XXI. *Désordre de l'empire d'Orient.* 239
CH. XXII. *Foiblesse de l'empire d'Orient.* 248
CH. XXIII. 1. *Raison de la durée de l'empire d'Orient.* 2. *Sa destruction.* 266

Fin de la Table des Chapitres.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans les Considérations sur les Romains.

A.

Acarnaniens, ravagés par la Macédoine & l'Étolie, *Page* 49
Achaïens : État des affaires de ce peuple, 48
Actium (Bataille d') gagnée par Auguste sur Antoine, 38
ACYNDINE & BARLAAM. Leur querelle contre les moines Grecs, 255
Adresse. Sa définition, 16
ADRIEN (l'empereur) abandonne les conquêtes de Trajan, 172
— On en murmure, *ibid.*
— Rétablit la discipline militaire, 183
Affranchissement des esclaves : Auguste y met des bornes, 145

Affranchissement. Motifs qui les avoient rendus fréquens, 146
Afrique (Ville d'), dépendantes des Carthaginois, mal fortifiées, 34
Agriculture (l') & la guerre étoient les deux seules professions des citoyens Romains, 106
AGRIPPA, général d'Octave, vient à bout de Sextus Pompée, 136
ALEXANDRE, successeur d'Héliogabale, tué par les soldats Romains, 185
ALEXIS COMNENE : Evénemens arrivés sous son regne, 271
— & JEAN COMNENE repoussent les Turcs jusqu'à l'Euphrate, 272
Allemagne : Ses forêts élaguées, ses marais desséchés, 250
Allemands croisés, paient cher les fautes des croisés François, 273
Alliés (le titre d') du peuple Romain très-recherché, quoiqu'il emportât avec soi un véritable esclavage, 67
AMALASONTE, reine des Goths, fournit des vivres à Bélisaire, 231
Ambassadeurs Romains parloient par-tout avec hauteur, 65

Ambition, mal très-commun dans l'empire Grec : pourquoi, 244

Anarchie, regne à Rome pendant les guerres civiles, 141

ANDRONIC PALÉOLOGUE abandonne la marine ; par quelle raison, 258

— Réponse insolente d'un patriarche de Constantinople au vieux Andronic, 260

— Passe sa vie à discuter des subtilités théologiques, 261

ANDRONIC COMNENE : le Néron des Grecs, 269

Angleterre : Sagesse de son gouvernement, 95

ANNIBAL : à quoi il dut ses victoires contre les Romains, 37

— Obstacles sans nombre qu'il eut à surmonter. 40

— Justifié du reproche qu'on lui fait communément de n'avoir point assiégé Rome immédiatement après la bataille, & d'avoir laissé amollir ses troupes à Capoue, 43

— Ce furent ses conquêtes mêmes qui changerent sa fortune, 44

— Critique de l'auteur, sur la façon

dont Tite-Live fait parler ce grand capitaine, *ibid.*
ANNIBAL réduit, par Scipion, à une guerre défensive. Il perd une bataille contre le général Romain, 46
ANTIOCHUS : Sa mauvaise conduite dans la guerre qu'il fit aux Romains, 58
— Traité déshonorant qu'il fit avec eux, 59
ANTOINE s'empare du livre des raisons de César, 128
— Fait l'oraison funebre de César, 129
— Veut se faire donner le gouvernement de la Gaule cisalpine, au préjudice de Décimus Brutus, qui en est revêtu, 131
— Défait à Modene, 132
— Se joint avec Lépide & Octave, 133
— Poursuivent Brutus & Cassius, *ibid.*
— Jure de rétablir la république : perd la bataille d'actium, 138
— Une troupe de gladiateurs lui reste fidelle dans ses désastres, *ibid. & suiv.*
ANTONIUS (les deux), empereurs chéris & respectés, 173
APPIEN, historien des guerres de Marius & de Sylla, 107

APPIUS CLAUDIUS diſtribue le menu peuple de Rome dans les quatre tribus de la ville, 93
Arabes : Leurs conquêtes rapides, 248
— Étoient les meilleurs hommes de trait, 249
— Bons cavaliers, 250
— Leurs diviſions favorables à l'empire d'Orient, 267
— Leur puiſſance détruite en Perſe, 270
ARCADIUS fait alliance avec les Wiſigoths, 221
Archers Crétois, autrefois les plus eſtimés, 22
Arianiſme étoit la ſecte dominante des Barbares devenus Chrétiens, 226
— Secte qui domina quelque temps dans l'empire, *ibid.*
— Quelle en étoit la doctrine, 244
Ariſtocratie ſuccede, dans Rome, à la monarchie, 86, 87
— Se transforme peu-à-peu, en démocratie, *ibid.*
Armées Romaines n'étoient pas fort nombreuſes, 20
— Les mieux diſciplinées qu'il y eut, 21

Armées Romaines navales, autrefois plus nombreuſes qu'elles ne le ſont, 38, 40
— Dans les guerres civiles de Rome, n'avoient aucun objet déterminé, 139
— Ne s'attachoient qu'à la fortune du chef, *ibid.*
— Sous les empereurs exerçoient la magiſtrature ſuprême, 186, 187
— Dioclétien diminue leur puiſſance : par quels moyens, 191, & *ſuiv.*
— Les grandes armées, tant de terre, que de mer, plus embarraſſantes, que propres à faire réuſſir une entrepriſe, 230
Armes : Les ſoldats Romains ſe laſſent de leurs armes, 208
— Un ſoldat Romain étoit puni de mort pour avoir abandonné ſes armes, 210
ARSENE & JOSEPH ſe diſputent le ſiege de Conſtantinople : acharnement de leurs partiſans, 262
Arts. Comment ils ſe ſont introduits chez les différens peuples, 7
— & commerce étoient réputés, chez les Romains, des occupations ſerviles, 106

Asie, région que n'ont jamais quitté le luxe & la mollesse, 57
Association de plusieurs villes Grecques, 48
— de plusieurs princes à l'empire Romain, 86, 191
— Regardée, par les Chrétiens, comme une des causes de l'affoiblissement de l'empire, 213
Astrologie judiciaire, fort en vogue dans l'empire Grec, 244
Athamanes, ravagés par la Macédoine & l'Étolie, 49
Athéniens : État de leurs affaires après les guerres puniques, *ibid.*
ATTILA soumet tout le Nord, & rend les deux empires tributaires, 215, 216
— Si ce fut par modération qu'il laissa subsister les Romains, 217
— Dans quel asservissement il tenoit les deux empires, *ibid.*
— Son portrait, 218
— Son union avec Genséric, 221
Avares (les) attaquent l'empire d'Orient, 241
AUGUSTE, surnom d'Octave, 140
— Commence à établir une forme de gouvernement nouvelle, *ibid. & suiv.*

AUGUSTE. Ses motifs ſecrets, & le plan de ſon gouvernement, 140 & *ſuiv.*
— Parallele de ſa conduite avec celle de Céſar, 142
— S'il a jamais eu véritablement le deſſein de ſe démettre de l'empire, 143
— Parallele d'Auguſte & de Sylla, *ibid.*
— Eſt très-réſervé à accorder le droit de bourgeoiſie, 145
— Met un gouverneur & une garniſon dans Rome, 147
— Aſſigne des fonds pour le paiement des troupes de terre & de mer, *ibid.*
— Avoit ôté au peuple la puiſſance de faire des loix. 152
AUGUSTIN (ſaint) réfute la lettre de Symmaque, 215 & *ſuiv.*
Autorité : Il n'en eſt pas de plus abſolue que celle d'un prince qui ſuccede à une république, 164

B.

BAJAZET manque la conquête de l'empire d'Orient : par quelle raiſon, 278
Baléares (les) étoient eſtimés d'excellens frondeurs, 22

Barbares

Barbares devenus redoutables aux Romains, 187, 217
— Incursions des Barbares sur les terres de l'empire Romain, sous Gallus, 188
— & sur celui d'Allemagne, qui lui a succédé, 189
— Rome les repousse, *ibid.*
— Leurs irruptions sous Constantius, 199
— Les empereurs les éloignent quelquefois avec de l'argent, 203, 204
— Epuisoient ainsi les richesses des Romains, *ibid.*
— Employés dans les armées Romaines à titre d'auxiliaires, 205
— Ne veulent pas se soumettre à la discipline Romaine, 210
— Obtiennent, en Occident, des terres aux extrémités de l'empire, 222
— Auroient pu devenir Romains, 223
— S'entre-détruisent la plupart, 225
— En devenant Chrétiens, embrassent l'arianisme, 226
— Leur politique, leurs mœurs, *ibid.*
— Différentes manieres de combattre des diverses nations barbares, 228

Barbares : ce ne furent pas les plus forts qui firent les meilleurs établiſſemens, 229
— Une fois établis, en devenoient moins redoutables, 227
BARLAAM & ACYNDINE : Leur querelle contre les moines Grecs, 255
BASILE (l'empereur) laiſſe perdre la Sicile par ſa faute, 258
— PORPHYROGÉNETE : Extinction de la puiſſance des Arabes en Perſe, ſous ſon regne, 270
Batailles navales dépendent plus, à préſent, des gens de mer que des ſoldats, 40
Bataille perdue, plus funeſte par le découragement qu'elle occaſionne, que par la perte réelle qu'elle cauſe, 41
BAUDOUIN, comte de Flandre, couronné empereur par les Latins, 174
BÉLISAIRE : A quoi il attribue ſes ſuccès, 226
— Débarque en Afrique, pour attaquer les Vandales, n'ayant que cinq mille ſoldats, 229
— Ses exploits & ſes victoires. Portrait de ce général, 230, 231

Béotiens : Portrait de ce peuple, 48
Bigotisme énerve le courage des Grecs, 251
— Effets contraires du bigotisme & du fanatisme, 252
Bythinie : Origine de ce royaume, 55
Bled (distribution de), dans les siecles de la république, & sous les empereurs, 196
Bleus & verds : Factions qui divisoient l'empire d'Orient, 233
— Justinien favorise les bleus, 134
Bourgeoisie Romaine (le droit de) accordé à tous les alliés de Rome, 98, 99
— Inconvéniens qui en résultent, *ibid.*
Boussole (l'invention de la) a porté la marine à une grande perfection, 39
Brigue, introduite à Rome, sur-tout pendant les guerres civiles, 140, 141
BRUTUS & CASSIUS font une faute funeste à la république, 119
— Se donnent tous deux la mort, 133
Butin : Comment il se partageoit chez les Romains, 8

C.

CALIGULA : Portrait de cet empereur. Il rétablit les comices, 158
— Supprime les accusations du crime de *lese-majesté*, *ibid.*
— Bizarrerie dans sa cruauté, 162
— Il est tué : Claude lui succede, *ibid.*
CALLINIQUE, inventeur du feu grégeois, 267
Campanie : Portrait des peuples qui l'habitoient, 11
Cannes (Bataille de), perdue par les Romains contre les Carthaginois, 41
— Fermeté du sénat Romain, malgré cette perte, *ibid.*
Capouans, peuple oisif & voluptueux, 11
Cappadoce : Origine de ce royaume, 55
CARACALLA : Caractere & conduite de cet empereur, 179
— Augmente la paie des soldats, 180
— Met Géta son frere, qu'il a tué, au rang des dieux, 183
— Il est mis aussi au rang des dieux par l'empereur Macrin, son successeur & son meurtrier, *ibid.*

CARACALLA : Effet des profusions de cet empereur, 183
— Les soldats le regrettent, *ibid.*
Carthage : Portrait de cette république, lors de la premiere guerre punique, 29
— Parallele de cette république avec celle de Rome, 30 *& suiv.*
— N'avoit que des soldats empruntés, 33
Carthage : Son établissement moins solide que celui de Rome, 34
— Sa mauvaise conduite dans la guerre, 35
— Son gouvernement, dur, *ibid.*
— La fondation d'Alexandrie nuit à son commerce, 36
— Reçoit la paix des Romains, après la seconde guerre punique, à de dures conditions, 46
— Une des causes de la ruine de cette république, 94
CASSIUS & BRUTUS font une faute funeste à la république, 119
CATON (Mot de) sur le premier triumvirat, 114
— Conseilloit, après la bataille de Pharsale, de traîner la guerre en longueur, 119

CATON (Parallele de) avec Cicéron, 132, 133

Cavalerie Romaine, devenue auſſi bonne qu'aucune autre, 21, 22

— Lors de la guerre contre les Carthaginois, elle étoit inférieure à celle de cette nation, 37

— *Numide*, paſſage au ſervice des Romains, *ibid.*

— *Romaine*, n'étoit d'abord que l'onzieme partie de chaque légion : multipliée dans la ſuite, 208

— A moins beſoin d'être diſciplinée que l'infanterie, 209

— *Romaine*, exercée à tirer de l'arc, 227

— *d'Aſie*, étoit meilleure que celle d'Europe, 250

Cenſeurs. Quel étoit le pouvoir de ces magiſtrats, 92, & *ſuiv.*

— Ne pouvoient pas deſtituer un magiſtrat, *ibid.*

— Leurs fonctions, par rapport au cens, *ibid.*

Centuries, (Servius Tullius diviſe le peuple Romain par) *ibid.*

CÉSAR (Parallele de) avec Pompée & Crassus, 123, *& suiv.*
— Donne du dessous à Pompée, 115
— Ce qui le met en état d'entreprendre sur la liberté de sa patrie, *ibid.*
— Effraie autant Rome qu'avoit fait Annibal, 117
— Ses grandes qualités firent plus pour son élévation que sa fortune tant vantée, *ibid.*
— Poursuit Pompée en Grece, 118
— Si sa clémence mérite de grands éloges, 121
— Si l'on a eu raison de vanter sa diligence, *ibid. & suiv.*
— Tente de se faire mettre le diadême sur la tête, 122
— Méprise le sénat, & fait lui-même des sénatus-consultes, *ibid.*
— Conspiration contre lui, 124
— Si l'assassinat de César fut un vrai crime, 125
— Tous les actes qu'il avoit faits confirmés par le sénat, après sa mort, *ibid.*
— Ses obseques, 129

CÉSAR : Ses conjurés finissent presque tous leur vie malheureusement, 136
— Parallele de César avec Auguste, 142
— Extinction totale de sa maison, 166
Champ de Mars, 17
Change (Variations dans le) : on en tire des inductions, 246
Chemins publics, bien entretenus chez les Romains, 20
Chevaux. On en éleve en beaucoup d'endroits qui n'en avoient pas, 250
Chrétiens. Opinion où l'on étoit, dans l'empire Grec, qu'il ne falloit pas verser le sang des chrétiens, 244
Christianisme. Ce qui facilita son établissement dans l'empire Romain, 178
— Les païens le regardoient comme la cause de la chûte de l'empire Romain, 213, 214
— Fait place au mahométisme, dans une partie de l'Asie & de l'Afrique, 248
— Pourquoi dieu permit qu'il s'éteignît dans tant d'endroits, *ibid.*
CICÉRON (Conduite de), après la mort de César, 130
— Travaille à l'élévation d'Octave, 131

CICÉRON (Parallele de) avec Caton, 132
Civiles (les guerres) de Rome n'empêchent point son agrandissement, 119
— En général, elles rendent un peuple plus belliqueux & plus formidable à ses voisins, *ibid. & suiv.*
— De deux sortes en France, 140
CLAUDE (l'empereur) donne à ses officiers le droit d'administrer la justice, 164
Clémence (Si la) d'un usurpateur heureux mérite de grands éloges, 121
CLÉOPATRE fuit à la bataille d'Actium, 138
— Avoit sans doute en vue de gagner le cœur d'Octave, *ibid.*
Colonies Romaines, 36
Comices, devenus tumultueux, 100
Commerce : Raisons pourquoi la puissance où il éleve une nation n'est pas toujours de longue durée, 36
— & arts étoient réputés, chez les Romains, des occupations serviles, 106
COMMODE succede à Marc-Aurele, 174

COMNENE (Andronic) : Voyez ANDRONIC.
— (Alexis) : Voyez ALEXIS.
— (Jean) : Voyez JEAN.
— (Manuel) : Voyez MANUEL.
Conquêtes des Romains, lentes dans les commencemens, mais continues, 10
— Plus difficiles à conſerver qu'à faire, 44
Conjuration contre Céſar, 124, 125
Conjurations fréquentes dans les commencemens du regne d'Auguſte, *ibid.*
— Devenues plus difficiles qu'elles ne l'étoient chez les anciens. Pourquoi, 247
CONSTANTIN tranſporte le ſiege de l'empire en Orient, 195
— Diſtribue du bled à Conſtantinople & à Rome, *ibid.*
— Retire les légions Romaines, placées ſur les frontieres, dans l'intérieur des provinces : ſuites de cette innovation, 198
CONSTANT, petit-fils d'Héraclius par Conſtantin, tué en Sicile, 251
CONSTANTIN, fils d'Héraclius, empoiſonné, *ibid.*

CONSTANTIN *le barbu*, fils de Conftant, fuccede à fon pere, 251
Conftantinople. Ainfi nommée du nom de Conftantin, 196
— Divifée en deux factions, 234
— Pouvoir immenfe de fes patriarches, 260
— Se foutenoit, fous les derniers empereurs Grecs, par fon commerce, 268
— Prife par les croifés, 273
— Reprife par les Grecs, 274
— Son commerce ruiné, 275
CONSTANTIUS envoie Julien dans les Gaules, 199
Confuls annuels. Leur établiffement à Rome, 7
CORIOLAN. Sur quel ton le fénat traite avec lui, 41
Courage Guerrier. Sa définition, 20
Croifades, 273
Croifés, font la guerre aux Grecs, & couronnent empereur le comte de Flandre, 274
— Poffedent Conftantinople pendant foixante ans, 275

Cynocéphales (journée des) , où Philippe eſt vaincu par les Etoliens unis aux Romains, 53

D.

Danoiſes (les troupes de terre) preſque toujours battues par celles de Suede, depuis près de deux ſiecles. 207

Danſe, chez les Romains n'étoit point un exercice étranger à l'art militaire, 17

Décadence de la grandeur Romaine : ſes cauſes, 95 *& ſuiv.*

1. Les guerres dans les pays lointains, 97
2. La conceſſion du droit de bourgeoiſie Romaine à tous les alliés, 98
3. L'inſuffiſance de ſes loix dans ſon état de grandeur, 102
4. Dépravation des mœurs, 104 *& ſuiv.*
5. L'abolition des triomphes, 144
6. Invaſion des Barbares dans l'empire, 187 *& ſuiv.*
7. Troupes de Barbares auxiliaires incorporées en grand nombre dans les armées Romaines, 205

— Comparaiſon des cauſes générales de

la grandeur de Rome, avec celles de sa décadence, 209
Décadence de Rome : imputée par les chrétiens aux païens, & par ceux-ci aux chrétiens, 213, 214
Décemvirs, préjudiciables à l'agrandissement de Rome, 12
Deniers (distribution de) par les triomphateurs, 167
Dénombrement des habitans de Rome, comparé avec celui qui fut fait par Démétrius de ceux d'Athenes, 25, 26
— On en infere quelles étoient, lors de ces dénombremens, les forces de l'une & de l'autre ville, 25
Désertions. Pourquoi elles sont communes dans nos armées; pourquoi elles étoient rares dans celles des Romains, 19
Despotique. S'il y a une puissance qui le soit à tous égards, 264
Despotisme, opere plutôt l'oppression des sujets, que leur union, 101
Dictature. Son établissement, 89
DIOCLÉTIEN introduit l'usage d'associer plusieurs princes à l'empire, 191

Discipline militaire. Les Romains réparoient leurs pertes, en la rétabliſſant dans toute ſa vigueur, 18
— Adrien la rétablit : Sévere la laiſſe ſe relâcher, 184
— Pluſieurs empereurs maſſacrés, pour avoir tenté de la rétablir, 185
— Tout-à-fait anéantie chez les Romains, 208
— Les Barbares, incorporés dans les armées Romaines, ne veulent pas s'y ſoumettre, 210
— Comparaiſon de ſon ancienne rigidité avec ſon relâchement, *ibid.*
Diſputes, naturelles aux Grecs, 258, 261
— Opiniâtres en matiere de religion, *ibid.*
— Quels égards elles méritent de la part des ſouverains, 263
Divination par l'eau d'un baſſin, en uſage dans l'empire Grec, 245
Diviſions. S'appaiſent plus aiſément dans un état monarchique que dans un républicain, 30
— dans Rome, 86
DOMITIEN (l'empereur), monſtre de cruauté, 168

DRUSILE. L'empereur Caligula, son frere, lui fait décerner les honneurs divins, 162
DUILLIUS (le consul) gagne une bataille navale sur les Carthaginois, 40
DURONIUS (le tribun M.) chassé du sénat : pourquoi, 92

E.

École militaire des Romains, 16
Egypte. Idée du gouvernement de ce royaume après la mort d'Alexandre, 55
— Mauvaise conduite de ses rois, 60
— En quoi consistoient leurs principales forces, 61
— Les Romains les privent des troupes auxiliaires qu'ils tiroient de la Grece, *ibid.*
— conquise par Auguste, 196
Empereurs Romains étoient chefs nés des armées, 144
— Leur puissance grossit par degrés, 149
— Les plus cruels n'étoient point haïs du bas peuple : pourquoi, 161
— Etoient proclamés par les armées Romaines, 165

Empereurs Romains : Inconvénient de cette forme d'élection, 165
— Tâchent en vain de faire respecter l'autorité du sénat, 166
— Successeurs de Néron, jusqu'à Vespasien, 168
— Leur puissance pouvoit paroître plus tyrannique que celle des princes de nos jours : pourquoi, 175
— Souvent étrangers : pourquoi, 177 *& suiv.*
— Meurtres de plusieurs empereurs de suite, depuis Alexandre jusqu'à Dece inclusivement, 186
— qui rétablissent l'empire chancelant, 190
— Leur vie commence à être plus en sûreté, *ibid.*
— Menent une vie plus molle & moins appliquée aux affaires, 192
— Veulent se faire adorer, 194
— Peints de différentes couleurs, suivant les passions de leurs historiens, 199
— Plusieurs empereurs Grecs haïs de leurs sujets, pour cause de religion, 243

Empereurs. Diſpoſitions des peuples à leur égard, 245
— Réveillent les diſputes théologiques, au-lieu de les aſſoupir, 263
— Laiſſent tout-à-fait périr la marine, 275
Empire Romain : ſon établiſſement, 142 *& ſuiv.*
— Comparé au gouvernement d'Alger, 186
— Inondé par divers peuples barbares, 187
— Les repouſſe, & s'en débarraſſe, 190
— Aſſociation de pluſieurs princes à l'empire, 191
— Partage de l'empire, 195
— d'Orient. Voyez *Orient*.
— d'Occident. Voyez *Occident*.
Empire Grec. Voyez *Grec*.
— Ne fut jamais plus foible que dans le temps que ſes frontieres étoient le mieux fortifiées, 238
— des Turcs. Voyez *Turcs*.
Entrepriſes (les grandes) plus difficiles à mener parmi nous que chez les anciens : pourquoi, 246

Epée. Les Romains quittent la leur, pour en prendre à l'Eſpagnole, 21.
Epicuriſme, introduit à Rome ſur la fin de la république, y produit la corruption des mœurs, 104
Eques, peuple belliqueux, 11
Eſpagnols modernes : comment ils auroient dû ſe conduire dans la conquête du Mexique, 79
Etoliens. Portrait de ce peuple, 48
— S'uniſſent avec les Romains contre Philippe, 54
— S'uniſſent avec Antiochus contre les Romains, *ibid.*
EUTICHÉS, héréſiarque : quelle étoit ſa doctrine, 243
Exemples. Il y en a de mauvais, d'une plus dangereuſe conſéquence que les crimes, 92
Exercices du corps, avilis parmi nous, quoique très-utiles, 17, 18

F.

FAutes que commettent ceux qui gouvernent, ſont quelquefois des effets néceſſaires de la ſituation des affaires, 204

Femmes (Par quel motif la pluralité des) est en usage en Orient, 233

Festins. Loi qui en bornoit les dépenses à Rome, abrogée par le tribun Duronius, 92

Feu grégeois. Défense par les empereurs Grecs, d'en donner la connoissance aux Barbares, 267

Fiefs (Si les loix des) sont, par elles-mêmes, préjudiciables à la durée d'un empire, 80

Flottes. Portoient autrefois un bien plus grand nombre de soldats qu'à présent: pourquoi, 39

— Une flotte en état de tenir la mer ne se fait pas en peu de temps, 40

Fortune. Ce n'est pas elle qui décide du sort des empires, 207

François croisés. Leur mauvaise conduite en Orient, 272

Frise & *Hollande*, n'étoient autrefois ni habitées, ni habitables, 250

Frondeurs baléares, autrefois les plus estimés, 22

Frontieres de l'empire fortifiées par Justinien, 237, *& suiv.*

G.

GABINIUS vient demander le triomphe, après une guerre qu'il a entreprise malgré le peuple, 141
GALBA (l'empereur) ne tient l'empire que peu de temps, 168
GALLUS. Incursions des barbares sur les terres de l'empire, sous son regne, 188
— Pourquoi ils ne s'y établirent pas alors, 219
Gaule (gouvernement de la), tant cisalpine que transalpine, confié à César, 116
Gaulois. Parallele de ce peuple avec les Romains, 28
Généraux des armées Romaines : causes de l'accroissement de leur autorité, 96
GENSERIC, roi des Vandales, 221
GERMANICUS. Le peuple Romain le pleure, 156
Gladiateurs. On en donnoit le spectacle aux soldats Romains, pour les accoutumer à voir couler le sang, 21
GORDIENS (les empereurs) sont assassinés tous les trois, 185

Goths, reçus par Valens ſur les terres de l'empire, 202
Gouvernement libre : quel il doit être pour ſe pouvoir maintenir, 95
— de Rome : Son excellence, en ce qu'il contenoit dans ſon ſyſtême les moyens de corriger les abus, 94
— Militaire : S'il eſt préférable au civil, 174
— Inconvéniens d'en changer la forme totalement, 198
Grandeur des Romains : cauſes de ſon accroiſſement, 1
1. Les triomphes, 2
2. L'adoption qu'ils faiſoient des uſages étrangers qu'ils jugeoient préférables aux leurs, 3
3. La capacité de ſes rois, 4
4. L'intérêt qu'avoient les conſuls de ſe conduire en gens d'honneur pendant leur conſulat, 7
5. La diſtribution du butin aux ſoldats, & des terres conquiſes aux citoyens, 8
6. Continuité de guerres, *ibid.*
7. Leur conſtance à toute épreuve,

qui les préfervoit du découragement, 41
8. Leur habileté à détruire leurs ennemis les uns par les autres, 63, 64.
9. L'excellence du gouvernement, dont le plan fourniffoit les moyens de corriger les abus, 94
Grandeur de Rome, eft la vraie caufe de fa ruine, 100
— Comparaifon des caufes générales de fon accroiffement, avec celles de fa décadence, 209
Gravure. Utilité de cet art pour les cartes géographiques, 247
Grec (empire). Quelles fortes d'événemens offre fon hiftoire, 242
— Héréfies fréquentes dans cet empire, 243
— Envahi en grande partie par les Latins croifés, 274
— Repris par les Grecs, *ibid.*
— Par quelles voies il fe foutint encore, après l'échec qu'y ont donné les Latins, *ibid.*
— Chûte totale de cet empire, 277
Grece (état de la) après la conquête de Carthage par les Romains, 48

— *Grande Grece*. Portrait des habitans qui la peuploient, 11

Grecques (villes). Les Romains les rendent indépendantes des princes à qui elles avoient appartenu, 54

— Assujetties par les Romains à ne faire, sans leur consentement, ni guerres ni alliances, 62

— Mettent leur confiance dans Mithridate, 82

Grecs. Ne passoient pas pour religieux observateurs du serment, 104

— Nation la plus ennemie des hérétiques qu'il y eût, 243

— Empereurs grecs, haïs de leurs sujets, pour cause de religion, 244

— Ne cesserent d'embrouiller la religion par des controverses, 258

Guerres perpétuelles sous les rois de Rome, 2

— Agréables au peuple, par le profit qu'il en retiroit, 7

— Avec quelle vivacité les Consuls Romains la faisoient, 8

— Presque continuelle aussi sous les consuls, 9

Grecs. Effets de cette continuité, 9
— Peu décisives, dans les commencemens de Rome : pourquoi, 10
— *Punique*, premiere, 37
— seconde, 40
— Elle est terminée par une paix faite à des conditions bien dures pour les Carthaginois, 46
— La guerre & l'agriculture étoient les deux seules professions des citoyens Romains, 106
— de Marius & de Sylla, 107
— Quel en étoit le principal motif, *ibid.*
Guerrieres (les vertus) resterent à Rome, après qu'on eut perdu toutes les autres, 106, 107

H.

HÉLIOGABALE veut substituer ses dieux à ceux de Rome, 178
— Est tué par les soldats, 185
HÉRACLIUS fait mourir Phocas, & se met en possession de l'empire, 248
Herniques, peuple belliqueux, 11
Histoire Romaine moins fournie de faits depuis

depuis les empereurs : par quelle raison, 148

Hollande & *Frise*, n'étoient autrefois ni habitées, ni habitables, 250

HOMERE justifié contre les censeurs, qui lui reprochent d'avoir loué ses héros de leur force, de leur adresse, ou de leur agilité, 18

Honneurs divins. Quelques empereurs se les arrogent par des édits formels, 194

HONORIUS, obligé d'abandonner Rome, & de s'enfuir à Ravenne, 221

Huns (les) passent le Bosphore cymmérien, 201

— Servent les Romains en qualité d'auxiliaires, 228

I.

Iconoclastes font la guerre aux images, 254

— Accusés de magie par les moines, *ibid.*

JEAN & ALEXIS COMNENE rechassent les Turcs jusqu'à l'Euphrate, 272

Ignorance profonde où le clergé Grec plongeoit les laïcs, 256

Illyrie (Rois d') extrêmement abattus par les Romains, 49

Images (Culte des) pouſſé à un excès ridicule ſous les empereurs Grecs, 252
— Effets de ce culte ſuperſtitieux, 255
— Les Iconoclaſtes déclament contre ce culte, 256
— Quelques empereurs l'aboliſſent : l'impératrice Théodora le rétablit, *ibid.*
Impériaux (Ornemens) plus reſpectés, chez les Grecs, que la perſonne même de l'empereur, 244
Imprimerie. Lumieres qu'elle a répandues par-tout, 247
Infanterie. Dans les armées Romaines, étoit, par rapport à la cavalerie, comme de dix à un : Il arrive, par la ſuite, tout le contraire, 208
Invaſions des Barbares du Nord dans l'empire, 188, 218
— Cauſes de ces invaſions, 189
— Pourquoi il ne s'en fait plus de pareilles, *ibid.*
JOSEPH & ARSENE ſe diſputent le ſiege de Conſtantinople : opiniâtreté de leurs partiſans, 262
Italie. Portrait de ſes divers habitans, lors de la naiſſance de Rome, 10, 11

Italie. Dépeuplée par le tranſport du ſiege de l'empire en Orient, 195
— L'or & l'argent y deviennent très-rares, 197
— Cependant les empereurs en exigent toujours les mêmes tributs, 198
— L'armée d'Italie s'approprie le tiers de cette région, 222
JUGURTHA. Les Romains le ſomment de ſe livrer lui-même à leur diſcrétion, 75
JULIEN (DIDIUS,) proclamé empereur par les ſoldats, eſt enſuite abandonné, 175
JULIEN (l'empereur), homme ſimple & modeſte, 194
— Service que ce prince rendit à l'empire, ſous Conſtantius, 199
— Son armée pourſuivie par les Arabes : pourquoi, 204
Juriſprudence. Ses variations ſous le ſeul regne de Juſtinien, 236
— D'où pouvoient provenir ces variations, *ibid.*
Juſtice (Le droit de rendre la) confié, par l'empereur Claude, à ſes officiers, 164

JUSTINIEN (l'empereur) entreprend de reconquérir, ſur les Barbares, l'Afrique & l'Italie, 225, *& ſuiv.*

— Emploie utilement les Huns, 228

— Ne peut équiper, contre les Vandales, que cinquante vaiſſeaux, 229

— Tableau de ſon regne, 232

— Ses conquêtes ne font qu'affoiblir l'empire, *ibid.*

— Épouſe une femme proſtituée : empire qu'elle prend ſur lui, 233

— Idée que nous en donne Procope, *ibid.*

— Deſſein imprudent qu'il conçut d'exterminer tous les hétérodoxes, 237

— Diviſé de ſentimens avec l'impératrice, 238, *& ſuiv.*

— Fait conſtruire une prodigieuſe quantité de forts, *ibid.*

K.

KOULI-KAN. Sa conduite, à l'égard de ſes ſoldats, après la conquête des Indes, 43

L.

LAcédémone. État des affaires de cette république, après la défaite entiere des Carthaginois par les Romains, 49
Latines (Villes), colonies d'Albe : par qui fondées, 12
Latins, peuple belliqueux, *ibid.*
Latins croisés. Voyez *Croisés.*
Légion Romaine : Comment elle étoit armée, 15
— Comparée avec la phalange Macédonienne, 53
— Quarante-sept légions établies, par Sylla, dans divers endroits de l'Italie, 109
— Celles d'Asie toujours vaincues par celles d'Europe, 177
— Levées dans les provinces : ce qui s'ensuivit, *ibid.*
— Retirées, par Constantin, des bords des grands fleuves, dans l'intérieur des provinces : mauvaises suites de ce changement, 198
LÉON. Son entreprise contre les Vandales échoue, 229

LÉON, fucceffeur de Bafile, perd, par fa faute, la Tauroménie & l'ifle de Lemnos, 258
LÉPIDE paroît en armes dans la place publique de Rome, 127
— L'un des membres du fecond triumvirat, 133
— Exclus du triumvirat par Octave, 136
Ligues contre les Romains, rares : pourquoi, 64
Limites pofées, par la nature même, à certains états, 56
LIVIUS (le cenfeur M.) nota trente-quatre tribus tout à la fois, 92, 93
Loix : n'ont jamais plus de force que quand elles fecondent la paffion dominante de la nation pour qui elles font faites, 33
— de Rome, ne purent prévenir fa perte : pourquoi, 102
— Plus propres à fon agrandiffement qu'à fa confervation, 105
UCRECE, violée par Sextus Tarquin : fuite de cet attentat, 4
— Ce viol eft pourtant moins la caufe

que l'occaſion de l'expulſion des rois de Rome, 5
LUCULLUS chaſſe Mithridate de l'Aſie, 83

M.

Macédoine & *Macédoniens* : Situation du pays ; caractere de la nation, & de ſes rois, 50, 51
Macédoniens (Secte des) : Quelle étoit leur doctrine, 243
Machines de guerre, ignorées, en Italie, dans les premieres années de Rome, 10
Magiſtrature Romaine : Comment, à qui, par qui, & pour quel temps elles ſe conféroient, lors de la république, 110
— Par quelles voies elles s'obtinrent ſous les empereurs, 152
MAHOMET. Sa religion & ſon empire font des progrès rapides, 248, 249
MAHOMET, fils de Sambraël, appelle trois mille Turcs en Perſe, 270
— Perd la Perſe, 271
MAHOMET. Il éteint l'empire d'Orient, 278

Majeſté (Loi de) : Son objet : application qu'en fait Tibere, 149
— Crime de *leſe-majeſté* étoit, ſous cet empereur, le crime de ceux à qui on n'en avoit point à imputer, 154
— Si cependant les accuſations, fondées ſur cette imputation, étoient toutes auſſi frivoles qu'elles nous le paroiſſent, 155
— Accuſations de ce crime ſupprimées par Caligula, 158
Maladies de l'eſprit, pour l'ordinaire incurables, 245, *& ſuiv.*
Malheureux (Les hommes les plus) ne laiſſent pas d'être encore ſuſceptibles de craintes, 157
MANLIUS fait mourir ſon fils, pour avoir vaincu ſans ſon ordre, 18
MANUEL COMNENE (l'empereur) néglige la marine, 275
MARC-AURELE. Éloge de cet empereur, 173
Marches des armées Romaines, promptes & rapides, 20
MARCUS. Ses repréſentations aux Romains, ſur ce qu'ils faiſoient dépen-

dre de Pompée toutes leurs ressources, 111
Marine des Carthaginois, meilleure que celle des Romains : l'une & l'autre assez mauvaises, 37
— Perfectionnée par l'invention de la boussole, 39
MARIUS détourne des fleuves dans son expédition contre les Cimbres & les Teutons, 18
— Rival de Sylla, 107
Mars (Champ de), 17
MASSINISSE tenoit son royaume des Romains, 67
— Protégé par les Romains, pour tenir les Carthaginois en respect, 46
— & pour subjuguer Philippe & Antiochus, 71
MAURICE (l'empereur) & ses enfans, mis à mort par Phocas, 242
METELLIUS rétablit la discipline militaire, 18
Meurtres & confiscations : Pourquoi moins communes parmi nous que sous les empereurs Romains, 160
MICHEL PALÉOLOGUE. Plan de son gouvernement, 259

Milice Romaine, 95
— A charge à l'état, 205
Militaire (art), ſe perfectionne chez les Romains, 14
— Application continuelle des Romains à cet art, 22
— Si le gouvernement militaire eſt préférable au civil, 174
MITHRIDATE, le ſeul roi qui ſe ſoit défendu avec courage contre les Romains, 81
— Situation de ſes états, ſes forces, ſa conduite, *ibid.*
— Crée des légions, *ibid.*
— Les diſſenſions des Romains lui donnent le temps de ſe diſpoſer à leur nuire, 82
— Ses guerres contre les Romains intéreſſantes, par le grand nombre de révolutions dont elles préſentent le ſpectacle, 83
— Vaincu à pluſieurs repriſes, *ibid.*
— Trahi par ſon fils Macchares, 84
— & par Pharnace, ſon autre fils, *ibid.*
— Il meurt en roi, 85

Mœurs Romaines, dépravées par l'épicurisme, 104
— par la richesse des particuliers, 105
Moines Grecs, accusent les Iconoclastes de magie, 254
— Pourquoi ils prenoient un intérêt si vif au culte des images, 255
— Abusent le peuple, & oppriment le clergé séculier, 256
— S'immiscent dans les affaires du siecle, 257
— Suites de ces abus, *ibid.*
— Se gâtoient à la cour, & gâtoient la cour eux-mêmes, 258
Monarchie Romaine, remplacée par un gouvernement aristocratique, 86, 87
Monarchique (état) sujet à moins d'inconvéniens, même quand les loix fondamentales en sont violées, que l'état républicain en pareil cas, 30
— Les divisions s'y appaisent plus aisément, 31
— Excite moins l'ambitieuse jalousie des particuliers, 87
Monothélites, hérétiques : quelle étoit leur doctrine, 243

Multitude (la) fait la force de nos armées : la force des soldats faisoit celle des armées Romaines, 20

N.

NARSÉS (l'eunuque), favori de Justinien, 232
Nations (ressources de quelques) d'Europe, foibles par elles-mêmes, 269
Négocians, ont quelque part dans les affaires d'état, 246
NÉRON distribue de l'argent aux troupes même en paix, 167
NERVA (l'empereur) adopte Trajan, 169
Nestorianisme. Quelle étoit la doctrine de cette secte, 243
Nobles (les) de Rome, ne se laissent pas entamer par le bas peuple, comme les patriciens, 90
— Comment s'introduisit, dans les Gaules, la distinction de nobles & de roturiers, 212
Nord (invasion des peuples du) dans l'empire. Voyez *Invasions.*
Normands (anciens) comparés aux Barbares

bares qui désolerent l'empire Romain, 220
Numide (cavalerie) autrefois la plus renommée, 37
— Des corps de cavalerie Numide passent au service des Romains, *idid.*
Numidie. Les soldats Romains y passent sous le joug, 18

O.

Occident (pourquoi l'empire d') fut le premier abattu, 221
— Point secouru par celui d'Orient, *ibid.*
— Les Visigoths l'inondent, *ibid.*
— Trait de bonne politique de la part de ceux qui le gouvernoient, 222
— Sa chûte totale, 224
OCTAVE flatte Cicéron, & le consulte, 132
— Le sénat se met en devoir de l'abaisser, *ibid.*
— & Antoine, poursuivent Brutus & Cassius, 133
— Défait Sextus Pompée, 136
— Exclut Lépide du triumvirat, *ibid.*

OCTAVE gagne l'affection des soldats, sans être brave, 137
— Surnommé Auguste. Voyez AUGUSTE.
ODENAT, prince de Palmyre, chasse les Perses de l'Asie, 190
ODOACER porte le dernier coup à l'empire d'Occident, 222, 223
Oppression totale de Rome, 120
OPS (temple d') : César y avoit déposé des sommes immenses, 128, 129
Orient (état de l') lors de la défaite entiere des Carthaginois, 48 & *suiv.*
— Cet empire subsiste encore après celui d'Occident : pourquoi, 220
— Les conquêtes de Justinien ne font qu'avancer sa perte, 232, 233
— Pourquoi, de tout temps, la pluralité des femmes y a été en usage, *ibid.*
— Pourquoi il subsista si long-temps après celui d'Occident, 266 & *suiv.*
— Ce qui le soutenoit, malgré la foiblesse de son gouvernement, 269
— Chûte totale de cet empire, 278
OROSE répond à la lettre de Symmaque, 215
Oroéniens, excellens hommes de trait, 249

OTHON (l'empereur) ne tient l'empire que peu de temps, 168

P.

P*Aix*; ne s'achete point avec de l'argent : pourquoi, 203
— Inconvéniens d'une conduite contraire à cette maxime, *ibid.*
Partage de l'empire Romain, 195
— En cause la ruine : pourquoi, 198
— *Parthes*, vainqueurs de Rome : pourquoi, 56
— Guerre contre les Parthes, projettée par César, 128
— Exécutée par Trajan, 169
— Difficultés de cette guerre, *ibid.*
— Apprennent, des Romains réfugiés, sous Sévere, l'art militaire, & s'en servent dans la suite contre Rome; 176 *& suiv.*
Patriarches de Constantinople : leur pouvoir immense, 260
— Souvent chassés de leur siege par les empereurs, *ibid.*
Patriciens : leur prééminence, 86

Patriciens. A quoi le temps la réduisit, 90

Patrie (l'amour de la) étoit, chez les Romains, une espece de sentiment religieux, 105

Paie : en quel temps les Romains commencerent à l'accorder aux soldats, 13

— Quelle elle étoit dans les différens gouvernemens de Rome, 180, 181

Peines contre les soldats lâches, renouvellées par les empereurs Julien & Valentinien, 210

Pergame : origine de ce royaume, 55

Perses, enlevent la Syrie aux Romains, 188

— Prennent Valérien prisonnier, 189

— Odénat, prince de Palmyre, les chasse de l'Asie, 190

— Situation avantageuse de leur pays, 239

— N'avoient de guerres que contre les Romains, 240

— Aussi bons négociateurs que bons soldats, 241

PERTINAX (l'empereur) succede à Commode, 174

Peuple de Rome veut partager l'autorité du gouvernement, 86, 87
— Sa retraite ſur le mont ſacré, 88
— Obtient des tribuns, *ibid.*
— Devenu trop nombreux : on en tiroit des colonies, 147
— Perd, ſous Auguſte, le pouvoir de faire des loix, 152
— & ſous Tibere, celui d'élire les magiſtrats, *ibid. & ſuiv.*
— Caractere du bas peuple ſous les empereurs, 161
— Abatardiſſement du peuple Romain ſous les empereurs, 165
Phalange Macédonienne, comparée avec la légion Romaine, 53
Pharſale (Bataille de), 119
PHILIPPE de Macédoine donne de foibles ſecours aux Carthaginois, 47
— Sa conduite avec ſes alliés, 52
— Les ſuccès des Romains, contre lui, les menent à la conquête générale, 54
PHILIPPE, un des ſucceſſeurs du précédent s'unit avec les Romains contre Antiochus, 58

PHILIPPICUS : Trait de bigotifme de ce général, 251
PHOCAS (l'empereur) fubftitué à Maurice, 241
— Héraclius, venu d'Afrique, le fait mourir, 248
Pillage, le feul moyen que les anciens Romains euffent pour s'enrichir, 8
PLAUTIEN, favori de l'empereur Sévere, 176
Plébéiens, admis aux magiftratures, 86, 87
— Leurs égards forcés pour les patriciens, 88
— Diftinction entre ces deux ordres, abolie par le temps, 90
POMPÉE, loué par Sallufte, pour fa force & fon adreffe, 18
— Ses immenfes conquêtes, 86
— Par quelles voies il gagne l'affection du peuple, 111
— Avec quel étonnant fuccès il y réuffit, 112
— Maître d'opprimer la liberté de Rome, il s'en abftient deux fois, *ibid.*
— Parallele de Pompée avec Céfar, 113
— Corrompt le peuple par argent, *ibid.*

POMPÉE aſpire à la dictature, 114
— Se ligue avec Céſar & Craſſus, *ibid.*
— Ce qui cauſe ſa perte, 115
— Son foible, de vouloir être applaudi en tout, 118
— Défait à Pharſale, ſe retire en Afrique, 119
POMPÉE (SEXTUS) fait tête à Octave, 136
Porphyrogénete : Signification de ce nom, 242
Poſte : Un ſoldat Romain étoit puni de mort pour avoir abandonné ſon poſte, 210
Poſtes : Leur utilité, 246
Prédictions (faiſeurs de), très-communs ſur la fin de l'empire Grec, 244
Préfects du prétoire, comparés aux grands viſirs, 192
PROCOPE : Créance qu'il mérite dans ſon hiſtoire ſecrette du regne de Juſtinien, 235
Proſcriptions Romaines, enrichiſſent les états de Mithridate de beaucoup de Romains réfugiés, 81
Proſcriptions, inventées par Sylla, 109

Proscriptions pratiquées par les empereurs, 176
— Effets de celles de Sévere, *ibid.*
PTOLOMÉES (trésors des) apportés à Rome : quels effets ils y produisirent, 196
Puissance Romaine : Tradition à ce sujet, 172
— *ecclésiastique & séculiere* : distinction entre l'une & l'autre, 265
— Les anciens Romains connoissoient cette distinction, *ibid.*
Punique (guerre) la premiere, 31
— La seconde, 40
— Elle est terminée par une paix faite à des conditions bien dures pour les Carthaginois, 46
PYRRHUS : Les Romains tirent de lui des leçons sur l'art militaire : Portrait de ce prince, 29

R.

R*égille* (Lac) : Victoire remportée sur les Latins, par les Romains, près de ce lac : fruits qu'ils tirerent de cette victoire, 79

RÉGULUS battu par les Carthaginois dans la premiere guerre punique, 37
Religion chrétienne : ce qui lui donna la facilité de s'établir dans l'empire Romain, 178
Reliques (Culte des), pouffé à un excès ridicule dans l'empire Grec, 253
— Effets de ce culte fuperftitieux, *ibid.*
République : Quel doit être fon plan de gouvernement, 97
— N'eft pas vraiment libre, fi l'on ne voit pas arriver des divifions, 100
— N'y rendre aucun citoyen trop puiffant, 112
— *Romaine* : Son entiere oppreffion, 120
— Confternation des premiers hommes de la république, 124
— Sans liberté, même après la mort du tyran, 127
Républiques modernes d'Italie : Vices de leur gouvernement, 94
Rois de Rome : Leur expulfion, 7
Rois : Ce qui les rendit tous fujets de Rome, 82
Romains, religieux obfervateurs du ferment, 8, 104

Romains. Leur habileté dans l'art militaire : comment ils l'acquirent, 106
— Les anciens Romains regardoient l'art militaire comme l'art unique, 14
— Soldats Romains d'une force plus qu'humaine, 15
— Comment on les formoit, 16
— Pourquoi on les faignoit, quand ils avoient fait quelques fautes, 19
— Plus fains & moins maladifs que les nôtres, *ibid.*
— Se défendoient, avec leurs armes, contre toute autre forte d'armes, 21
— Leur application continuelle à la fcience de la guerre, 22
— Comparaifon des anciens Romains avec les peuples d'à-préfent, 23
— Parallele des anciens Romains avec les Gaulois, 28
— N'alloient point chercher des foldats chez leurs voifins, 34
— Leur conduite à l'égard de leurs ennemis & de leurs alliés, 63
— Ne faifoient jamais la paix de bonne foi, 65
— Établirent, comme une loi, qu'au-

cun roi d'Aſie n'entrât en Europe, 70
— Leurs maximes de politique conſtamment gardées dans tous les temps, *ibid. & ſuiv.*
— Une de leurs principales étoit de diviſer les puiſſances alliées, 71
— Empire qu'ils exerçoient, même ſur les rois, 72
— Ne faiſoient point de guerres éloignées, ſans y être ſecondés par un allié voiſin de l'ennemi, 73
— Interprétoient les traités avec ſubtilité, pour les tourner à leur avantage, *ibid.*
— Ne ſe croyoient point liés par les traités que la néceſſité avoit forcé leurs généraux de ſouſcrire, *ibid.*
— Inſéroient, dans leurs traités avec les vaincus, des conditions impraticables, pour ſe ménager les occaſions de recommencer la guerre, 75
— S'érigeoient en juges des rois même, *ibid.*
— Dépouilloient les vaincus de tout, 76
— Comment ils faiſoient arriver à Ro-

me l'or & l'argent de tout l'univers, *ibid. & suiv.*

Romains. Respect qu'ils imprimerent à toute la terre, 77

— Ne s'approprioient pas d'abord les pays qu'ils avoient soumis, 78

— Devenus moins fideles à leurs sermens, 104

— L'amour de la partie étoit, chez eux, une sorte de sentiment religieux, 105

— Conservent leur valeur au sein même de la mollesse & de la volupté, 106

— Regardoient les arts & le commerce comme des occupations d'esclaves, *ibid.*

— La plupart d'origine servile, 147

— Pleurent Germanicus, 156

— Rendus féroces par leur éducation & leurs usages, 160

— Toute leur puissance aboutit à devenir les esclaves d'un maître barbare, 163

— Appauvris par les Barbares qui les environnoient, 204

— Devenus maîtres du monde par leurs maximes de politique; déchus, pour en avoir changé, 206

Romains. Se lassent de leurs armes, & les changent, 208
— Soldats Romains, mêlés avec les Barbares, contractent l'esprit d'indépendance de ceux-ci, 210
— Accablés de tributs, 211
Rome naissante, comparée avec les villes de la Crimée, 1
— Mal construite d'abord, sans ordre & sans symmétrie, *ibid. & suiv.*
— Son union avec les Sabins, 3
— Adopte les usages étrangers qui lui paroissent préférables aux siens, 2
— Ne s'agrandit d'abord que lentement, 10, 11
— Se perfectionne dans l'art militaire, 14
— Nouveaux ennemis qui se liguent contre elle, 13
— Prise par les Gaulois, ne perd rien de ses forces, 14
— La ville de Rome seule fournit dix légions contre les Latins, 27
— État de Rome, lors de la premiere guerre punique, 31, 32
— Parallele de cette république avec celle de Carthage, *ibid.*

Rome. État de ſes forces, lors de la ſeconde guerre punique, 34
— Sa conſtance prodigieuſe, malgré les échecs qu'elle reçut dans cette guerre, 41
— Étoit comme la tête qui commandoit à tous les états ou peuples de l'univers, 79
— N'empêchoit pas les vaincus de ſe gouverner par leurs loix, 80
— N'acquiert pas de nouvelles forces par les conquêtes de Pompée, 85
— Ses diviſions inteſtines, 86
— Excellence de ſon gouvernement, en ce qu'il fourniſſoit les moyens de corriger les abus, 94
— Il dégénere en anarchie : par quelle raiſon, 99, 100
— Sa grandeur cauſe ſa ruine, *ibid.*
— N'avoit ceſſé de s'agrandir, par quelque forme de gouvernement qu'elle eût été régie, 103
— Par quelles voies on la peuploit d'habitans, 146
— Abandonnée par ſes ſouverains, devient indépendante, 224

Rome. Causes de sa destruction, 224
ROMULUS, & ses successeurs, toujours en guerre avec leurs voisins, 2
— Il adopte l'usage du bouclier sabin, *ibid.*
Rubicon, fleuve de la Gaule cisalpine, 117

S.

S*Abins* : Leur union avec Rome, 3
— Peuple belliqueux, 11
Saignée : Par quelle raison on saignoit les soldats Romains qui avoient commis quelque faute, 19
SALVIEN réfute la lettre de Symmaque, 215
Samnites, peuple le plus belliqueux de toute l'Italie, 13
— Alliés de Pyrrhus, 29
— Auxiliaires des Romains, contre les Carthaginois & contre les Gaulois, 33
— Accoutumés à la domination Romaine, 34
Schisme entre l'église Latine & la Grecque, 271
SCIPION EMILIEN : Comment il traite

ses soldats, après la défaite près Numance, 18
SCIPION enleve aux Carthaginois leur cavalerie Numide, 37
Scythie : État de cette contrée, lors des invasions de ses peuples dans l'empire Romain, 220
SÉJAN, favori de Tibere, 176
SÉLEUCUS, fondateur de l'empire de Syrie, 55
Sénat Romain, avoit la direction des affaires, 31
— Sa maxime constante de ne jamais composer avec l'ennemi, qu'il ne fût sorti des états de la république, 41
— Sa fermeté après la défaite de Cannes : sa conduite singuliere à l'égard de Térentius Varron, 42
— Sa profonde politique, 64
— Sa conduite avec le peuple, 89
— Son avilissement, 124, 125
— Après la mort de César, confirme tous les actes qu'il avoit faits, 125
— Accorde l'amnistie à ses meurtriers, *ibid.*
— Sa basse servitude sous Tibere : causes de cette servitude, 152

Sénat Romain. Quel parti Tibere en tire, 166
— Ne peut se relever de son abaissement, *ibid.*
Serment : Les Romains en étoient religieux observateurs, 8, 104
— Les Grecs ne l'étoient point du tout, *ibid.*
— Les Romains devinrent, par la suite, moins exacts sur cet article, *ibid.*
SÉVERE (l'empereur) défait Niger & Albin, ses compétiteurs à l'empire, 175
— Gouverné par Plautien, son favori, 176
— Ne peut prendre la ville d'Atra en Arabie : pourquoi, 177
— Amasse des trésors immenses : par quelles voies, 179
— Laisse tomber dans le relâchement la discipine militaire, 183
Soldats Pourquoi la fatigue les fait périr 193
— Ce qu'une nation en fournit à présent : ce qu'elle en fournissoit autrefois, 200
Stoïcism, favorisoit le suicide chez les Romains, 134

Stoïcisme. En quel temps il fit plus de progrès parmi eux, 173
Suffrages, à Rome, se recueilloient ordinairement par tributs, 93
Suicide : Raisons qui en faisoient, chez les Romains, une action héroïque, 134
SYLLA exerce ses soldats à des travaux pénibles, 19
— Vainqueur de Mithridate, 84
— Porte une atteinte irréparable à la liberté Romaine, 108
— Est le premier qui soit entré en armes dans Rome, *ibid.*
— Fut l'inventeur des proscriptions, *ibid.*
— Abdique volontairement la dictature, *ibid.*
— Parallele de Sylla avec Auguste, 143
SYLVIUS (LATINUS) fondateur des villes Latines, 12
SYMMAQUE : Sa lettre aux empereurs au sujet de l'autel de la Victoire, 214
Syrie : Pouvoir & étendue de cet empire, 55
— Les rois de Syrie ambitionnent l'Egypte, *ibid.*

Syrie. Mœurs & diſpoſition des peuples, 55
— Luxe & molleſſe de la cour, 57

T.

TARENTINS, peuple oiſif & voluptueux, 11
— Deſcendus des Lacédémoniens, 29
TARQUIN : Comment il monte ſur le trône ; comment il regne, 4
— Son fils viole Lucrece ; ſuites de cet attentat, *ibid.*
— Prince plus eſtimable que l'on ne croit communément, 6
Tartares (un peuple de) arrête les progrès des Romains, 250
Terres des vaincus, confiſquées par les Romains au profit du peuple, 8
— Ceſſation de cet uſage, 13
— Partage égal des terres chez les anciennes républiques, 24
— Comment, par ſucceſſion de temps, elles retomboient dans les mains de peu de perſonnes, *ibid.*
— Ce partage rétablit la république de Sparte, déchue de ſon ancienne puiſſance, 26, 27

Terres. Ce même moyen tire Rome de ſon abaiſſement, 26, 27
Téſin (journée du) malheureuſe pour les Romains, 41
THÉODORA (l'impératrice) rétablit le culte des images, détruit par les Iconoclaſtes, 256
THÉODOSE *le jeune* (l'empereur): avec quelle inſolence Attila en parle, 216
Théologiens, incapables d'accorder jamais leurs différends, 262
Theſſaliens, aſſervis par les Macédoniens, 49
Thraſimene (bataille de) perdue par les Romains, 41
TIBERE (l'empereur) étend la puiſſance ſouveraine, 150
— Soupçonneux & défiant, *ibid.*
— Sous ſon empire, le ſénat tombe dans un état de baſſeſſe qu'on ne ſauroit exprimer, 151
— Il ôte au peuple le droit d'élire les magiſtrats, pour le transporter à lui-même, 152
— S'il faut imputer à Tibere l'aviliſſement du ſénat, 153

TITE (l'empereur) fait les délices du peuple Romain, 168

TITE-LIVE : Critique de l'auteur ſur la façon dont cet hiſtorien fait parler Annibal, 45

Toſcans, peuple amolli par les richeſſes & le luxe, 11

TRAJAN (l'empereur), le prince le plus accompli dont l'hiſtoire ait jamais parlé, 169

— Portrait de ce prince : il fait la guerre aux Parthes, *ibid.*

Traité déshonorant, n'eſt jamais excuſable, 59

Trébies (bataille de) perdue par les Romains, 41

Tréſors amaſſés par les princes, funeſtes à leurs ſucceſſeurs : pourquoi, 179

— Tréſors des Ptolomées apportés à Rome : effets qu'ils y produiſirent, 196

Tribuns : leur création, 88

— Empereurs revêtus de la puiſſance des tribuns, 154

Tribus : Diviſion du peuple par tribus, 92, 93

Tributs : Rome en eſt déchargée, 182

Tributs. Ils ſont rétablis à Rome, 182
— Ne deviennent jamais plus néceſſaires, que quand un état s'affoiblit, 211
— Portés, par les empereurs, à un excès intolérable, *ibid.* & 212
Trinité (par alluſion à la) les Grecs ſe mirent en tête qu'ils devoient avoir trois empereurs, 251
Triomphe : Son origine : combien il influe ſur l'accroiſſement des grandeurs Romaines, 2
— A quel titre il s'accordoit, 8
— L'uſage du triomphe aboli ſous Auguſte : par quelle raiſon, 144
Triumvirat (premier), 114
— (ſecond), 132
TULLIUS (SERVIUS), comparée à Henri VII, roi d'Angleterre, 5
— Cimente l'union des villes Latines avec Rome, 12
— Diviſe le peuple Romain par centuries, 93
Turcs : Leur empire à-peu-près auſſi foible à préſent qu'étoit celui des Grecs, 269

Turcs. De quelle maniere ils conquirent la Perse, 271
— Repoussés jusqu'à l'Euphrate par les empereurs Grecs, 272
— Comment ils faisoient la guerre aux Grecs, & par quels motifs, 276, 277
— Éteignent l'empire d'Orient, 278
Tyrans (meurtre des) passoit pour une action vertueuse dans les républiques de Grece & d'Italie, 125
— Quel étoit leur sort à Rome, 184
Tyrannie : La plus cruelle est celle qui s'exerce à l'ombre des loix, 149

V.

VAisseaux rhodiens, autrefois les plus estimés, 12
— Autrefois ne faisoient que côtoyer les terres, 38
— Depuis l'invention de la boussole, ils voguent en pleine mer, 39
VALENS (l'empereur) ouvre le Danube : suite de cet événement, 202 *& suiv.*
— Reçoit les Goths dans l'empire, *ibid.*
— Victime de son imprudente facilité, *ibid.*

VALENTINIEN fortifie les bords du Rhin, 200
— Essuie une guerre de la part des Allemands, 203
VALÉRIEN (l'empereur) pris par les Perses, 189
VARRON (TERENTIUS) : Sa fuite honteuse, 42
Veies (siege de), 13
Vélites : Ce que c'étoit que cette sorte de troupe, 21, 22
Verds & *bleus* : Factions qui divisoient l'empire d'Orient, 233
— Justinien se déclare contre les verds, 234
VESPASIEN (l'empereur) travaille, pendant son regne, à rétablir l'empire, 168
VITELLIUS ne tient l'empire que peu de temps, *ibid.*
Union d'un corps politique : en quoi elle consiste, 101
Volsques, peuple belliqueux, 11

Z.

ZAma (bataille de) gagnée par les Romains contre les Carthaginois, 37
ZÉNON (l'empereur) persuade Théodoric d'attaquer l'Italie, 221

Fin de la Table des matieres.





